


TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

B Bakma

HISTOIRE DE LA GUERRE DE mil ſept cent quarante & un.

Première PARTIE.

Par M. de VOLTAIRE.



A LONDRES:

Chez JEAN NOURSE.

MDCCLVI.

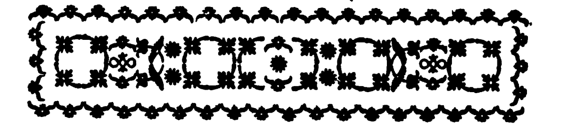

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA GUERRE *de* 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des affaires de l'Europe, & Abrégé de celles qui précédérent la Guerre de 1741.

J'AI toujours considéré l'Europe Chrétienne, comme une grande République, dont toutes les parties se correspondent, lors même qu'elles cherchent mutuellement à se détruire: un consentement unanime y a établi des usages qu'on appelle les loix de la guerre, loix inconnues chez les autres nati-

ons: on y a réglé les rangs de presque tous les Princes: les Catholiques y ont deux villes en commun, dont l'une est Malthe, centre d'une guerre perpétuelle contre les ennemis du nom Chrétien, l'autre est Rome qui est tellement, à plus d'un égard, la capitale de tous les royaumes Catholiques, que chacun d'eux a le droit d'y nommer un des Ministres principaux du Souverain, & que leurs causes ecclésiastiques (même temporelles) y sont jugées par le tribunal de la Rote, composé de Juges tirés de chaque nation. Dans toutes les frontiéres Catholiques, les Souverains ont des territoires qui sont sous la jurisdiction Ecclésiastique d'un Evêque étranger: rien n'est plus ordinaire que de voir les prérogatives, les honneurs, les ordres de chevalerie d'un pays donnés aux Citoyens d'un autre: la plûpart même des Princes ont des souverainetés au milieu des autres états; c'est ainsi que le souverain Pontife posséde Avignon en France, & Benevent dans le royaume de Naples; les Vénitiens ont des souverainetés au milieu du Milanez. Il n'y a point de Prince en Allemagne, dont plusieurs Païs ne soient enclavés dans le terrain d'un autre Prince.

L'ancien

L'ancien droit romain a force de loi dans tous ces états : ils ont tous la même langue savante ; & toutes les Cours ont adopté la même langue vivante. Tant de liens sont toujours resserrés par le commerce : les négocians entretiennent une correspondance si intime, même pendant la guerre, que les Anglais ont toujours été intéressés dans le commerce Espagnol, lors même qu'ils armoient pour les ruiner ; & quand leurs Corsaires faisoient une prise, ils ravissoient en effet le bien de leurs Compatriotes. Enfin les guerres que se font les Européens Chrétiens sont tellement des guerres civiles, que dans celle de 1701. Victor duc de Savoye étoit armé contre ses deux gendres : le Prince de Vaudémont commandoit pour les Espagnols dans le Milanez ; & son fils, qui avoit suivi le parti de la Maison d'Autriche, fut sur le point de prendre son pere prisonnier. Dans la guerre que le duc d'Orléans Régent de France fit en 1718. à son cousin Philippe V. Roi d'Espagne, le duc de Liria servoit contre le Maréchal de Barwik son pere. Dans la guerre dont j'écris l'histoire, les Rois de France, d'Espagne, de Pologne & l'Electeur de Baviére étoient les plus proches parens de

la Reine de Hongrie qu'ils attaquoient ; & l'Electeur de Baviére ne fondoit son droit de la dépouiller que sur cette parenté même. Nous avons vû, dans le cours de cette guerre, François, grand duc de Toscane, aujourd'hui Empereur, entretenir à Paris un Envoyé* dont les enfans servoient contre ce Prince : nous avons vû dans nos armées tous les fils du chef de la Régence de Toscane. Mille exemples de cette nature étoient sous nos yeux, & ne nous étonnoient pas.

Tous les Souverains des différens états de cette partie du monde sont alliés par le sang, ou par les traités, & ils n'ont gueres fait de mariage, ni de traité qui n'aït été une source de discorde.

Le commerce, qui les lie encore nécessairement, les divise presque toujours : ces deux sujets de guerre sont inconnus dans le reste du monde : on n'y voit point de femme qui apporte en dot la guerre à son époux, par des prétentions sur une Province éloignée, point d'acte de confraternité entre des Princes, point de réversion

* Le Marquis de Stainville.

d'une famille à une autre qui lui eſt étrangére, point de petits fiefs relevant à la fois de pluſieurs grands Souverains qui ſe diſputent l'hommage & le fief même, comme il arrive ſi ſouvent en Allemagne & en Italie. C'eſt ce qui fait que, ſi on excepte les invaſions des Conquérans, plus cruelles encore en Aſie qu'en Europe, & les querelles inévitables au ſujet des frontieres, ſurtout entre les Turcs & les Perſans, l'Aſie eſt preſque toujours en paix.

Ceux qui portent une vûe attentive ſur tous les grands événemens de la terre, peuvent remarquer qu'on a eſſuyé quarante guerres conſidérables en Europe depuis l'an 1600. & qu'il n'y en a eu qu'une conſidérable dans la grande Tartarie, dans la Chine & dans les Indes, païs beaucoup plus vaſtes, plus peuplés & plus riches que l'Europe: enfin il n'y a eu aucune guerre, ni en Aſie, ni en Afrique, ni en Amerique, au ſujet du commerce, que celle que les Européens y ont fait naître.

Le mariage de Maximilien I. (depuis Empereur d'Allemagne) avec Marie de Bourgogne, avoit été, depuis trois ſiécles, le

principe d'une division perpétuelle entre la maison de France & celle d'Autriche. Le commerce de l'Amérique & de l'Asie fut depuis un nouveau sujet de discorde dans l'Europe: ce fut dans les temps des grandes querelles entre Charles-Quint & François I. que se dévelopa le systême de la balance de l'Europe, qui est aujourd'hui la cause & le prétexte de tant de ligues & de guerres. Le Roi d'Angleterre Henri VIII. qui se voyoit entre deux rivaux puissans, voulut empêcher l'un & l'autre de trop prévaloir; il prit, pour sa devise, un Archer ayant un arc tendu, avec ces mots: *Qui je deffends est Maître*; mais si Henri VIII. tint la balance, il la tint bien inégalement.

La Reine Elisabeth secourut constamment Henri IV. opprimé par la maison d'Autriche; & les Provinces-Unies dûrent leur liberté à la protection d'Elisabeth & à ce même Henri IV. L'Angleterre & la Hollande continuerent d'être les alliés de la France, tandis que la maison d'Autriche étoit à craindre pour ces trois Puissances. Si le lien de leur union fut relâché quelfois,

fois, il ne fut jamais rompu, leurs véritables intérêts étoient trop sensibles.

Les états Protestans d'Allemagne étoient aussi les amis naturels de la France, parce que depuis Charles-Quint, ils craignoient que la maison d'Autriche trop puissante ne fît de l'Empire un patrimoine, & ne les opprimât : les Suédois furent appellés en Allemagne par eux, par la France & par Rome même, qui redoutoit l'autorité des Empereurs, toujours disputée en Italie & toujours prédominante. L'Angleterre & la Hollande virent alors avec plaisir, vers le milieu du siécle passé, la branche Impériale d'Autriche forcée de céder la Lusace aux Electeurs de Saxe, la Préfecture de l'Alsace à la France, & le Rousillon conquis par Louis XIII. sur la branche d'Autriche Espagnole.

Cromwell, usurpateur de l'Angleterre, ne démentit point ce systéme ; & quoique meurtrier du beau-frere de Louis XIII. & de l'oncle de Louis XIV. il fut toujours attaché à la France. Les vœux de tous les peuples furent presque toujours pour elle

contre les Autrichiens, jusqu'au tems où Louis XIV. parut redoutable par ses conquêtes, par le choix des plus grands généraux & des plus habiles ministres, & par la foiblesse de ses ennemis. Il avoit pris en 1667. la moitié de la Flandre, & l'année d'après la Franche-Comté sur la maison d'Autriche: alors les Hollandais qui s'étoient élevés en peu, tant par leur courage dans la guerre, & par leur industrie dans le commerce, ne craignirent plus les Autrichiens leurs anciens maîtres, & redouterent les Français leurs anciens protecteurs: ils obligerent par leurs négociations Louis XIV. à faire la paix d'Aix-la-Chapelle, & s'en vanterent.

Ce fut l'origine de la célébre irruption que fit ce Monarque en Hollande l'an 1672. il fit aisément entrer dans ce projet Charles II. Roi d'Angleterre qui manquoit d'argent, & qui avoit à se plaindre des Sept-Provinces. Il aima mieux punir la Hollande que de conquerir la Flandre, sur laquelle il avoit des droits, & qui peut-être lui fût demeurée, mais bientôt après les Anglais & les Hollandais se réunirent, & depuis ce tems ils furent

furent toujours contraires aux intérêts de la France. La gloire & la puissance de Louis XIV. augmenterent, & le nombre de ses ennemis s'accrut.

Ce même système d'équilibre, embrassé si long-tems contre les Autrichiens, le fut dès-lors contre les Français. Guillaume, Stathouder des Provinces-Unies & Roi d'Angleterre, fut depuis 1689. l'ame d'un parti qui réunissoit contre Louis XIV. l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoye, & même jusqu'au Pape Innocent XI. Le Roi de France se soutint contre tant d'ennemis. Il eut long-tems près de quatre cent mille hommes sous les armes, & plus de cent vaisseaux de ligne; lui qui à son avénement à la couronne, n'avoit pas 6 vaisseaux de guerre: & quoique la marine eût reçu un violent échec à la Hogue; quoique la compagnie des Indes, établie par le célèbre Colbert, eût été anéantie, cependant il fit à Risvick une paix, qui ne fut ni honteuse, ni infructueuse. Ce même systéme d'équilibre général, composé de tant de vûes particuliéres, produisit cette paix, & enfanta une politique jusqu'alors inouie.

Le dernier Prince de la branche Autrichienne qui régnoit en Espagne étoit ménacé d'une mort prochaine, & n'avoit point d'enfans : le conseil d'Angleterre & celui de la Haye, firent avec Louis XIV. qu'ils n'aimoient pas, un traité, par lequel ils disposoient pourtant avec lui des royaumes d'Espagne : ils les partagérent entre plusieurs têtes, & en donnerent quelque démembrement à Louis XIV. de peur que ce Prince ne se mît en état de recueillir tout l'héritage. Charles II. Roi d'Espagne, indigné qu'on insultât à sa foiblesse, en partageant sa succession de son vivant, nomma le fils de l'Electeur de Baviere héritier de tous ses états. Cet enfant étoit arriere-petit fils de Philippe III. Le choix paroissoit juste & sage ; la maison d'Autriche pouvoit en murmurer, mais non s'en vanger : les dissentions inévitables qui auroient suivi le partage, s'évanouissoient ; l'équilibre de l'Europe étoit conservé ; mais ce jeune Prince mourut trois mois après avoir été déclaré successeur au trône d'Espagne.

On proposa alors un second traité de partage, par lequel entre autres conventions, on donnoit le Milanez à la maison de Lorraine,

raine, & la Lorraine au Roi de France, projet dont nous avons vû depuis exécuter une partie. Alors le roi d'Espagne, qui se voyoit mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'Archiduc Charles neveu de sa femme, second fils de l'Empereur Léopold : il n'osoit les laisser au fils aîné, tant ce sistéme de l'équilibre prévaloit, & tant il étoit sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohéme, la Lombardie dans les mêmes mains, armeroient le reste de l'Europe. Il demandoit que l'Empereur Léopold envoyât son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix mille hommes ; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie ne l'auroient alors souffert, toutes vouloient le partage. L'Empereur ne vouloit point envoyer son fils seul à la merci du conseil d'Espagne, & ne pouvoit y faire passer dix mille hommes. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legeres ; on disputa, on s'aigrit, La fierté Allemande révolta la hauteur Espagnole, la Comtesse de Perlits qui gouvernoit la femme

du Roi mourant, aliénoit les esprits qu'elle eût dû gagner â Madrid, & le conseil de Vienne les éloignoit encore davantage par ses hauteurs.

Le jeune Archiduc appelloit toujours les Espagnols d'un nom injurieux : il apprit alors combien les princes doivent peser leurs paroles. Un Evêque de Lérida, Ambassadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemands, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avoit prononcées contre les Espagnols. *Les Ministres de Léopold*, écrivoit-il, *ont l'esprit fait comme les cornes des taureaux de mon pays, petit, dur & tortu.* Cette lettre devint publique, l'Evêque de Lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des Espagnols contre les Autrichiens.

Plusieurs petitesses, qui se mêlent toujours aux affaires importantes, contribuerent au grand changement qui arriva en Europe, & préparerent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maison d'Autriche les Espagnes & les

les Indes. Le Cardinal Porto-Carero, & les grands d'Eſpagne les plus accrédités, ſe réuniſſant pour prévenir le démembrement de la Monarchie, perſuaderent à Charles II. de préférer un petit-fils de Louis XIV. à un prince éloigné d'eux & hors d'état de les défendre : ce n'étoit point anéantir les renonciations ſolemnelles de la mere & de la femme de Louis XIV. à la couronne d'Eſpagne, puiſqu'elles n'avoient été faites que pour empêcher les aînés de leurs deſcendans de réunir ſous leur domination, les deux royaumes & qu'on ne choiſiſſent point un aîné : c'étoit en même-têms rendre juſtice aux droits du ſang, c'étoit conſerver la Monarchie Eſpagnole ſans partage.

Le Roi ſcrupuleux, fit conſulter des Théologiens qui furent de l'avis de ſon conſeil. Enſuite, tout malade qu'il étoit, il écrivit de ſa main au pape Innocent XII. & lui fit la même conſultation : le Pape qui croyoit voir, dans l'affoibliſſement de la maiſon d'Autriche, la liberté de l'Italie, écrivit au Roi que les loix d'Eſpagne & le bien de la Chrétienté, exigeoient de lui qu'il donnât la préférence à la maiſon de France. La lettre du Pape étoit du

du 16 Juillet 1700 : il traita sagement ce cas de conscience d'un Souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'Espagne qui vouloit avec raison mettre tous les droits de son côté, faisoit de cette grande affaire d'état un cas de conscience.

Louis XIV. en fut informé : c'est toute la part que le cabinet de Versailles eut à cet évenement : on n'avoit pas même alors d'Ambassadeurs à Madrid, & le Maréchal d'Harcourt avoit été rappellé depuis six mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la France vouloit soûtenir par les armes, n'y rendoit plus son ministére agréable : envain toute l'Europe a pensé que le testament de Charles II. avoit été dicté à Versailles. Le Roi mourant n'avoit consulté que l'intérêt de son Royaume, & les vœux de ses sujets. Ce testament qui devoit changer la face de l'Europe, étoit si secret que le Comte d'Harrach, Ambassadeur de l'Empereur, se flattoit encore que l'Archiduc étoit reconnu successeur, & il attendit longtems l'issue du grand conseil qui se tint immédiatement après la mort du Roi.

Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts.

ouverts. L'Ambaſſadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi, quand le duc d'Abrantes lui dit ces paroles en l'embraſſant : *Vengo ad eſpedio me de caſa de Auſtria : Je viens de prendre congé de la maiſon d'Autriche.* Ainſi après deux cens ans de guerre & de négociations pour quelques frontiéres des états Eſpagnols, la maiſon de France eut d'un trait de plume la Monarchie entiere ſans traité & ſans intrigue, & ſans même avoir l'eſpérance de cette ſucceſſion. On s'eſt cru obligé de faire connoître la ſimple vérité d'un fait juſqu'à préſent obſcurci par tant de Miniſtres & d'Hiſtoriens ſéduits par leurs préjugés & par les apparences. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le Maréchal d'Harcourt, & des Miniſtres Eſpagnols gagnés pour parvenir à ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques & des erreurs populaires. Le Miniſtre qui gouvernoit alors les affaires étrangères en France, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit qu'on a de ſa main ; mais le Roi d'Eſpagne en choiſiſſant pour ſon héritier le petit-fils d'un Roi, ſi long-tems ſon ennemi, penſoit toujours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général pouvoit entraîner. Le Duc

d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. n'étoit appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne que parce qu'il ne devoit pas eſpérer celle de France; & le même teſtament, qui au défaut des Princes du Sang de Louis XIV. rappelloit l'Archiduc Charles, lequel fut depuis l'Empereur Charles VI. portoit expreſſément que l'Empire & l'Eſpagne ne ſeroient jamais réunis ſous un même ſouverain.

La branche Autrichienne qui poſſédoit le trône Impérial ſe voyant privée de cette ſucceſſion d'Eſpagne à laquelle elle n'étoit que ſubſtituée, arma preſque toute l'Europe contre le ſang de France. Ce même Léopold qui n'avoit ni voulu ni pu envoyer dix mille hommes en Eſpagne pour aſſurer la couronne à l'Archiduc ſon fils, en mit bientôt cent mille en campagne. Le Duc de Savoye, beau-pere du Duc de Bourgogne & du roi d'Eſpagne, prit quelque tems après parti contre ſes gendres.

L'Angleterre & la Hollande qui ſe déclarerent pour l'Archiduc ſoutinrent ſur-tout le fardeau de cette longue guerre, jusqu'à ce qu'enfin l'equilibre, qui avoit été le prétexte de tant de diſſentions, fut celui même de la paix.

paix. Le cas prévû par le Roi d'Eſpagne Charles II. arriva : l'Archiduc à qui la Monarchie d'Eſpagne étoit ſubſtituée, & pour qui on faiſoit cette guerre ſanglante, devint Empereur en 1711. par la mort de ſon frere aîné Joſeph. La faction des Torris en Angleterre, ennemie du miniſtére-Whig ſaiſit cette occaſion de déterminer le Reine Anne à ne plus prodiguer le ſang & les tréſors des Anglais, pour donner au nouvel Empereur Charles VI. beaucoup plus de puiſſance que n'en avoit eu Charles-Quint, & pour aller directement contre les vûes même & contre les intérêts réels de l'Anglettre & du reſte de l'Europe qui avoient appréhendé de voir l'Eſpagne & l'Empire dans les mêmes mains ; mais ce qui contribua le plus au grand évenement de la paix, fut un incident dont on n'avoit pas attendu des ſuites de cette conſéquence.

La fierté d'une femme Allemande avoit été une des cauſes principales du teſtament de Charles II. La hauteur d'une Anglaiſe avec la Reine Anne donna la paix à l'Europe : la Ducheſſe de Malbouroug avoit révolté l'eſprit de la Reine, & laſſé ſa patience ; les Torris en profiterent. La Reine changea

changea de Miniſtres & de maximes; l'Angleterre ſi long-temps acharnée contre la France, fut la premiere à faire ſa paix: quelque tems après la victoire utile, que remporta le Maréchal de Villars à Denain auprès de Landrecy, détermina les Hollandais & l'Empereur Charles VI. à une paix générale.

Louis XIV. après dix ans conſécutifs de revers, après avoir été réduit en 1710. à la douleur de conſentir d'abandonner ſon petit-fils le Roi d'Eſpagne, & à l'affront de n'être pas écouté, à moins qu'il ſe joignît lui-même aux alliés contre ſon propre ſang, vit enfin ſon petit-fils affermi ſur le trône d'Eſpagne.

Mais cette monarchie qui n'avoit été donnée à Philippe V. que dans l'eſpérance qu'elle ne feroit point démembrée, le fut néceſſairement: l'Empereur garda par le traité de Raſtadt & de Bade fait en 1714, tous les pays qu'on nomme Autrichiens avec le Duché de Milan & le Royaume de Naples, malgré l'ancienne loi qui porte que ce Royaume ſera toujours incompatible avec l'Empire. Charles-Quint s'étoit ſoumis à cette loi en recevant du Pape l'inveſtiture de Naples,

Naples, avant qu'il eût la couronne Impériale; mais ce vassal tout-puissant d'un Pontife n'eut pas de peine à se faire relever de son serment, & Charles VI. trouva depuis dans la cour de Rome autant de complaisance que Charles-Quint.

La Sicile, autre démembrement de la monarchie Espagnole, fut donnée alors au Duc de Savoye qui eut depuis la Sardaigne en échange. Enfin l'isle de Minorque & Gibraltar pris par les Anglais resterent à cette nation. Le Roi de Prusse gagna la Haute Gueldre à cette paix. Les Hollandais eurent une barriere composée de Namur, Tournai, Menin, Furnes, Warneton, Ypres, Dendermonde, &c. L'Empereur leur laissant ces places à garder, leur a toujours payé deux millions cinq cens mille livres de notre monnoie par an, convention presque unique dans l'histoire, de donner ses places & son argent à ses alliés, au lieu d'avoir ses propres troupes dans ses villes.

L'Electeur de Baviere, pere de celui qui a été fait depuis Empereur sous le nom de Charles VII. & l'Electeur de Cologne son frere furent rétablis dans leurs principautés

&

& dans leurs droits qu'ils avoient perdus pour avoir pris le parti de la France, & pour avoir été malheureux : l'Empereur Joseph les avoit mis de sa seule autorité au ban de l'Empire sans le consentement des trois Colléges.

Ainsi toutes les Puissances recueillirent de grands avantages. Le principal & celui qu'on ne compte pas assez, fut la conservation de l'espèce humaine : une guerrre pendant laquelle il y eut au moins six cens mille combattans de part & d'autre, tant en Italie qu'en Espagne, en Allemagne & en Flandre, coutoit environ cent mille hommes par années. Il est indubitable que l'Europe méridionale avoit perdu en dix ans plus d'un million d'hommes à la fleur de leur âge.

Chaque peuple répara ses pertes pendant les vingt années qui suivirent la paix d'Utrecht ; années heureuses, dont la félicité ne fut que foiblement traversée par quelques mouvemens passagers. L'Angletterre augmenta son commerce, & par la cession que lui fit la France de Terre-Neuve & de l'Acadie, & par le traité de l'Assiento qui la mit en possession de la traite des Nègres dans

dans l'Amérique Eſpagnole, & par la permiſſion enfin qu'elle arracha de l'Eſpagne, d'envoyer tous les ans à Porto-Bello un vaiſſeau qui devint l'entrepôt d'un commerce clandeſtin & immenſe.

La France qui n'avoit que trois cens vaiſſeaux marchands à la paix d'Utrecht, en avoit plus de dix-huit cens en 1740. Son commerce & ſes manufactures fleuriſſoient. Un ſyſtème de finances qui ruina en 1719. une partie de la nation & enrichit l'autre, laiſſa de ſes débris une nouvelle Compagnie des Indes qui avoit en 1725. cent millions de fonds prêtés à l'état, & trente-neuf millions en vaiſſeaux, atteliers & effets commerçables. Cette Compagnie rebâtit & aggrandit dans les Indes la ville de Pondicheri, peuplée aujourd'hui de cent mille habitans, fortifiée régulierement, & défendue par quatre cent-cinquante piéces de canon ; elle nettoya le port de l'Orient en Bretagne, & fit de ce village une ville de commerce ; elle avoit ſoixante vaiſſeaux du port de quatre cent à huit cent tonneaux ; enfin pendant vingt-huit années, elle avoit été une école de Matelots & une ſource continuelle d'abondance ;

car

car tandis que tous les Actionnaires recevoient un produit considérable de la ferme du tabac, tous les profits de la Compagnie étoient employés à faire de nouveaux établissemens : on ne pouvoit lui reprocher que des dépenses superflues, qui sont des preuves de richesses. Le commerce de nos Colonies faisoit seul une circulation de cent millions, & enrichissoit encore l'état par les denrées qu'on portoit dans les deux hemisphères : il y avoit telle de ces Colonies où les habitans s'étoient accrus au double depuis 1712.

Presque toutes les villes s'embellissoient, & le Royaume étoit sensiblement plus peuplé : la France ne reçut dans ce long espace de temps nulle secousse d'aucune guerre étrangère. Une rupture du Duc d'Orleans Regent de France avec l'Espagne en 1718. ne fut ni longue ni malheureuse ; elle n'étoit point de nation à nation ; elle étoit de Prince à Prince, on n'y pensoit pas même à Paris, où tous les particuliers étoient occupés de ce grand jeu des actions qui fit & qui ruina tant de fortunes.

Les vûes de l'Espagne étoient de recouvrer

les

les démembremens de la monarchie ; mais alors elle voulut en vain les reprendre. En vain les troupes d'Espagne avoient fait une descente dans la Sardaigne qui étoit alors à l'Empereur, & ensuite dans la Sicile dont le Duc de Savoye étoit en possession par les traités d'Utrecht ; tout le fruit de ces armemens fit que l'Empereur Charles VI. aidé d'une flotte Anglaise & même des soins du Régent de France, prit pour lui l'isle de Sicile qu'on avoit cédée par les traités d'Utrecht à la maison de Savoye, dont les Princes, après avoir été quatre ans Rois de Sicile, furent Rois de Sardaigne, & le sont encore.

Jamais il n'y eut tant de négociations que dans ce tems : jamais plus de traités & plus de jalousies : les intérêts de chaque nation sembloient avoir changé avec les intérêts particuliers. Le gouvernement Anglais, uni intimement avec le ministère, qui du tems de Louis XIV. avoit tout fait pour affermir Philippe V. sur le trône, lui devint contraire : les affaires étoient sorties de leurs routes naturelles, au point que la cour de Madrid se jetta dans les bras de celle de Vienne

Vienne ſa rivale & ſon ennemie, qui lui ayant ſi long-tems diſputé l'Eſpagne, étoit demeurée maîtreſſe de Naples, & venoit d'emporter ſur elle l'iſle de Sicile.

Enfin, ce même Empereur Charles VI. qui n'avoit jamais d'autres intentions que de fermer à la nouvelle maiſon d'Eſpagne l'accès dans l'Italie, ſe laiſſa entraîner au-delà de ſes propres ſentimens, au point de conſentir qu'un fils de Philippe V. & d'Eliſabeth de Parme ſa ſeconde femme, fût introduit avec ſix mille Eſpagnols dans le Duché de Parme & de Plaiſance dont la ſucceſſion n'étoit pas encore ouverte: il en donna l'inveſtiture éventuelle, auſſi-bien que du grand Duché de Toſcane au Prince Dom Carlos en 1725. par un traité ſolemnel entamé long-tems auparavant, & il reçut deux cent mille piſtoles d'Eſpagne pour prix de cet engagement qui devoit un jour lui couter plus cher. Tout étoit étrange dans cet accord: c'étoient deux maiſons ennemies qui s'uniſſoient ſans ſe fier l'une à l'autre: c'étoient les Anglais qui ayant tout fait pour détrôner Philippe V. & lui ayant arraché Minorque & Gilbraltar dont ils jouiſſoient mal-

gré

gré l'indignation de l'Eſpagne, étoient les médiateurs du traité. C'étoit un Hollandais (Riperda) devenu tout puiſſant en Eſpagne qui le ſignoit, & qui fut diſgracié après l'avoir ſigné.

Tandis que la branche Eſpagnolle de Bourbon acquéroit ainſi des états par une union paſſagère avec ſon ennemie ; elle étoit en méſintelligence avec la branche de France, malgré tous les liens du ſang & de l'intérêt qui devoient tôt ou tard les réunir : c'eſt ainſi que les deux branches d'Autriche avoient été autrefois diviſées, la France s'alliant alors avec l'Angleterre n'avoit point de véritables alliés : mais dès l'année 1727. tout commença d'entrer dans l'ordre naturel. Le miniſtère de France reſſerra d'abord les liens de l'amitié entre les deux maiſons de France, & ce miniſtère paroiſſant équitable & déſintéreſſé, il devint inſenſiblement le conciliateur de l'Europe.

L'Angleterre & l'Eſpagne commençoient une guerre ouverte pour la querelle de leur commerce. Les Eſpagnols aſſiégeoient Gibraltar, & conſumoient leur tems & leurs

forces devant cette ville que les Anglais ont
1728. mise hors de toute atteinte. La France fut médiatrice, elle ménagea la gloire des Espagnols en faisant cesser le siége, & en conciliant les intérêts par des traités.

1729. L'Empereur éludoit la promesse qu'il avoit faite de donner la Toscane, Parme & Plaisance à Dom Carlos. Le ministère de France l'engagea à tenir sa parole. - Il porta adroitement les Anglais, tout ennemis qu'ils étoient de la grandeur de la maison de Bourbon, à transporter eux-mêmes en Italie les six mille Espagnols qui devoient assurer à Dom Carlos ses nouveaux états ; & en effet, ce Prince y passa quelque tems après avec ses troupes sur une flotte Anglaise : il fut reconnu Souverain de Parme en 1731. & héritier de Toscane. Le grand Duc de Florence, dernier Prince de la maison de Medicis, accepta l'héritier qu'on lui donnoit sans l'avoir consulté.

Le ministère François quelque tems auparavant avoit achevé de déterminer l'Empereur à casser lui-même la Compagnie des Indes Orientales qu'il avoit établie à Ostende ;

ſtende : c'étoit l'intérêt de toutes les nations commerçantes, & la France n'étoit pas alors la moins conſidérable ; elle jouiſſoit de cette gloire tranquille d'être la conciliatrice de ſes voiſins, quand la mort d'Auguſte II. 1733.
Roi de Pologne changea la face de l'Europe.

Le cardinal de Fleuri, âgé de près de quatre-vingt ans, ne penſoit qu'à maintenir la France & l'Europe dans cette paix heureuſe. Son goût, ſon caractère, ſon âge, ſa gloire qu'il mettoit dans la modération, tout le détournoit de la guerre. Le principal miniſtre de l'Angleterre, Walpole étoit dans les mêmes principes : l'Eſpagne avoit obtenu ce qu'elle avoit demandé : tout le Nord étoit tranquille, quand la mort d'Auguſte II. Roi de Pologne replongea l'Europe dans ces malheurs, dont elle eſt rarement exempte dix années de ſuite.

Le Roi Staniſlas, beau-pere de Louis XV, déja nommé Roi de Pologne en 1704. fut élû Roi de la maniere la plus légitime & la plus ſolemnelle ; mais l'Empereur Charles VI. fit procéder à une autre élection, appuyée par ſes armes & par celles de Ruſſie.

 Le

Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, neveu de Charles VI. l'emporta sur son concurrent: ainsi la maison d'Autriche qui n'avoit pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales, eut le crédit d'ôter la Pologne au beau-pere de Louis XV. La France vit renouveller ce qui étoit arrivé au Prince Armand de Conty, qui solemnellement élû, mais n'ayant ni argent, ni troupes, & plus recommandé que soutenu, perdit le Royaume où il avoit été appellé. Le Roi Stanislas alla à Dantzick soutenir son élection: le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire: ce païs où le peuple est esclave, où la noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public dequoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions, ce païs se vantoit en vain d'une noblesse belliqueuse, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille Russes firent d'abord disparoître tout ce qui étoit assemblé en faveur de Stanislas. La nation Polonoise, qui un siécle auparavant regardoit les Russes avec mépris, étoit alors in-

timidée

timidée & conduite par eux. L'Empire de Ruſſie étoit devenu formidable, depuis que Pierre le Grand l'avoit formé. Dix mille Eſclaves Ruſſes diſciplinés, diſperſerent toute la Nobleſſe de Pologne; & le Roi Staniſlas renfermé dans la ville de Dantzick, y fut bientôt aſſiégé par une armée de Ruſſes de plus de quarante mille hommes: l'Empereur d'Allemagne uni avec la Ruſſie, étoit ſûr du ſuccès. Il eût fallu pour tenir la balance égale, que la France eût envoyé par mer une nombreuſe armée, mais l'Angleterre n'auroit pas vû ces préparatifs immenſes ſans ſe déclarer Le Cardinal de Fleuri, qui ménageoit l'Angletterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entièrement le Roi Staniſlas, ni haſarder de grandes forces pour le ſecourir; il fit partir une Eſcadre avec quinze cens hommes, commandés par un Brigadier: cet Officier ne crut pas que la commiſſion fût ſérieuſe; il jugea quand il fut près de Dantzick qu'il ſacrifieroit ſans fruit ſes ſoldats, & il alla relâcher en Dannemarck. Le Comte de Plélo, ambaſſadeur de France auprès du Roi de Dannemark, vit avec indignation cette retraite qui lui paroiſſoit humiliante: c'étoit

un jeune homme qui joignoit, à l'étude des Belles-Lettres & de la Philosophie, des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune; il résolut de secourir Dantzick contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre au Comte de Maurepas, ministre d'état, laquelle finissoit par ces mots: *Je suis sûr que je n'en reviendrai pas, je vous recommande ma femme & mes enfans.* Il arriva à la rade de Dantzick, y débarqua, & attaqua l'armée Russe: il y périt percé de coups, comme il l'avoit prévû, & ceux de sa troupe qui ne furent pas tués, furent prisonniers de guerre: sa lettre qui étoit très-touchante, arriva avec la nouvelle de sa mort; elle tira des larmes des yeux du Conseil: tout Paris le plaignit & l'admira. Je me souviens que, quand sa veuve parut quelque tems après aux promenades publiques avec ses enfans, la multitude l'entouroit avec des acclamations d'attendrissement, & lui témoignoit la vénération qu'elle avoit pour la mémoire de son mari.

Dantzick fut pris: l'Ambassadeur de France en Pologne, qui étoit alors dans cette

cette place fut prisonnier de guerre, malgré les privileges de son caractère. Le Roi Stanislas n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vû sa tête mise à prix par le général des Moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, & au milieu de la nation qui l'avoit élu suivant toutes les loix.

Le Ministère de France eût entièrement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vangeance d'un tel outrage; mais cette vangeance n'étoit rien, si elle n'étoit pas utile. L'éloignement des lieux ne permettoit pas qu'on tirât raison des Moscovites, & la politique vouloit que la vangeance tombât sur l'Empereur: on l'exerça efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne: ces trois Puissances avoient leurs intérêts divers, qui tous concouroient au même but d'affaiblir l'Autriche. Les Ducs de Savoye avoient depuis long-tems accru leurs états petit à petit, tantôt en vendant leur secours aux Empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le Roi Charles-Emmanuel espéroit le Milanez, &

il lui fut promis par les Miniſtres de Verſailles & de Madrid. Le Roi d'Eſpagne Philippe V. ou plutôt le Reine Eliſabeth de Parme ſon épouſe, eſpéroit pour ſes enfans de plus grands établiſſemens que Parme & Plaiſance. Le Roi de France n'enviſageoit aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abaiſſement de ſes ennemis & le ſuccès de ſes alliés : perſonne ne prévoyoit alors que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre : on eſt preſque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée que celle qui uniſſoit ces trois Monarques. L'Angleterre & la Hollande, accoutumées depuis longtemps à ſe déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnerent en cette occaſion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de modération que la cour de France avoit acquiſe. L'idée de ſes vûes pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînoit encore ſes ennemis naturels, lors même qu'elle faiſoit la guerre, & rien ne fit plus d'honneur au cardinal de Fleuri que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puiſſances que la France pouvoit faire la guerre à l'Empereur ſans allarmer

la

la liberté de l'Europe. Tous les Potentats regarderent donc tranquillement ses succès rapides ; une armée de Français fut maîtresse de la campagne sur le Rhin ; & les troupes de France, d'Espagne, de Savoye jointes ensemble, furent les maîtresses de l'Italie : le maréchal de Villars finit sa carriere à 84 ans, après avoir pris Milan. Le maréchal de Coigni son successeur gagna deux batailles, tandis que le duc de Montemart, général des Espagnols, remporta une victoire dans le royaume de Naples à Bitonto, dont il eut le surnom. Dom Carlos, qui avoit été reconnu successeur de Toscane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile ; ainsi l'Empereur perdit presque toute l'Italie pour avoir donné un Roi à la Pologne, & un fils du Roi d'Espagne eut en deux campagnes les deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel des prétentions de la maison d'Autriche, pendant plus de deux siécles.

Cette guerre d'Italie est la seule qui se soit terminée avec un succès solide pour les Français depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avoient pour eux le gardien des

Alpes, devenu le plus puissant Prince de ces contrées; qu'ils étoient secondés des meilleures troupes d'Espagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'Empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix, que lui offrit la France victorieuse. Le cardinal de Fleuri qui avoit eu la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

Par cette paix, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile: l'Europe étoit déja accoutumée à voir donner & changer des états. On assigna à François, duc de Lorraine, désigné gendre de l'Empereur, l'héritage des Medicis qu'on avoit auparavant accordé à Dom Carlos; & le dernier grand Duc de Toscane près de sa fin demandoit, *Si on ne lui donneroit pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire?* Ce n'est pas que le grand Duché de Toscane se regardât comme un fief de l'Empire; mais l'Empereur le regardoit comme tel, aussi-bien que Parme

Parme & Plaiſance, revendiqués toujours par le Saint Siége, & dont le dernier Duc de Parme avoit fait hommage au Pape, tant lés droits changent ſelon les tems. Par cette paix, les Duchés de Parme & de Plaiſance que les droits du ſang donnoient à Dom Carlos fils de Philippe V. & d'une Princeſſe de Parme, furent cédés à l'Empereur Charles VI. en propriété.

Le Roi de Sardaigne Duc de Savoye qui avoit compté ſur le Milanez, auquel ſa maiſon, toujours aggrandie par dégrés, avoit depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie ; comme le Navarrois, le Tortonnois & les fiefs de Langhes : il tiroit ſes droits ſur le Milanez d'une fille de Philippe II. Roi d'Eſpagne, dont il deſcendoit : la France avoit auſſi ſes anciennes prétentions par Louis XII. héritier naturel de ce Duché : Philippe V. avoit les ſiennes par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Eſpagne ſes prédéceſſeurs ; mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanez, malgré la loi générale des fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empe-

reur, Seigneur Suzerain, en donne toujours l'investiture, sans quoi les Empereurs pourroient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne.

Par ce traité, le Roi Stanislas renonçoit au Royaume qu'il avoit eu deux fois, & qu'on n'avoit pû lui conserver ; il gardoit le titre de Roi, mais il lui falloit un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encore plus que pour lui. Le Cardinal de Fleuri se contenta d'abord du Barois que le Duc de Lorraine devoit donner au Roi Stanislas, avec la reversion à la couronne de France ; la Lorraine ne devoit être cédée, que lorsque son Duc seroit en pleine possession de la Toscane ; c'étoit faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hasards ; c'étoit en même-tems peu profiter des plus grands succès, & des conjonctures les plus favorables : on encouragea le Cardinal de Fleuri à se servir de ses avantages : il demanda la Lorraine aux mêmes conditions que le Barois, & il l'obtint : il n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre millions cinq cens mille livres faite au Duc François, jusqu'à ce que la Toscane lui fût échue.

échue. Ainsi la réunion de la Lorraine à la France, réunion tant de fois inutilement tentée, fut consommée irrévocablement. Par-là un Roi Polonois fut transplanté en Lorraine; la maison regnante des Princes Lorrains, en Toscane; & le second fils du Roi d'Espagne, à Naples: on auroit pu alors renouveller la médaille de Trajan, *Regna assignata*, *les trônes donnés*.

L'Empereur Charles VI. crut encore gagner beaucoup à ce traité. Il avoit depuis l'an 1713. tâché d'engager tous les états de l'Empire & les Princes ses voisins à garantir la possession indivisible de ses états héréditaires à sa fille aînée Marie-Therèse, qui épousa depuis le duc de Lorraine, grand duc de Toscane en 1736.

L'Empereur Charles VI. espéroit qu'un fils de sa fille aînée feroit renaître sa race prête à s'éteindre, que ce fils conserveroit le patrimoine de la maison d'Autriche, & y rejoindroit l'Empire: dans cette espérance il avoit contribué à placer l'Electeur de Saxe, mari d'une de ses nièces, sur le trône de Pologne à main armée, & on avoit obtenu la garantie de ce fameux acte de succession, appellée la *Sanction Pragmatique Caroline*:

Il

Il avoit celle de l'Angleterre, de la Hollande, de la Ruffie, du Dannemarck, & des états de l'Empire : il fe flattoit même d'avoir tiré de l'Electeur de Baviere l'équivalent d'une acceptation formelle, quand il auroit marié cet Electeur à fa nièce, feconde fille de l'Empereur Jofeph : il crut enfin affurer tout en obtenant la garantie de la France, quoique le Prince Eugène quelque tems avant que de mourir, lui eût dit qu'il falloit avoir deux cent mille foldats, & point de garantie.

Cépendant il preffa le miniftre Français d'affurer par le traité cet ordre établi dans la fucceffion Autrichienne; on y confentit : l'Electeur de Baviere qui croyoit avoir des droits légitimes à la fucceffion des états Autrichiens, au préjudice des filles de l'Empereur Charles VI. implora auffitôt la protection de la Cour de France, qui alors étoit en poffeffion de concilier tous les droits. Le miniftère, dès l'année 1737. fit entendre à l'Empereur que, par cette garantie, on n'avoit pas voulu nuire aux prétentions de la maifon de Bavière ; on fit fouvenir l'Empereur qu'en 1732. lorfqu'il fit enfin figner

aux

aux états de l'Empire cette pragmatique, il avoit déclaré formellement lui-même, qu'il ne préjudicioit aux droits de perſonne. On le pria de rendre juſtice à la maiſon de Baviére, & l'on s'en tint pour lors à ces remontrances ſecrettes. Ces étincelles qui devoient bientôt cauſer un ſi grand embraſement furent cachées ſous la cendre.

Tout reſta paiſible entre les Princes Chrétiens, ſi on en excepte les querelles naiſſantes de l'Eſpagne & de l'Angleterre pour le commerce de l'Amerique. La Cour de France continua d'être regardée comme l'arbitre de l'Europe.

L'Empereur faiſoit la guerre aux Turcs, ſans conſulter l'Empire ; cette guerre fut malheureuſe, mais la France le tira de ce précipice par ſa médiation ; & M. de Villeneuve, ſon ambaſſadeur à la Porte Ottomane, alla en Hongrie, conclure en 1739. avec le grand Viſir la paix, dont l'Empereur avoit beſoin.

La France, preſque dans le même tems, pacifioit l'état de Gênes menacé d'une guerre civile ;

civile; elle soumettoit & adoucissoit les Corses qui avoient secoué le joug de Gênes. Le comté de Corse qui prend depuis longtems le titre de Royaume, avoit été soumis vers la fin du XIII siécle au pays de Gênes, plus petit que la Corse, moins belliqueux, mais plus riche. Les Corses toujours indisciplinés s'étoient alors revoltés ouvertement, sous prétexte qu'ils étoient tyrannisés; leur derniere rébellion duroit depuis 1725. Un gentilhomme Allemand du comté de la Marck, nommé Théodore de Neuhauff, ayant voyagé & cherché fortune dans toute l'Europe, se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les Mécontens, & leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions & de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours: & enfin s'y fit proclamer Roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, & reconnu dans l'Isle, où il maintint la guerre. Le Sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu ni faire assassiner Théodore, ni soumettre les Corses, il avoit imploré la protection de l'Empereur: cette protection paroissoit dangereuse, parce que l'Empereur, qui

qui se croit Seigneur Suzerain de toute l'Italie, s'établissoit Juge Suprême entre Gênes & les Rebelles. Le Sénat eut enfin recours à la France, qui envoya successivement le comte de Boissieux & le marquis de Maillebois, depuis maréchal de France. Théodore fut chassé, l'Isle fut soumise, au moins pour quelque tems, & tout fut pacifié.

Pendant que la France étoit ainsi la bienfaictrice de Gênes & de Corse, elle interposoit en même-tems ses bons offices entre l'Espagne & l'Angleterre, qui commençoient à se faire sur mer une guerre plus ruineuse, que les droits qu'elles se disputoient n'étoient avantageux. On avoit même vû cette Couronne en 1735. employer sa médiation entre l'Espagne & le Portugal : aucun voisin n'avoit à se plaindre de la France, & toutes les nations la regardoient comme leur médiatrice & leur mere commune.

CHAP.

CHAPITRE II.

Mort de l'Empereur Charles VI. La succession disputée par quatre Puissances. La Reine d'Hongrie reconnue dans tous les Etats de son pere. La Silesie prise par le Roi de Prusse.

L'Empereur Charles VI. mourut au mois d'Octobre 1740. à l'âge de cinquante-cinq ans. Il importe aux Princes, dont la vie est nécessaire au repos de leurs états, de ne pas ignorer que ce Monarque se donna la mort par un excès* dans un repas, qui en le conduisant au tombeau, mit l'Empire au bord de sa ruine. Si la mort du Roi de Pologne, Auguste II. avoit causé de grands mouvemens, celle de Charles VI. dernier Prince de la maison d'Autriche, devoit entraîner bien d'autres révolutions. En premier lieu, l'Italie espéra une indépendance à laquelle elle avoit toujours aspiré. Beaucoup d'Etats, réputés feudataires de l'empire, prétendoient ne l'être pas. Rome surtout saccagée par Charles-Quint, durement traitée par ses successeurs, opprimée

* Il mangea d'un plat de Champignons & en mourut

& ran-

& rançonnée par Joſeph, frere de Charles VI. ſe flatta d'être délivrée pour jamais des prétentions des Empereurs Allemands qui ont toujours crû, depuis Othon premier, être aux droits des anciens Céſars : la chancellerie Allemande regarde, en effet, les autres Royaumes de l'Europe, comme des Provinces démembrées de l'Empire ; elle ne donne dans ſon protocole le titre de Majeſté à aucun Roi : l'Electeur de Cologne ſe dit Chancelier d'Italie, & celui de Trèves s'intitule Chancelier des Gaules. Le Roi Allemand qu'on élit à Francfort, y eſt déclaré Roi des Romains, quoiqu'il n'ait pas la moindre juriſdiction dans Rome : il exige des tributs de toutes les Provinces d'Italie ; quand il eſt aſſez fort pour les obtenir. Tant de droits équivoques avoient été pendant ſept cens ans la ſource des malheurs & de l'affoibliſſement des Italiens : il paroiſſoit très-vraiſemblable que les déſordres, où la mort de Charles VI. devoit plonger l'Allemagne, mettroient toute l'Italie dans la pleine liberté, que les peuples déſiroient. La nouvelle révolution, que tout le monde prévoyoit par l'extinction de la maiſon d'Autriche, pouvoit non-ſeulement anéantir les

droits

droits & le nom d'Empire Romain, mais il paroiſſoit même douteux, ſi l'Allemagne n'alloit pas être partagée entre pluſieurs Princes ſi puiſſans qu'ils auroient tôt ou tard beaucoup de peine à reconnoître un Chef ſuprême, ou du moins à laiſſer à ce Chef l'autorité de ſes prédéceſſeurs. L'héritage de la maiſon d'Autriche ſembla ſurtout devoir être déchiré; il s'agiſſoit de la Hongrie & de la Bohême, Royaumes longtems électifs, que les Princes Autrichiens avoient rendus héréditaires; de la Suabe Autrichienne, appellée Autriche antérieure; de la haute & baſſe Autriche conquiſes au XIII ſiècle; de la Stirie, de la Carinthie, de la Carniole, de la Flandre, du Burgaw, des quatre Villes Foreſtieres, du Briſgaw, du Frioul, du Tirol, du Milanez, du Mantouan, du Duché de Parme: à l'égard de Naples & de Sicile, ces deux royaumes étoient entre les mains de Dom Carlos.

Marie-Therèſe, fille aînée de Charles VI. ſe fondoit ſur le droit naturel qui l'appelloit à l'héritage de ſon pere, & ſur la pragmatique qui confirmoit ce droit, & ſur la garantie

rantie de tant de Princes: Charles Albert, Electeur de Bavière, demandoit la succession en vertu du testament de l'Empereur Ferdinand I. frere de Charles-Quint. Ferdinand par ce testament avoit institué héritiere, au défaut de mâles, sa fille aînée l'Archiduchesse Anne, mariée à un Duc de Bavière; l'Electeur Charles-Albert en descendoit: il n'y avoit plus de mâles de la maison d'Autriche, & il prétendoit à l'héritage au nom de sa quatrième ayeule.

Auguste III. Roi de Pologne, Electeur de Saxe, alleguoit des droits plus récens, ceux de sa femme même, fille aînée de l'Empereur Joseph, frere aîné de Charles VI. Si Marie-Therèse regardoit la Pragmatique-Sanction comme un droit sacré, l'Archiduchesse-Reine de Pologne avoit une autre Pragmatique, faite précédemment en sa faveur par le pere de Joseph & de Charles: il avoit été reglé en 1703. que les filles de Joseph hériteroient au préjudice de celles de Charles VI. son cadet, au cas que les deux freres mourussent sans enfans mâles. Charles VI. étant depuis monté sur le trône, avoit cassé cette Sanction, & on pouvoit

après

après ſa mort caſſer la ſienne ; il avoit eu les filles de ſon frere en ſa puiſſance, & ne les avoit mariées qu'en les faiſant renoncer à leurs droits ; mais une telle rénonciation pouvoit être regardée comme forcée, & par conſéquent illégitimes : on atteſtoit de tous côtés les droits du ſang, les teſtamens, les pactes des familles, les loix de l'Allemagne, & le droit des gens.

Le Roi d'Eſpagne étendoit ſes prétentions ſur tous les états de la maiſon d'Autriche, en remontant à la femme de Philippe II. fille de l'Empereur Maximilien II. Philippe V. deſcendoit de cette Princeſſe par les femmes. C'étoit déja une grande révolution dans les affaires de l'Europe, de voir le Sang de France reclamer tout l'héritage de la maiſon Autrichienne. Louis XV. pouvoit prétendre à cette ſucceſſion, à d'auſſi juſtes titres que perſonne, puiſqu'il deſcendoit en droite ligne de la branche aînée maſculine d'Autriche par la femme de Louis XIII. & par celle de Louis XIV. mais il lui convenoit plus d'être arbitre & protecteur que concurrent, car il pouvoit alors décider de cette ſucceſſion & de l'Empire, de concert avec

avec la moitié de l'Europe ; mais s'il y eût prétendu, il auroit eu l'Europe à combattre. Cette cause de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde Chrétien, par des mémoires publics ; tous les Princes, tous les particuliers y prenoient intérêt, on s'attendoit à une guerre universelle ; mais ce qui confondit la politique humaine, c'est que l'orage commença d'un côté où personne n'avoit tourné les yeux.

Un nouveau Royaume s'étoit élevé au commencement de ce siècle : l'Empereur Léopold, usant du droit, que se font toujours attribués les Empereurs d'Allemagne de créer des Rois, avoit érigé en 1701. la Prusse Ducale en Royaume en faveur de l'Electeur de Brandebourg, Frederic-Guillaume. La Prusse n'étoit encore qu'un vaste désert ; mais Frederic-Guillaume II. son second Roi, qui avoit une politique différente de celle des Princes de son tems, dépensa près de vingt-cinq millions de notre monnoye à faire défricher ces terres, à bâtir des villes, & à les peupler : il y fit venir des familles de Suabe & de Franconie ; il y attira plus de seize mille hommes de Saltzbourg, leur four-

niſſant à tous de quoi s'établir & de quoi travailler : en ſe formant ainſi un nouvel état, il créoit, par une économie ſinguliere, une puiſſance d'une autre eſpèce : il mettoit tous les mois environ ſoixante mille écus d'Allemagne en réſerve, ce qui lui compoſa un tréſor immenſe en vingt-huit années de regne : ce qu'il ne mettoit pas dans ſes coffres lui ſervoit à former une armée de quatre-vingt mille hommes choiſis, qu'il diſciplina lui-même d'une maniere nouvelle ſans néanmoins s'en ſervir ; mais ſon fils Frederic III. fit uſage de tout ce que le pere avoit préparé : l'Europe ſavoit que ce jeune Prince, ayant connu l'adverſité ſous le regne de ſon pere, avoit employé ſon loiſir à cultiver ſon eſprit & à perfectionner tous les dons ſinguliers qu'il tenoit de la nature : on admiroit en lui des talens qui auroient fait une grande réputation à un particulier ; mais on ne connoiſſoit pas les talens du Monarque, & l'Autriche n'avoit pas plus de défiance de lui qu'elle n'en avoit du feu Roi de Pruſſe : il avoit ſuccedé à ſon pere, trois mois avant que la ſucceſſion de la maiſon d'Autriche & de l'Empire fût ouverte ; il prévit la confuſion générale, & ne perdit pas un mo-

ment pour entrer à main armée dans la Siléſie, une des plus riches Provinces que la fille de Charles VI. poſſédât en Allemagne : il y prétendoit quatre Duchés, dont ſa maiſon avoit été autrefois en poſſeſſion par des achats & par des actes de confraternité. Ses ayeux avoient renoncé à toutes leurs prétentions par des tranſactions réiterées, parce qu'ils étoient foibles ; il ſe trouva puiſſant, & il les réclama.

Déja la France, l'Eſpagne, la Bavière, la Saxe ſe remuoient pour faire un Empereur. La Bavière preſſoit la France de lui procurer au moins un partage de la ſucceſſion Autrichienne. L'Electeur réclamoit tous ces héritages par ſes écrits ; mais il n'oſoit les demander tous entiers par ſes miniſtres : cependant Marie-Thérèſe, épouſe du grand Duc de Toſcane, ſe mit d'abord en poſſeſſion de tous les états qu'avoit laiſſés ſon pere ; elle reçut les hommages des états d'Autriche à Vienne le 7. Novembre 1740. Les Provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leurs ſerments par leurs députés : elle gagna ſurtout l'eſprit des Hongrois en ſe ſoumettant à prêter l'ancien ſerment du Roi

André II. fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes successeurs en quelque tems que ce soit veut enfraindre vos privilèges, qu'il vous soit permis en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rébelles.*

Plus les ayeux de l'Archiduchesse-Reine avoient montré d'éloignement pour l'exécution de tels engagemens, plus aussi la démarche prudente dont je viens de parler, rendit cette Princesse extrêmement chere aux Hongrois. Ce peuple, qui avoit toujours voulu secouer le joug de la maison d'Autriche, embrassa celui de Marie-Thérèse, & après deux cens ans de séditions, de haines & de guerres civiles, il passa tout d'un coup à l'adoration : la Reine ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24. Juin 1741. elle n'en fut pas moins souveraine ; elle l'étoit déja de tous les cœurs par une affabilité populaire que ses ancêtres avoient rarement exercée ; elle bannit cet étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable. L'Archiduchesse sa tante, Gouvernante des Païs-Bas, n'avoit jamais mangé

avec perſonne, Marie-Thérèſe admettoit à ſa table toutes les Dames & tous les officiers de diſtinction : les Députés des états lui parloient librement, jamais elle ne refuſa d'audience, & jamais on n'en ſortit mécontent d'elle.

Son premier ſoin fut d'aſſurer au grand Duc de Toſcane ſon époux, le partage de toutes ſes couronnes ſous le nom de *Co-Régent*, ſans perdre en rien ſa Souveraineté, & ſans enfraindre la Pragmatique-Sanction : elle en parla aux Etats d'Autriche le jour même qu'elle reçut leur ferment, & bientôt après elle effectua ce deſſein : elle ſe flattoit dans ces premiers momens que les dignités, dont elle ornoit le Prince ſon mari, lui préparoient la couronne Impériale ; mais cette Princeſſe n'avoit point d'argent, & ſes troupes très-diminuées étoient diſperſées dans ſes vaſtes états.

Le Roi de Pruſſe lui fit propoſer alors qu'elle lui cédât la baſſe Siléſie, & lui offrit ſon crédit, ſes ſecours, ſes armes, avec cinq millions de nos livres, pour lui garantir tout le reſte, & donner l'Empire à ſon époux. Des miniſtres habiles prévirent que ſi la

 Reine

Reine de Hongrie refusoit de telles offres, l'Allemagne seroit bientôt bouleversée; mais le sang de tant d'Empereurs, qui couloit dans les veines de cette Princesse, ne lui laissa pas seulement l'idée de démembrer son patrimoine; elle étoit impuissante & intrépide: beaucoup d'Autrichiens ne voyant que la grandeur de la cour de Vienne, & non sa foiblesse présente, disoient hautement que l'Electeur de Brandebourg seroit mis dans six mois au ban de l'Empire. Les ministres même de ce Monarque étoient effrayés du nom de l'Autriche; mais lui qui voyoit qu'en effet cette Puissance n'étoit alors qu'un simple nom, & que l'état où étoit l'Europe, lui donneroit infailliblement des alliés, marcha en Silésie au milieu du mois de Décembre 1740. On voulut mettre sur ses drapeaux cette devise: *Pro Deo & Patria.* Il raya *pro Deo*, disant qu'il ne falloit point ainsi mêler le nom de Dieu dans les querelles des hommes, & qu'il s'agissoit d'une Province, & non de religion: il fit porter devant son Régiment des Gardes l'Aigle Romaine éployée en relief au haut d'un bâton doré, cette nouveauté lui imposoit la nécessité d'être invincible. Il harangua son armée

armée pour reſſembler en tout aux anciens Romains.. Entrant enſuite en Siléſie, il s'empara de preſque toute cette Province, dont on lui avoit refuſé une partie; mais rien n'étoit encore décidé. Le général Neuperg vint avec environ vingt-quatre mille Autrichiens au ſecours de cette Province déja envahie: il mit le Roi de Pruſſe dans la néceſſité de donner bataille à Molwitz, près de la riviere de Neiſs: on vit alors ce que valoit l'infanterie Pruſſienne: la cavalerie du Roi moins forte de près de moitié que l'Autrichienne, fut entièrement rompue: la premiere ligne de ſon infanterie fut priſe en flanc, on crut la bataille perdue, tout le bagage du Roi fut pillé, & ce Prince, en danger d'être pris, fut entraîné par tous ceux qui l'environnoient; la ſeconde ligne de l'infanterie rétablit tout par cette diſcipline inébranlable à laquelle les ſoldats Pruſſiens ſont accoutumés, par ce feu continuel qu'ils font, en tirant cinq coups au moins par minute, & chargeant leurs fuſils avec leurs baguettes de fer en un moment. La bataille fut gagnée, & cet événement devint le ſignal d'un embraſement univerſel.

CHAPITRE III.

Le Roi de France s'unit aux Rois de Prusse & de Pologne pour faire élire Empereur l'Electeur de Baviere, Charles Albert. Ce Prince est déclaré Lieutenant-Général du Roi de France. Son élection. Ses succès, & ses pertes rapides.

L'Europe a crû que le Roi de Prusse étoit déjà d'accord avec la France, quand il prit la Silésie; on se trompoit, c'est ce qui arrive presque toujours, lorsqu'on raisonne d'après ce qui n'est que vrai-semblable. Le Roi de Prusse hasardoit beaucoup, comme il l'avoua lui-même; mais il prévit que la France ne manqueroit pas une si belle occasion de le seconder: l'intérêt visible de la France étoit de favoriser contre l'Autriche son ancien allié l'Électeur de Bavière, dont le pere avoit tout perdu autrefois pour elle. Après la bataille d'Hosteст, ce même Electeur de Bavière, Charles Albert, avoit été retenu prisonnier dans son enfance par les Autrichiens, qui lui avoient ravi jusqu'à son nom de Bavière: la France trouvoit son avantage à le venger; il paroissoit aisé de lui

lui procurer à la fois l'Empire & une partie de la succession Autrichienne; par-là on enlevoit à la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine cette supériorité que l'ancienne avoit affectée sur tous les autres Potentats de l'Europe: on anéantissoit cette vieille rivalité entre les Bourbons & les Autrichiens; on faisoit plus que Henri IV. & le Cardinal de Richelieu n'avoient pû espérer.

Fréderic III. en partant pour la Silésie, entrevit le premier cette révolution, dont aucun fondement n'étoit encore jetté: il est si vrai qu'il n'avoit pris aucune mesure avec le Cardinal de Fleury; que le Marquis de Beauveau, envoyé par le Roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau Monarque, ne sçut, quand il vit les premiers mouvemens des troupes de Prusse, si elles étoient destinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi Fréderic lui dit en partant: *Je vais, je crois, jouer votre jeu; si les as me viennent nous partagerons*. Ce fut-là le seul commencement de la négociation encore éloignée. Le Ministère de France hésita long-tems. Le Cardinal Fleury, âgé de quatre-vingt

cinq ans, ne vouloit commettre, ni ſa réputation, ni ſa vieilleſſe, ni la France, à une guerre nouvelle. La Pragmatique-Sanction, ſignée & authentiquement garantie, le retenoit; mais les traités précédens avec la Bavière pouvoient l'encourager. Il eſt certain que Paris & Verſailles demandoient hautement cette guerre qu'on a tant blâmée depuis. J'entendis dire à un homme d'une très-grande conſidération: *Le Cardinal de Richelieu abbaiſſa la maiſon d'Autriche: Le Cardinal de Fleuri en fera, s'il peut, une nouvelle.* Ces mots qui furent rendus au Miniſtre le piquerent ſenſiblement; il ne céda que lorſqu'il ne put réſiſter davantage à ceux qui vouloient cette grande entrepriſe. Il chargea les derniers jours de Décembre 1740. le Comte de Belliſle de rédiger un plan de négociations qu'on devoit faire dans l'Empire, & de la guerre qu'on y devoit porter, pour donner à l'Electeur de Bavière, Charles Albert, la couronne Impériale, & une partie de la ſucceſſion Autrichienne. Le Comte de Belliſle demanda huit jours, & au bout de ce terme il apporta ſon projet dont il fit faire trois copies, une pour le Cardinal de Fleuri, une pour le dépôt des affaires

faires

faires étrangères, & une troisiéme qu'il conserva.

Si on pouvoit compter sur les desseins des hommes, jamais l'exécution d'un projet ne parut plus sûre: le Comte, depuis Maréchal Duc de Bellisle, demandoit qu'environ cinquante mille Français passassent le Rhin, avant le mois de Juin, pour se porter sur le Danube. Il insistoit que dans cette armée il y eût au moins vingt mille hommes de cavalerie: il entroit, selon sa coutume, dans tous les détails de la marche & de la subsistance de ses troupes, & il répétoit à chaque page qu'il vaudroit mieux ne rien faire que de faire à moitié. On avoit près de six mois pour préparer une révolution que le Roi de Prusse entamoit déja au cœur de l'hiver: la Saxe paroissoit disposée à se joindre à la France & à la Prusse: le Roi d'Angleterre, Electeur d'Hanovre, devoit être forcé à la neutralité par une autre armée de quarante mille Français, prêts à entrer dans ses états d'Allemagne du côté de la Westphalie, tandis que l'armée du Maréchal de Bellisle devoit seconder la Saxe, la Prusse & la Bavière, en s'avançant vers le Danube.

 L'Electeur

L'Electeur de Cologne, frere de l'Empereur désigné, embrassoit alors ses intérêts. Le vieil Electeur Palatin qui devoit obtenir pour ses héritiers l'abandonnement des droits du Roi de Prusse aux états de Bergues & de Juliers par la protéction de la France, souhaitoit plus que tout autre de voir les Bavarois sur le trône Impérial ; tout concouroit à l'élire : l'Empire seul eût été peu de chose ; on devoit aider l'Electeur de Bavière à prendre la Souabe Autrichienne & la Bohème. On se joignoit à l'Espagne pour mettre Dom Philippe fils de Philippe V. & gendre de Louis XV. en possession du Milanez & de Parme. Enfin on faisoit en 1741. le partage d'une partie de l'Europe comme on avoit fait en 1736. & comme l'Angleterre & la Hollande avec la France avoient voulu faire avant la mort de Charles II. Roi d'Espagne.

Le Maréchal de Bellisle fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Prusse & à Dresde pour concerter les vastes projets que le concours de tant de Princes sembloit rendre infaillibles : il fut d'accord de tout avec le Roi de Prusse, qui a écrit de lui qu'il

n'avoit

n'avoit point vu d'homme plus propre pour le conseil & pour la guerre. Il passa en Saxe, & gagna si bien l'esprit du Roi-Electeur, que ce Prince fit marcher ses troupes, avant même qu'il y eût un traité de signé. Le Maréchal de Bellisle négocioit dans toute l'Allemagne : il étoit l'ame du parti qui devoit procurer l'Empire & des couronnes héréditaires à un Prince qui ne pouvoit rien par lui-même : la France donnoit à la fois à l'Electeur de Bavière, de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées : il avoit promis vingt-huit mille hommes de ses propres troupes, mais avec l'argent de la France, à peine en avoit-il douze mille. Le Roi lui envoya l'armée qu'il lui avoit promise : il créa par Lettres-Patentes * son Lieutenant-Général celui qu'il alloit faire Empereur d'Allemagne.

L'Electeur de Bavière, fort de tant de secours, entra facilement dans l'Autriche, tandis que Marie-Thérèse résistoit à peine au Roi de Prusse : il se rendit d'abord maître de 31 Juillet.
Passau, ville Impériale qui appartient à son Evêque, & qui sépare la haute Autriche de 15 Août.

* Ces Lettres ne furent scellées que le 20 Août 1741.

la Bavière: on arriva à Lintz capitale de cette haute Autriche; des partis allerent jusqu'à trois lieues de Vienne, l'allarme se répandit dans cette capitale, on s'y prépara à la hâte à soutenir un siége; on détruisit un faubourg presque tout entier, & un palais qui touchoit aux fortifications. On ne vit sur le Danube que des bateaux chargés des effets précieux qu'on cherchoit à mettre en fureté. L'Electeur de Bavière fit même faire une sommation au Comte de Kevenhuller gouverneur de Vienne.

L'Angleterre & la Hollande étoient alors bien éloignées de tenir cette balance qu'elles avoient toujours prétendu avoir dans leurs mains. Les Etats-Généraux restoient dans le silence à la vûe de cette armée du Maréchal de Maillebois qui étoit en Westphalie, & cette même armée en imposoit au Roi d'Angleterre qui craignoit pour ses états d'Hanovre où il étoit pour lors. Il avoit levé vingt-cinq mille hommes pour secourir Marie-Thérèse, mais il fut obligé de l'abandonner à la tête de cette armée levée pour elle, & de signer un traité de neutralité; ses domestiques se servirent même d'un passe-port

port du Général de l'armée Françaiſe pour quelques-uns de ſes équipages qu'il fit conduire à Londres, où il retourna par la voie de Weſtphalie & de Hollande. Il n'y avoit alors aucune puiſſance ni dans l'Empire ni hors de l'Empire qui ſoutînt cette Pragmatique-Sanction que tant d'Etats avoient garantie. Vienne mal fortifiée par le côté où elle étoit menacée, pouvoit à peine réſiſter. Ceux qui connoiſſoient le mieux l'Allemagne & les affaires publiques croyoient voir, avec la priſe de Vienne, le chemin fermé aux Hongrois, tout le reſte ouvert aux armées victorieuſes, toutes les prétentions réglées & la paix rendue à l'Empire & à l'Europe.

Plus la ruine de cette Princeſſe paroiſſoit inévitable, plus elle eut de courage; elle étoit ſortie de Vienne, & s'étoit jettée entre les bras des Hongrois, ſi ſévèrement traités par ſon père & par ſes ayeux. Ayant aſſemblé les quatre Ordres de l'Etat à Preſbourg, elle y parut tenant entre ſes bras ſon fils aîné, preſque encore au berceau, & leur parlant en latin, langue dans laquelle elle s'exprimoit bien; elle leur dit à peu près ces propres

propres paroles : *Abandonnée de mes amis, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parens, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage, & dans ma constance : je mets en vos mains la fille & le fils de vos Rois qui attendent de vous leur salut.* Tous les Palatins attendris & animés tirerent leurs sabres en s'écriant : *Moriamur pro Rege nostro Maria Theresia. Mourons pour notre Roi Marie-Therese.* (Ils donnent toujours le titre de Roi à leur Reine, jamais Princesse en effet n'avoit mieux mérité ce titre) ils versoient des larmes en faisant serment de la défendre ; elle seule retint les siennes ; mais quand'elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance les pleurs que sa fermeté avoit retenus : elle étoit enceinte alors, & il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit écrit à la Duchesse de Lorraine sa belle-mere : *J'ignore encore s'il me restera une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, elle excitoit le zèle de ses Hongrois ; elle ranimoit en sa faveur l'Angleterre & la Hollande qui lui donnoient des secours d'argent ; elle agissoit dans l'Empire,

pire, elle négocioit avec le Roi de Sardaigne, & ses Provinces lui fournissoient des soldats.

Toute la nation Angloise s'anima en sa faveur : ce peuple n'est pas de ceux qui attendent le sentiment de leur maître pour en avoir un : les particuliers proposerent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de Malboroug, veuve de celui qui avoit combattu pour Charles VI. assembla les principales Dames de Londres, elles s'engagerent à fournir cent milles livres sterling, & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine d'Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avoit la générosité de lui offrir, & ne voulut que celui qu'elle attendoit de la nation assemblée en Parlement. On croyoit que les armées de France & de Bavière victorieuses alloient assiéger Vienne : il faut toujours faire ce que l'ennemi craint, c'étoit le sentiment du Roi de Prusse ; mais soit que la saison parut trop avancée, soit qu'on voulût établir un équilibre de pouvoir, entre les maisons de Bavière & d'Autriche, en laissant Vienne & la Hongrie à l'une, & le

reste

refte des poffeffions d'Allemagne à l'autre, on n'affiégea point Vienne & on tourna vers la Bohême.

L'armée de France aux ordres de l'Electeur de Bavière marcha donc vers Prague aidée de vingt mille Saxons au mois de Novembre 1741. le Comte Maurice de Saxe frere naturel du Roi de Pologne la prit par efcalade: ce Général qui avoit la force de corps fingulière du Roi fon père avec la douceur de fon efprit & la même valeur, poffédoit de plus grands talens pour la guerre. Sa réputation l'avoit fait élire d'une commune voix Duc de Courlande, mais la Ruffie lui ayant enlevé ce que le fuffrage de tout un peuple lui avoit donné, il s'en confoloit dans le fervice des Français, & dans les agrémens de la fociété de cette nation qui ne le connoiffoit pas encore affez.

Pour fe faire une idée du caractère du Comte de Saxe, dont le nom doit aller à la poftérité, il fuffit de dire qu'étant alors accufé auprès du Roi de Pruffe d'être entré dans ces petites querelles qui divifent prefque toujours les Généraux des armées alliées, il écrivit au général

général Schmittau ces propres mots: *Ceux qui me connoissent sçavent que je suis plus propre à rompre une lance qu'à filer une intrigue.*

Il falloit ou prendre Prague en peu de jours, ou abandonner l'entreprise: on manquoit de vivres, on étoit dans une saison avancée; cette grande ville, quoique malfortifiée, pouvoit aisément soutenir les premieres attaques. Le général Ogilvi, Irlandois de naissance, qui commandoit dans la place, avoit trois mille hommes de garnison, & le Grand Duc marchoit au secours avec une armée de trente mille hommes; il étoit deja arrivé à cinq lieues de Prague le 25 Novembre, mais la nuit même les Français & les Saxons donnerent l'assaut.

Ils firent deux attaques avec un fracas d'artillerie qui attira toute la garnison de leur côté. Pendant ce tems-la le Comte de Saxe en silence fait préparer une seule échelle vers les remparts de la Ville-neuve à un endroit très-éloigné des attaques: l'échelle ne se trouva pas assez longue on y attacha des civieres: Monsieur de Chevert, alors Lieutenant-Colonel du Régiment de Beauce,

Beauce, monta le premier; le fils aîné du Maréchal de Broglie le suit, on arrive au rempart, on ne trouve à quelques pas qu'un sentinelle, on monte en foule, & on se rend maître de la ville. Toute la garnison met bas les armes, & Ogilvi se rend prisonnier de guerre avec ses trois mille hommes: le Comte de Saxe préserva la ville du pillage; & ce qu'il y eut d'étrange, c'est que les Conquérans & le peuple conquis, furent pêle-mêle ensemble pendant trois jours; Français, Saxons, Bavarois, Bohémiens étoient confondus sans se reconnoître, & sans qu'il y eût une goutte de sang répandue.

L'Electeur de Bavière qui venoit d'arriver au camp, rendit compte au Roi de ce succès, comme un général qui écrit à celui dont il commande les armées: il fit son entrée dans la capitale de la Bohême le jour même de la prise, & se fit couronner au mois de Décembre. Cependant le Grand Duc, qui ne pouvoit subsister dans les environs, se retira au Sud de la province, & laissa à son frere le Prince Charles de Lorraine le commandement de son armée.

Dans

Dans le même-tems le Roi de Prusse se rendoit maître de la Moravie, Province située entre la Bohême & la Silésie; ainsi Marie-Thérèse sembloit accablée de tous côtés: déja son Compétiteur avoit été couronné Archiduc d'Autriche à Lintz; il venoit de prendre la couronne de Bohême à Prague, delà il alla à Francfort recevoir celle d'Empereur sous le nom de Charles VII. Tous les Electeurs avoient suspendu la voix de Bohême, tandis que la Reine d'Hongrie avoit encore cette Province, prétendant qu'une femme ne pouvoit donner un suffrage. Le Bavarois maître de Prague au moment de l'élection pouvoit faire valoir en sa faveur la voix de Bohême; mais n'en ayant pas besoin, il souffrit qu'elle restât sans activité.

Le Maréchal de Bellisle, qui l'avoit suivi de Prague à Francfort sembloit être plutôt un des prémiers Electeurs qu'un Ambassadeur de France, il avoit ménagé toutes les voix & dirigé toutes les négociations: il recevoit les honneurs dûs au représentant d'un Roi qui donnoit la couronne Impériale: l'Electeur de Mayence, qui préside à l'élection, lui donnoit la main dans son palais, & l'Ambassadeur

baſſadeur ne donnoit la main chez lui qu'aux ſeuls Electeurs, & prenoit le pas ſur tous les autres Princes: ſes pleins-pouvoirs furent remis en langue Françaiſe à la Chancellerie Allemande, qui juſques-là avoit toujours exigé que ces piéces fuſſent préſentées en Latin, comme étant la langue d'un gouvernement, qui prend le titre d'Empire Romain: Charles Albert fut élu le 4 Janvier 1742. de la maniere la plus tranquille & la plus ſolemnelle: on l'auroit crû au comble de la gloire & du bonheur: mais la fortune changeoit, & il devint un des plus infortunés Princes de la terre par ſon élévation même.

On commençoit à ſentir la faute qu'on avoit faite de n'avoir pas aſſez de cavalerie. Le Maréchal de Belliſle étoit malade à Francfort, & ne pouvoit à la fois conduire des négociations & commander de loin une armée. La méſintelligence ſe gliſſoit entre les Puiſſances alliées, les Saxons ſe plaignoient beaucoup des Pruſſiens; ceux-ci des Français, qui à leur tour ſe répandoient en plaintes contre eux. Marie-Thérèſe étoit ſoutenue de ſa fermeté, de l'argent de l'Angleterre, de celui de la Hollande & de

Veniſe,

Venise, d'emprunts en Flandre, mais surtout de l'ardeur désespérée de ses troupes rassemblées enfin de toutes parts: l'armée de France se détruisoit par les fatigues, les maladies & la désertion; les recrues venoient difficilement: il n'en étoit pas comme des armées de Gustave Adolphe, qui ayant commencé ses campagnes en Allemagne avec moins de dix mille hommes, se trouvoit à la tête de trente mille, augmentant ses troupes dans le pays même, à mesure qu'il y faisoit des progrès. L'armée Françoise qui auroit dû venir en Bohême au nombre de quarante-cinq mille hommes au moins, n'étoit partie de France qu'au nombre de trente deux mille effectifs; dans ce nombre il auroit fallu vingt mille hommes de cavalerie, & il n'y en avoit jamais eu huit mille; chaque jour affoiblissoit donc les Français, & fortifioit les Autrichiens: le Prince Charles de Lorraine, frere du Grand Duc, étoit dans le milieu de la Bohême avec trente cinq mille hommes. Tous les habitans étoient pour lui; il commençoit avec succès une guerre defensive, en tenant continuellement son ennemi en allarme, en coupant ses convois, en le harcelant

lant ſans relâche de tous les côtés par des nuées de Huſſards, de Croates, de Pandours & de Tolpaches. Les Pandours ſont des Sclavons qui habitent les bords de la Drave & de la Save; ils ont un habit long, ils portent pluſieurs piſtolets à la ceinture, un ſabre & un poignard: les Tolpaches ſont une infanterie Hongroiſe armée d'un fuſil, de deux piſtolets & d'un ſabre. Les Croates appellés en France Cravates, ſont des Milicіens de Croatie. Les Huſſards ſont des cavaliers Hongrois montés ſur de petits chevaux legers & infatigables; ils déſolent des troupes diſperſées en trop de poſtes, & peu pourvues de cavalerie: les troupes de France & de Bavière étoient par-tout dans ce cas. L'Electeur de Baviére avoit voulu conſerver avec peu de monde une vaſte étendue de terrain, qu'on ne croyoit pas la Reine de Hongrie en état de reprendre: il eſt aiſé de condamner les manœuvres de guerres, quand elles ſont malheureuſes; mais il eſt bien rare de prévoir de loin ces malheurs: il y avoit long-tems que le Maréchal de Belliſle en avertiſſoit dans toutes ſes lettres de Francfort.

On

On laisse, disoit-il, *dans la haute Autriche des troupes qui seront infailliblement coupées.* Il écrivoit à Monsieur de Breteuil, alors Sécrétaire d'Etat au département de la guerre, le 17 Décembre 1741. *Je ne me relâcherai point sur ce point important : Je peux vous assurer que le malheur que je prévois arrivera : la premiere source de nos maux viendra du mélange des nations & de la dispersion des troupes.* Ce Général étoit tombé malade à Franc-fort, à la fin de Novembre; son premier soin, fut d'écrire à la Cour qu'il étoit nécessaire qu'on envoyât un Général commander les armées, & dès le huit Décembre, on fit partir de Strasbourg le Maréchal de Broglie, ancien Général formé sous le Maréchal de Villars, & célébre par plusieurs belles actions. Il trouva en arrivant en Bohéme des Conquérans embarrassés de leurs conquêtes, & les Autrichiens établis dans tous les postes de la Bohême Méridionale : la haute Autriche n'étoit gardée que par quinze mille Bavarois & huit à neuf mille Français. Le Comte de Kevenhuler, gouverneur de Vienne, parut tout à-coup dans ces quartiers avec les garnisons des villes laissées derriere lui, les

troupes

troupes appellées d'Italie, & vingt mille Hongrois : le Comte de Ségur Lieutenant-général étoit alors dans Lintz, ville ouverte, dans laquelle l'Electeur de Bavière l'avoit mis avec environ huit mille hommes. Le Général de Kevenhuler en approchoit avec une armée de trente mille combattans fous les ordres du grand Duc : il n'y avoit alors d'autre parti à prendre que de fe retirer ; mais l'Electeur ordonna au Comte de Ségur de défendre ce qu'on ne pouvoit garder. On fe barricada ; on fe prépare à foutenir de violentes attaques ; on efpéroit quelque diverfion de la part des troupes Bavaroifes, mais elles furent défaites & difperfées, & au lieu de fecourir Lintz, elles perdirent Charding.

Le grand Duc vint alors lui-même devant Lintz, & fit fommer les Français de fe rendre prifonniers de guerre ; fur leur refus il fit entrer fes troupes, le flambeau à la main, & brûla une partie de fa propre ville, pour enfevelir les Français fous fes ruines. On lui envoya M. Duchatel, Lieutenant-général, mort depuis peu avec toute la réputation que peuvent donner la valeur, l'ef-

prit & la probité. Le grand Duc lui dit qu'il vouloit qu'on se rendît prisonnier de guerre: *Eh bien*, lui dit M. Duchatel, *recommencez donc à brûler, & nous allons recommencer à tirer*. Le Prince s'adoucit; on convint que les Français sortiroient avec tous les honneurs de la guerre, & ne serviroient d'une année.

Après ces premiers succès les Hongrois courent à Passau & le reprennent. Ils inondent la Bavière du côté de l'Autriche; les Autrichiens y entrent par le Tirol, & elle est ravagée d'un bout à l'autre: un simple Partisan nommé Mentzel, connu par sa férocité & ses brigandages, parut à peine devant Munich avec ses Hussards, que cette capitale de la Bavière se rendit à lui. Tous ces événemens étoient suivis avec rapidité, tandis que l'on préparoit à Francfort le couronnement de l'Electeur de Bavière. Enfin le même jour qu'il fut élu Empereur, il apprit qu'il venoit de perdre Lintz, & bientôt après il sçut qu'il ne lui restoit ni capitale ni Etats.

CHAPITRE IV.

Suite des malheurs de l'Empereur Charles VII. Combat de Sahay. Les Français sont abandonnés des Prussiens, & ensuite des Saxons. L'armée du Maréchal de Maillebois va inutilement en Bohême. Le Maréchal de Bellisle sauve l'armée de Prague.

LA fortune devint aussi contraire à l'Empereur Bavarois en Bohême, que dans la haute Autriche & en Bavière: tout fut d'autant plus funeste en trois mois, que tout paroissoit encore en Bohême en très-bonne situation, & qu'il sembloit que ses alliés dussent être supérieurs, & lui faire rendre ses états; car d'un côté le Comte de Saxe prenoit Egra à vingt-cinq lieues de Prague, & on tenoit ainsi la Bohême par les deux extrémités; de l'autre, le Roi de Prusse gagnoit le champ de bataille dans le combat que lui livra le Prince Charles près de Czaslaw, au milieu de la Bohême, où il avoit pénétré.

Les Saxons étoient encore en état de le seconder, & de l'aider à conserver les conquêtes

quêtes que les armées Françaises avoient faites avec eux pour la cause commune. Au milieu de ces avantages apparens, le Maréchal de Bellisle guéri de sa maladie, court de Francfort à l'armée de France, que commandoit le Maréchal de Broglie, & trouva les Autrichiens à Sahay près de Fravemberg, sur le chemin de Prague. Les idées de ces deux Généraux ne s'accordoient pas, mais le zéle du service les réunit: ils coucherent la nuit sur le même matelas, & donnerent le lendemain un des combats des plus vifs & des plus glorieux de toute cette guerre, si la gloire est attachée aux petits événemens bien conduits & hardiment soutenus, aussi bien qu'à une action plus décisive: six cens Carabiniers & trois cens Dragons, ayant à leur tête le Marquis de Mirepoix & le Duc de Chevreuse, forcérent & détruisirent un corps de 2500 Cuirassiers commandés par le Prince de Lobkowitz, bien postés & qui se défendirent avec courage.

Le Duc de Chevreuse y reçut trois blessûres; le Duc de Broglie & tous les Officiers donnerent l'exemple aux soldats. M. de Malézieu sur-tout, qui étoit Major des

Carabiniers, les dispofa d'une maniere qui contribua beaucoup au fuccès; le Comte de Berenger rendit de grands fervices avec la brigade de Navarre; ce n'étoit pas une grande bataille, mais c'étoit une action entre les Généraux Français & Autrichiens, dans laquelle chaque combattant fit des prodiges, & qui pouvoit donner aux armes Françaifes une grande confidération, fi elle ne pouvoit leur donner une grande fupériorité: tout cela devint inutile, & on devoit s'appercevoir que, malgré tous ces fuccès apparens, l'abîme étoit creufé & qu'on s'y précipitoit.

Le Roi de Pruffe, peu content du Maréchal de Broglie, lui avoit écrit une lettre affez haute, après fa victoire de Czaflaw, & avoit ajouté cette apoftille de fa main: *Je fuis quitte envers mes alliés, car mes troupes viennent de remporter une victoire complette, c'eft à vous à en profiter inceffamment, fans quoi vous en pourrez être refponfable envers vos alliés.* Perfonne ne comprit le fens de ces mots: *Je fuis quitte envers mes alliés*; le Maréchal de Broglie écrivit au Miniftre, que le Roi de Pruffe auroit pû fe fervir

ſervir de termes plus obligeans, mais qu'il ne ſçavoit pas le Français ; il le ſçavoit très-bien, & il étoit aiſé de l'entendre.

Ce Monarque reſta dans l'inaction après ſa victoire de Czaſlaw, & on ne comprit pas encore ce que cette inaction ſignifioit. On ne profita point de l'avantage du petit combat de Sahay ; & enfin on manqua de ſubſiſtance. Il y a des occaſions où un magâſin rrop éloigné & la diſette d'une ſeule denrée peuvent faire perdre un Royaume ; des recrues qu'on attendoit de France vinrent trop tard, les troupes que commandoit le Maréchal de Broglie étoient diminuées au point, que dans une revûe de quarante-ſix bataillons qui devoient compoſer près de trente mille hommes, on n'en compta que douze mille.

Le reſte de l'armée étoit diſperſé, tandis que le Prince Charles de Lorraine & le Prince de Lobkowitz réuniſſoient leurs forces. Pour comble de malheur, il y avoit auſſi peu d'union entre les Généraux Français qu'entre les alliés. Si les Pruſſiens avoient été d'intelligence avec les Français

& les Saxons, il paroît certain qu'étant maîtres de Prague & d'Egra & de toute la Bohême Septentrionale, victorieux à Czaslaw & à Sahay, ils seroient demeurés les maîtres de la Bohême. Le Maréchal de Bellisle, à qui le Roi de Prusse écrivoit tous les jours avec la confiance la plus entiere, & beaucoup plus en ami qu'en Roi, va trouver ce Monarque le 5 Juin dans son camp pour concerter avec lui tout ce qui pouvoit servir à la cause commune; le Roi lui dit ces propres mots: *Je vous avertis que le Prince Charles s'avance sur M. de Broglie, & que si on ne profite de l'avantage qu'on a eu à Sahay, je vais faire ma paix particuliere.* En effet, il y avoit près d'un an que son accord avec la Reine d'Hongrie avoit été sur le point d'être conclu, & il avoit renoué ces négociations à Breslaw & à la Haye; enfin les articles du traité étoient rédigés, & il ne lui manquoit que la signature. Le seul moyen pour conserver un allié c'est d'être assez fort pour se passer de lui: il s'en falloit beaucoup que l'armée du Maréchal de Broglie fût dans cette situation heureuse, elle périssoit par les maladies & la disette.

On

On fut forcé d'abandonner tous les postes, l'un après l'autre; on perdit des provisions & des munitions de toutes espèces, dont une partie fut pillée par nos soldats même, & l'autre par les ennemis. Le Prince Charles passe le Moldaw, poursuit un corps de M. d'Aubigné qui se retiroit en désordre; il suit les troupes Françaises à Thein, à Piseck; & de Piseck à Pilsen, & à Beraun: ces retraites couterent aux Français autant de monde au moins qu'une bataille, & augmenterent le découragement des troupes, des Hussards inquiétoient sans cesse les marches précipitées; les équipages étoient pillés; tout Français écarté de sa troupe étoit impitoyablement massacré. Dans ce désordre de tant de corps séparés, se précipitant devant l'ennemi, le Maréchal de Broglie sauva l'armée, en faisant ferme avec environ dix mille hommes, contre l'armée du Prince Charles, en mettant un ruisseau profond entre ce Prince & lui, en dérobant une marche, en se retirant enfin vers Prague avec toutes les troupes rassemblées. Cette manœuvre fut admirée, & ne rétablit pas les affaires. Dans le tems qu'il faisoit ainsi tous ses efforts pour n'être pas detruit par les armées réunies du

Prince Charles & du Prince Lobkowitz, il écroit abandonné par le Roy de Prusse. Les premières disgraces des Français en Bavière & en Bohême, avoient fait rédiger le traité, les dernieres le firent signer, le 11 Juin 1742. le Roi de Prusse, qui avoit pris à propos les armes pour conquérir aisément la Silésie, voulut les quitter à propos pour en conserver la plus grande & la plus riche partie jusqu'à la riviere de Neifs.

La Reine de Hongrie, après avoir pû quinze mois auparavant obtenir, aux dépens d'une partie de cette province, des troupes & de l'argent du Roi de Prusse, prévenir la guerre, & mettre la couronne Impériale sur la tête de son mari, fut trop heureuse alors de céder à la Prusse, plus qu'on ne lui avoit demandé d'abord, & de ne rien obtenir. Elle donna encore le comté de Glatz, mais si elle n'acquit pas dans le Roi de Prusse un allié, elle fut délivrée quelque tems d'un ennemi redoutable.

L'Empereur fut abandonné dans ce traité, & il ne fut pas fait la moindre mention de la France. Une des conditions de la paix, fut

que

que la Saxe y feroit comprife, pourvu que dans le terme de 16 jours depuis la fignification du traité, leurs troupes abandonnaffent les Français.

L'armée de Saxe fe retira long-tems avant le tems prefcrit: les Français refterent les feuls protecteurs de l'Empereur, & les feuls expofés. Francfort, où il avoit été couronné, lui fervoit d'afyle; en vain le Maréchal de Bellifle, quoique malade, avoit paffé du camp du Roi de Pruffe à la cour de Drefde; en vain le Maréchal de Broglie avoit raffemblé fes troupes, confidérablement recrutées, il y avoit peu de fubordination dans fon armée: on fe voyoit dans un pays étranger, fans alliés, & fans fecours: on avoit à combattre le Prince Charles, fupérieur par le nombre, aimé de fon armée & des peuples: l'avantage de parler la langue du pays, où l'on fait la guerre, eft encore très-grand; on reçoit plûtot des avis & en plus grand nombre: le Compatriote eft toujours favorifé, & l'étranger toujours trahi.

Il y avoit un autre inconvénient qui feul auroit pû perdre une armée & un Etat. Le

Maréchal de Bellifle, qui arriva à la fin du mois de Juin de Drefde à Prague, avoit la patente de Général en Bohême, & le Maréchal de Broglie qui avoit fous Prague, une partie des bataillons deftinés pour la Bavière, vouloit d'abord en qualité de plus ancien Maréchal, retenir le commandement. Il fe trouva donc deux Généraux, fans que les principaux Officiers fçuffent auquel il falloit obéir. Le Cardinal de Fleuri conferva au Maréchal de Bellifle fon commandement; ils refterent dans cette fituation équivoque & dangereufe; cependant le fervice n'en fouffrit pas beaucoup, ce qui eft encore plus rare que ce partage d'autorité.

Les Français, tout abandonnés qu'ils étoient, fe voyoient encore dans la plus importante place de leurs conquêtes, mais tandis que la Bohême étoit le théâtre de ces révolutions, les Hongrois maîtres de la capitale de la Bavière, y vivoient avec toute la licence & toute la cruauté d'une Milice effrenée. La ville étoit rançonnée, les villages voifins ravagés, les peuples au défefpoir; le Roi n'abandonnoit point l'Empereur, & tandis qu'il lui confervoit Prague

&

& Egra, le Duc d'Harcourt fecouroit la Bavière à la tête d'environ quinze mille hommes ; cette diverfion avoit caufé pour un moment la délivrance de Munich.

Le Général Autrichien Kevenhuller, ayant raffemblé fes troupes, dégarnit Munich même dès le mois d'Avril : les habitans irrités contre la garnifon en affommerent une partie, lorfqu'elle fortit, fermerent les portes de cette ville prefque ouverte, & fe retrancherent ; mais quelques jours après ils furent obligés de fe rendre pour la feconde fois, & de livrer leurs armes : il en coûta la vie à plufieurs Citoyens qui furent maffacrés par les Pandours ; les autres en furent quittes pour une partie de leurs biens. Les troupes Bavaroifes étoient toujours battues : le Duc d'Harcourt fit beaucoup de fe maintenir le long du Danube contre un ennemi fupérieur ; c'étoit alors fur Prague que toute l'Europe avoit les yeux : les deux Maréchaux Français ayant reçu des renforts, y étoient avec environ vingt-huit mille hommes effectifs, raffemblés après tant de défaftres, foit dans la place même, foit fous les murailles. Le Prince Charles de Lorraine vint fe pré-

ſenter devant cette ville le 27 Juin 1742. Il avoit près de quarante-cinq mille hommes, & le Général Feſſelitz lui amena près de dix-huit mille Hongrois qui avoient été occupés en Siléſie, & que la paix du Roi de Pruſſe laiſſoit en liberté d'agir.

On n'avoit point encore vû une armée de ſoixante mille combattans en aſſiéger une de 28000. mais plus la garniſon étoit nombreuſe & la ville peuplée, plus on préſumoit avec raiſon, que les vivres & les munitions lui manqueroient, il n'y eut point d'efforts que ne fît la Reine de Hongrie pour recouvrer cette capitale; elle donna tous les chevaux de ſon écurie pour conduire l'artillerie & les munitions de guerre devant Prague; les Seigneurs de ſa Cour donnoient les leurs à ſon exemple, ou payerent de leur argent ceux des Rouliers. Plus cette Cour étoit épuiſée, plus elle avoit d'eſpérance.

La Reine s'étoit fait faire un habit d'Amazone pour entrer à cheval dans Prague en tromphe, à la têre de ſon armée victorieuſe: on étoit même ſi ſûr dans tous les états de la Reine de Hongrie de prendre Prague en peu

de

de tems, qu'un Général des Pays-Bas Autrichiens envoya de Bruxelles un homme à lui devant Prague pour sçavoir le premier par lui, la nouvelle de la prise.

Le Ministre de France obligea le Maréchal de Bellisle d'offrir aux Autrichiens d'évacuer la place, pourvû qu'on permît à toutes les troupes qui étoient en Bohême de se retirer, & que les Autrichiens de leur côté évacuassent la Bavière. Cette proposition sembloit le préliminaire d'une paix générale; mais les Autrichiens étoient bien éloignés de l'accepter, car dans la seconde conference, le Maréchal de Konigsegg déclara au Maréchal de Bellisle que la Reine sa maitresse espéroit enfin avoir l'armée Française prisonniere de guerre. Presque tout manqua bien-tôt dans Prague, hors le courage. La viande y coutoit, à la fin de Juillet, quatre francs la livre: on mangéoit du cheval aux meilleures tables; la disette de fourage força de tuer ou d'abandonner aux ennemis plus de quatorze mille chevaux. Les Ducs de Biron, de Chevreuse, de Luxembourg, de Bouffler, de Fleury, le Comte de Clermont-Tonnere, Mestre de Camp Général

Général de la cavalerie, M. de Séchelles Intendant de l'armée envoyerent leur vaisselle à la monnoye de Prague pour soulager l'Officier & le soldat.

Se trouver ainsi loin de sa patrie, au milieu d'un peuple dont on n'entend point la langue, & dont on est haï, être exposé à toutes sortes de disette, n'être pas sûr d'être secouru, n'avoir pour entretien que celui des fautes passées & des dangers présens ; c'étoit là le sort des Français dans Prague : les retranchemens furent foudroyés par cent pièces de canon, & trente-six mortiers : mais les Autrichiens n'ayant aucun bon Ingénieur avançoient mal leurs ouvrages. Les boyaux de leur tranchée étoient trop longs & trop larges ; les Français profitoient de ces fautes. On faisoit des sorties tous les jours : celle du 22 Août fut la plus mémorable. Ce fut une vraie bataille. Douze mille assiégés attaquerent les assiégeans, s'emparerent d'une batterie de canons, firent deux cens prisonniers, comblerent les travaux, prirent le Général Monty, tuerent quinze cens hommes & en mirent plus de deux mille hors de combat. Le Duc de Biron, le Prince des Deux-

Deux-Ponts frere du Duc regnant, le Prince de Beauvau furent bleſſés dans cette journée. Le Marquis de Teſſé premier Ecuyer de la Reine, & ſon Lieutenant Colonel, furent tués l'un auprès de l'autre. Le Marquis de Clermont, Colonel du Régiment d'Auvergne, le Marquis de Molac, Colonel de Berry, y laiſſerent la vie.

Cette grande action coûta cher, mais elle étonna les Autrichiens. Ils n'oſerent jamais tenter d'emporter aucun des foibles ouvrages qui ne méritoient pas le nom de fortifications: ils ſe contenterent de faire jouer leurs batteries, mais inutilement, & ſans jamais faire aucune bréche; la place fut plutôt inveſtie qu'aſſiégée; mais enfin la perte de tous les Français qui étoient dans Prague & dans Egra ſembloit inévitable, avec le temps, il n'y avoit plus qu'une reſſource: c'étoit d'envoyer à leur ſecours cette armée d'environ quarante mille hommes, qui ſous les ordres du Maréchal de Maillebois, avoient forcé le Roi d'Angleterre à ſigner la neutralité apparente, & qui tenoit Hollande & Hanovre en reſpect; mais cette armée étoit à deux cens grandes lieues de Prague.

Prague. Le Marquis de Fenelon Ambaſſadeur en Hollande propoſa cet avis, il avoit ſes inconvéniens; mais il avoit auſſi ſes avantages. On fut alors dans la perplexité la plus embarraſſante: la France qui peut aiſément mettre ſous les armes & entretenir trois cens mille hommes pendant plus de dix années, ſans s'épuiſer, n'en avoit guere plus de vingt mille dans le cœur du Royaume. On avoit à pluſieurs repriſes envoyé en Allemagne le fonds de 212 Eſcadrons & de 117 Bataillons recrutés de temps à autre: ces troupes répandues à Prague, à Egra, en Bavière, dans le haut Palatinat, étoient plus d'à moitié fondues. Le Comte de Saxe, qui commandoit alors en Bavière, écrivoit à la Cour qu'il n'avoit pas cent cinquante hommes par bataillons.

C'étoit pour ſecourir, pour dégager ces armées diſperſées, affoiblies, & près d'être anéanties, qu'il s'agiſſoit de faire paſſer l'armée floriſſante & complette du Maréchal de Maillebois, compoſée de quarante-un Bataillons & de ſoixante-quinze Eſcadrons, de trois mille Palatins, de trois mille Heſſois, avec trois Compagnies Franches

d'Infanterie

d'Infanterie & deux de Dragons. On voyoit que ſi toutes ces forces réunies avoient agi d'un concert unanime, quand la Pruſſe & la Saxe les ſecondoient, on auroit réuſſi à tout. Si l'armée du Maréchal de Maillebois alloit encore des bords du Rhin s'enforcer dans la Bohême, le Royaume reſtoit dégarni ; les Hollandais ſeuls pouvoient alors être redoutables & pénétrer ſur nos frontieres avec quarante mille hommes : l'Ambaſſadeur Fenelon répondoit de la neutralité des Etats Généraux ; mais le Roi d'Angletterre pouvoit entrer en Flandre avec une armée formidable : on conſulta les plus anciens Généraux & les plus habiles. Le Maréchal de Puiſégur repréſenta les difficultés & les dangers, le Maréchal de Noailles avoua l'un & l'autre, mais il inſiſta ſur la néceſſité. Le Maréchal d'Asfeld penſa de même ; le Roi ſe détermina pour ce parti néceſſaire & haſardeux, ſentant bien qu'on ne peut faire de grandes choſes qu'en riſquant de grandes pertes : il reſtoit encore un violent embarras, par où falloit-il faire paſſer cette armée, & où la conduire ? L'Empeur Charles VII. vouloit s'en ſervir, & la commander lui-même dans ſes Etats : il écrivoit qu'en

délivrant

délivrant sa Bavière, c'étoit délivrer Prague ; qu'infailliblement les Autrichiens leveroient le siége dès que l'armée de secours seroit sur le Danube ; mais le Ministère de France ne pouvoit mettre sa seule ressource entre les mains d'un Empereur qui s'étoit peu défendu lui-même ; le Cardinal de Fleuri lui écrivit pour l'en détourner. La seule raison qu'il allégue dans sa lettre du 19 Août est conçue en ces termes : *Conviendroit-il à un Empereur de ne pas paroître à la tête de nos armées avec tout l'équipage que sa dignité exige ?* C'étoit-là une étrange raison, & qui ne s'accordoit gueres avec six millions que le Roi de France donnoit par an à l'Empereur. Le Maréchal de Maillebois vouloit porter son armée de secours en Bavière, où il devoit trouver plus de vivres que vers les défilés arides de la Bohême. Le Maréchal de Puiségur, voyant qu'il falloit absolument que cette armée marchât, étoit d'avis qu'elle allât au moins du côté où le Maréchal de Maillebois vouloit la diriger ; mais le grand objet d'entrer en Bohême prévalut : l'intention du Cardinal étoit que l'armée de secours servît à ranimer toutes les autres, & cependant il tentoit les voies de conciliation.
Il

Il fit ſonder le Roi George II. qui avoit été l'année précédente obligé de demeurer neutre dans la cauſe que les Anglais avoient à cœur ; on eſpéroit encore quelque ſuccès par la négociation ; mais le tems étoit paſſé. Le célébre Robert Walpole qui avoit gouverné l'Angleterre ſous les Rois George I. & George II. venoit d'être forcé par la nation de ſe démettre de ſes emplois, parce qu'il avoit été pacifique. Ses plus grands ennemis convenoient que jamais Miniſtre n'avoit mieux remué ces grandes compagnies de commerce qui ſont la baſe du crédit des Anglais, ni mieux ménagé les Parlemens ; mais ſes plus grands amis convenoient que perſonne avant lui ne s'étoit plus ſervi de l'argent de la nation pour gouverner les Parlemens ; il ne s'en cachoit pas, & l'Auteur de ces Mémoires lui a entendu dire : *Il y a une drogue ici avec laquelle on adoucit toutes les mauvaiſes humeurs ; elle ne ſe vend ici que dans ma boutique :* Ces paroles qui ne ſont ni d'un eſprit ni d'un ſtyle élevé, exprimoient ſon caractère. La guerre n'avoit jamais été de ſon goût. Il avoit toujours penſé qu'elle ſeroit l'écueil de ſa fortune : *Je réponds*, diſoit-il, *de gouverner un Parlement en tems*

tems de paix, je n'en réponds pas en tems de guerre. Le Cardinal de Fleuri avoit souvent profité de cette crainte, & conservé la supériorité dans les négociations. C'étoit ce que le parti ennemi de Robert Walpole lui reprochoit. On ne cessoit encore de se plaindre des délais qu'il avoit mis à déclarer la guerre à l'Espagne ; étrange sorte de crime d'avoir voulu conserver la paix à une nation commerçante !

Ce parti n'étoit pas seulement celui des Torris toujours ennemi des Wighs ; c'étoit un assemblage de Wighs & de Torris également mécontens en voulant l'être. Cette faction s'appelloit *le parti du Païs*, par opposition à celui que l'on nommoit *le parti de la Cour* ; division pareille à celle qu'on a vû presque toujours en Pologne, & récemment en Suède ; car en tout état le Ministère excite des jalousies & des plaintes, & si elles s'évaporent en vains murmures dans les Monarchies absolues, elles deviennent de vraies factions dans les gouvernemens mixtes.

Le parti du Païs se plaignoit hautement que

que George II. eût facrifié, par fon traité de neutralité, la gloire de la Grande-Bretagne à la confervation de Hanovre, & faifoit tout retomber fur le Miniftre Walpole, qui n'avoit eu aucune part à ce traité néceffaire & paffager, fait uniquement pour être rompu; on avoit attaqué ce Miniftre en plein Parlement, long-tems avant ce traité. M. Sandwich, membre comme lui de la Chambre des Communes, lui dit tout haut le 23 Février 1741. *Préparez-vous, car dans trois jours je vous accuferai. J'accepte le combat*, répondit le Miniftre, *pourvû qu'on fe batte avec honneur*, & cita ces vers d'Horace :

Nil confcire fibi, nullâ pallefcere culpâ.

En effet, au jour nommé fon accufateur propofa à la Chambre de fupplier le Roi d'eloigner pour jamais le Chevalier Walpole de fes confeils & de fa préfence : dans le même inftant le Lord Carteret faifoit la même propofition dans la Chambre des Pairs. Cette queftion fut agitée dans les deux chambres jufqu'à minuit.

C'étoit une injuftice manifefte de vouloir la punition d'un homme, avant que de l'avoir

voir convaincu de la mériter. Cependant ce qui arrive quelquefois, arriva pour lors; le parti le plus juste l'emporta dans la chambre haute & dans la basse. Le Chevalier Walpole se maintint donc encore; mais les sept années pendant lesquelles subsiste l'élection des Communes assemblées en Parlement étant expirées, de nouveaux membres ayant été élus, & le parti du Païs s'étant fortifié, le Ministre qui s'étoit soutenu vingt ans contre tant d'ennemis, vit qu'il étoit temps de céder. Le Roi le fit Pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de comte d'Orford, & trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement; on lui demanda compte d'environ trente millions de nos livres dépensés pendant dix ans pour le service secret, parmi lesquels on comptoit douze cens mille francs donnés aux écrivains de Gazette, ou à ceux qui avoient employé leurs plumes en faveur du Ministère. Le Roi, outragé par cette accusation, l'éluda en prorogeant le Parlement; c'est-à-dire en suspendant ses séances, en vertu de la prérogative de la couronne.

19 Janvier 1741.

Celui

Celui qui eut alors le plus grand crédit, fut ce même Lord Carteret qui avoit accusé Walpole dans la Chambre des Pairs. Le Roi se servit de lui pour faire voir qu'il étoit en effet aussi porté à la guerre que la Nation; ainsi pour la mieux gouverner il seconda ses passions.

Milord Carteret, autrefois Sécretaire d'Etat, puis Vice-Roi d'Irlande, l'un des plus sçavans hommes d'Angleterre, parlant très-bien pleusieurs langues vivantes, sur tout le Français & l'Espagnol, homme plein de hardiesse & d'art, actif, infatigable, prodigue dans l'occasion des thrésors de l'Etat, & aussi porté à la guerre par satisfaction & par son goût, que Walpole avoit panché vers la paix, n'eut pas la place de Walpole qui est celle de Grand-Thrésorier sous un autre titre; mais il reprit son ancienne place de Sécrétaire d'Etat du Nord, & il y eut d'abord plus de crédit que Walpole n'en avoit jamais eu.

Le Cardinal lui fit faire quelques ouvertures sur un accommodement, il alla même jusqu'à lui proposer la médiation; mais Milord

Milord Carteret n'y répondit qu'en engageant le Parlement à donner de l'argent au Roi pour lever des troupes, pour foudoyer celles d'Hanovre, pour en acheter en Dannemarck & dans la Heffe, qui étoit toujours prête à vendre des hommes aux deux partis, pour augmenter les fubfides de la Reine de Hongrie, pour s'unir à la Sardaigne & la payer, pour menager une confpiration à Naples, & envoyer des flottes dans la Méditerranée & en Amérique. Il fe propofoit de faire céder au Roi d'Angleterre en allemagne les Evêchés d'Ofnabruck & de Hildefheim en propriété, & enfin de fe rendre l'arbitre de tout dans les deux mondes.

Le Cardinal de Fleuri s'adreffant d'un côté à une Cour fi fiere, s'adreffoit de l'autre au Général même qui affiégeoit Prague. Il écrivit au Feld-Maréchal de Konigfeck, dès le 11 de Juillet, une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de Bellifle, il s'excufoit dans cette lettre de la guerre entreprife, & il difoit qu'il avoit été entraîné audelà de fes mefures : *Bien des gens fçavent*, difoit-il, *combien j'ai été oppofé aux réfolutions que nous avons prifes, & que j'ai été en quel-*

que façon forcé d'y consentir : votre excellence est trop instruite de tout ce qui se passe, pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes. Pour toute réponse, la Reine de Hongrie fit imprimer la lettre du Cardinal. Il est aisé de voir quels mauvais effets cette lettre devoit produire : en premier lieu, elle rejettoit évidemment tout le reproche de la guerre sur le Général chargé de négocier avec le Comte de Konigseck, & ce n'étoit pas rendre sa négociation facile, que de rendre sa personne odieuse. En second lieu, elle avouoit quelque foiblesse dans le Ministère, & ç'eût été bien mal connoître les hommes que de ne pas prévoir qu'on abuseroit de cette foiblesse ; que les alliés de France se refroidiroient, & que ses ennemis s'enhardiroient.

Le Cardinal voyant sa lettre imprimée en écrivit une seconde, dans laquelle il se plaignoit au Général Autrichien de ce qu'on avoit publié sa lettre, & lui dit *qu'il ne lui écrira plus désormais si facilement.* Cette seconde lettre lui fit encore plus de tort que

la premiere. Il les fit désavouer toutes deux dans quelques papiers publics, & ce désaveu, qui ne trompa personne, mit le comble à ces fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt-sept ans, fatigué des mauvais succès. Enfin l'Empereur fit proposer à Londres des projets de paix, & sur-tout ces mêmes sécularisations d'Evêchés en faveur d'Hanovre : le Ministre Anglais ne croyoit point encore avoir besoin de l'Empereur pour les obtenir ; on insulta à ses offres en les rendant publiques ; l'Empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le Cardinal de Fleuri avoit désavoué la guerre.

La querelle alors s'échauffa plus que jamais : la France d'un côté, l'Angleterre de l'autre, parties principales en effet sous le nom d'Auxiliaires, s'efforcerent de tenir à main armée la balance de l'Europe. La Cour d'Angleterre, vers le printemps de 1742. fit passer en Flandre seize mille Anglais, seize mille Hanovriens, six mille Hessois, qui joints avec environ quinze mille Autrichiens composerent une armée formidable. Le Général étoit Milord Stairs, Officier

Officier formé autrefois sous le Duc de Malboroug, & depuis Ambassadeur en France en 1715.

L'Angleterre vouloit, avant que de frapper ses coups, entraîner la Hollande dans cette querelle; mais les Etats-Généraux s'en tenoient alors aux traités qui leur permettoient de ne donner que de l'argent à la Reine de Hongrie: ils ne vouloient point encore fournir de troupes: deux partis divisoient alors la Hollande: l'un vouloit conserver la paix, l'autre respiroit la guerre, un troisiéme alors moins connu, mais qui se fortifia de jour en jour, desiroit un changement de gouvernement, & vouloit un Statholder; mais ce parti n'osoit se déclarer encore ouvertement devant les deux autres; l'amour de la liberté l'emportoit sur la reconnoissance qu'ils avoient pour le sang des Nassaux & sur la brigue du Prince d'Orange. Ces principes, ce partage des esprits, cette lenteur ordinaire aux Républiques, quand elles ne sont pas dans un danger pressant, empêchoient les Hollandais de joindre leurs forces à celles de la Reine de Hongrie & du Roi George.

Les partis qui divisoient cette République sembloient plutôt alors des différences dans les sentimens que des emportemens de factions : cet esprit turbulent qui dans une circonstance à peu près semblable, avoit fait massacrer les freres With par le peuple, sembloit ne plus subsister : le petit-fils du Pensionnaire de With, opposé comme lui à la guerre, alloit tranquillement à pied au Conseil. Il n'y eut jamais une délibération tumultueuse, mais elles étoient toutes sans projet arrêté, & lorsque les Etats avoient pris la résolution d'augmenter leurs troupes de 20000 hommes à tout événement, aucun des Régens ne pouvoit sçavoir encore, s'ils étoient déterminés à la guerre,

Le Lord Carteret vint à la Haye pour les précipiter à cette démarche. Le Lord Stairs, qui commandoit l'armée Anglaise à Bruxelles, alla aussi exciter les Hollandais. Le Duc d'Aremberg, non moins empressé, y ajouta ses sollicitations vagues. Milord Stairs étoit assez fort pour entrer en France sans leur secours : son armée en comptant les Autrichiens, étoit de plus de quarante-huit mille combattans ; il vouloit absolu-

ment

ment aller prendre Dunkerke dont les fortifications étoient foibles du côté de terre par la nature du terrain qui est tout de sable. Il est certain qu'on craignoit en France pour Dunkerke : les Anglais ne cessoient de crier à la Haye qu'on avoit rétabli les fortifications du port de cette ville, ils demandoient vengeance de cette prétendue infraction du traité d'Utrecht. Le Maréchal de Puiségur conseilla au Cardinal de Fleuri de proposer aux Hollandais le sequestre de Dunkerke entre leurs mains jusqu'à la paix. Une proposition, si franche en même temps & si adroite, devoit engager les Hollandais à se porter pour arbitres, & jamais pour ennemis. Le Marquis de Fenelon leur fit cette proposition, mais le parti Anglais qui n'avoit pas encore assez d'autorité pour forcer la Hollande à la guerre, en eut assez pour l'empêcher d'accepter un honneur qui les eût nécessairement rendus neutres : cependant il ne tenoit qu'à l'armée de Bruxelles d'entrer en France. Le Roi d'Angleterre voulut temporiser & attendre que la Hollande fût entiérement déterminée : ce fut une des plus grandes fautes qu'on fit dans cette guerre. Je fus témoin alors de l'éton-

nement & de la douleur de Milord Stairs qui dit que le roi son maître perdoit une occasion qu'il ne trouveroit jamais. On ne fit donc rien ni en Flandre ni sur le Rhin : c'étoit sur la Bohême que tout le monde avoit les yeux. Les Maréchaux de Broglie & de Bellisle étoient toujours maîtres de Prague & toujours assiégés. L'armée du Maréchal de Maillebois marchoit à leur secours par la Westphalie, la Franconie & les frontieres du haut Palatinat. Le Prince Charles, sur la nouvelle de la marche de cette armée, leva le siége de Prague, la laissa bloquée & courut défendre la Bohême.

14 & 15 Septembre 1742. Ce fut dans ce temps même qu'un Partisan nommé Trenk, à la tête d'un ramas de Pandours, de Tolpaches, & de Croates, prit sur les frontieres du haut Palatinat la ville de Chamb qui tenoit encore pour l'Empereur, passa tous les habitans au fil de l'épée & réduisit la ville en cendres, après l'avoir abandonnée au pillage, & avoir pris, dit-on, pour sa part une somme de trois cens mille florins d'Allemagne qui étoient en dépôt dans cette place. Ces mêmes Brigands ayant rencontré un convoi de malades Fran-

çais

çais conduit par quelques soldats, massacrerent les conducteurs & les malades. C'est avec cette férocité de Sauvages que les troupes irrégulieres de Hongrie faisoient par-tout la guerre.

On craignoit par-tout en France que Prague & Egra n'eussent bientôt la même destinée, mais on espéroit beaucoup de l'armée du Maréchal de Maillebois: la nouvelle de la levée du siége tourné en blocus fit renaître la confiance dans la Cour de Francfort. L'Empereur goûta encore une joie passagere, quand le Prince des Deux-Ponts, frere du Duc regnant, lui apporta les drapeaux qu'on avoit pris aux Autrichiens dans ces sorties qui avoient été autant de grands combats, & où ce Prince s'étoit signalé. Enfin l'armée de secours étoit arrivée au commencement de Septembre sur les frontieres de la Bohême: jusques-là toutes les mesures étoient heureusement prises; le Comte de Saxe devoit joindre cette armée avec le corps qu'il commandoit alors en Baviere: ce corps n'étoit à la vérité que de vingt-sept bataillons très-foibles & de trente escadrons; mais c'étoit beaucoup avec l'ar-

mée nouvelle. Le Comte de Saxe qui passoit déja pour bien prendre son parti dans toutes les occasions, venoit d'échapper en Baviere avec ses troupes au Général Kevenhuller qui le tenoit enfermé, & par une marche habile, il s'étoit avancé d'un côté aux frontieres de la Bohême, tandis que le Maréchal de Broglie approchoit de l'autre.

Déja le Duc d'Harcourt avec un détachement des troupes du Comte de Saxe avoit pris la petite ville de Plan à l'extrémité Occidentale de la Bohême, & y ayant fait quatre cens prisonniers de guerre. Le Comte de Saxe ayant fait ensuite évacuer Plan & pris un autre poste qu'on nomme Elbogen, ses troupes avoient joint la grande armée : bientôt après on se trouva en présence des Autrichiens : on pouvoit livrer bataille, c'étoit un coup hazardeux : si on la perdoit, on n'avoit ni retraite sûre ni subsistance. Le Ministre avoit écrit deux fois au Maréchal de Maillebois : *Evitez de commettre l'honneur des armées du Roi & n'engagez point d'affaire dont le succès puisse être douteux.*

Non-

Non-ſeulement il n'y avoit aucune affaire dont le ſuccès ne pût être douteux, mais les difficultés croiſſoient tous les jours pour les ſubſiſtances, parce que les ennemis avoient pillé un magaſin. On vouloit s'ouvrir un chemin vers Prague, par Caden ſur la riviere de l'Eger, en laiſſant derriere ſoi Egra & Elbogen : étant une fois poſté à Caden, le chemin vers Prague paroiſſoit facile : on pouvoit recevoir des vivres de la Saxe. Bien plus le Maréchal de Broglie avoit poſté à Leutmeritz le Marquis d'Armentieres avec quelques troupes. Leutmeritz, petite ville où l'Eger tombe dans l'Elbe, eſt environ à moitié chemin de Caden à Prague. C'étoit du poſte de Caden que tout dépendoit, on s'épuiſoit dans Paris en conjectures & en critiques ſur cette opération de Guerre. Jamais on ne jugea avec plus de précipitation & de ſévérité la conduite des Généraux, & on a toujours depuis mis en problême, ſi les troupes avoient été, ou non, juſqu'à Caden.

Voici le fait, tel qu'il eſt avéré inconteſtablement par le Général de l'armée. Ce détail ne ſera pas bien important pour la

 poſtérité,

postérité, mais il est intéressant aujourd'hui. Le vingt-deux Octobre, le comte de Saxe détacha quelques troupes pour aller à Caden & pour y couper le pont sur l'Eger, par où les ennemis pouvoient passer : une compagnie Franche entre déja dans Caden. On coupe le pont, mais à peine est-il coupé, que les Autrichiens arrivent, le rétablissent & s'emparent de Caden : alors toute communication est interdite entre l'armée du Maréchal de Broglie & celle du Maréchal de Maillebois : celui-ci ne recevoit point de nouvelle de Leutmeritz : il ne pouvoit aller à Caden que par un défilé qui parut impraticable. Toute la Bohême est ceinte de montagnes escarpées qui ne laissent de passages que par des gorges où cent hommes peuvent arrêter une armée : on n'avoit de pain que jusqu'au 24 Octobre, & il fallut réduire le soldat à la demi-ration en lui donnant un quarteron de viande. On tenta le défilé de Caden, l'artillerie ne pût passer ; les conducteurs des chariots déserterent tous : on leur substitua des soldats ; on n'avança pas davantage : les murmures, l'indiscipline, la mesintelligence, la disette, tout fut un obstacle

On

On assembla un conseil de guerre le 17 Octobre, tous les Officiers Généraux furent d'avis de rétrograder. Le Comte d'Estrées qui étoit dans Egra envoya son opinion par écit: *Je ne vois*, dit-il, *de parti à prendre que de tout rassembler, de combattre, ou de ne pas aller plus loin.* Tous les autres proposerent ce qu'on avoit proposé avant la marche de Bohême, d'aller sur le Danube sauver la Baviere & effrayer l'Autriche; ainsi l'armée put à peine toucher le terrain de la Bohême: fatiguée & diminuée par une marche longue & pénible, elle retourna vers la Baviere: c'étoit encore beaucoup d'y avoir ces nouvelles troupes qui, jointes à celles du comte de Saxe, composoient environ cinquante mille combattans. La Cour envoya le Maréchal de Broglie pour les commander.

Ce Général passa la Saxe avec cinq cens Cavaliers: il arriva à Nuremberg le 12 Novembre & prit le 22 à Dingelfing en Baviere le commandement de l'armée. Le Maréchal de Bellisle restoit dans Prague, où il occupoit les Autrichiens: l'armée de secours prenoit alors nécessairement la su-

périorité en Baviere. Munich étoit déja délivré une seconde fois : l'Empereur y étoit rentré : il avoit encore dix à douze mille hommes. On étoit maître du cours du Danube, l'espace de plus de trente lieues, depuis Ulm jusqu'auprès de Passau : on avoit en Bohême, Egra & Prague. On conservoit le petit Cercle de Leutmeritz entre Prague & la Saxe : les affaires de l'Empereur pouvoient encore se rétablir, mais bientôt après Leutmeritz fut pris, & le Maréchal de Bellisle se trouva enfermé dans Prague avec le reste d'une armée entiere, réduite à environ dix-sept mille hommes, sans subsistance, sans argent & sans espérance de secours : il n'en avoit plus à espérer que de lui même & de la bonne volonté de plusieurs Officiers qui répondoient à la sienne : *Je ne sçaurois*, dit-il dans la lettre du 28 Octobre, *louer assez à cette occasion le zele de M. le Duc de Chevreuse, de M. le Duc de Fleuri, de M. le Marquis de Surgeres, qui ont vendu tout ce qui leur restoit pour remonter les Dragons.* Le Maréchal de Bellisle, secondé de son frere, fit entrer des vivres dans Prague, s'ouvrit des passages, battit des partis ennemis, les écarta plus de six lieues à la ronde, mit dans la

ville

ville une police févere, & dans les troupes une difcipline exacte, ce qui n'étoit pas le plus facile de fes travaux.

Quand on voit par les mémoires du fiége, à quelle extrémité on étoit réduit, à quels murmures les troupes fe livroient, quelles divifions regnoient dans les efprits, combien la difette les aigriffoit, combien une fi longue mifere les décourageoit, on s'étonne qu'il y ait eu tant de reffources. M. de Séchelles manquoit d'argent, & ne laiffa jamais manquer les hôpitaux. C'étoit-là que les plus preffans fecours étoient néceffaires; il y mouroit vingt foldats par jour, l'un portant l'autre, depuis le mois de Juin: ces pertes jointes à tant d'autres fe préfentoient continuellement à l'efprit des foldats, effrayés de la mifere préfente & des maux à venir, que l'imagination rend toujours extrêmes.

On étoit au mois de Novembre dans cette fituation cruelle, quand le Miniftere ordonna au Maréchal de Bellifle de tenter l'évacuation de Prague à la vue de l'armée qui la bloquoit. Ce Général écrivit que fes

mefures

mesures étoient prises pour tous les ordres qu'on pouvoit lui donner, que si on vouloit qu'il tînt encore quatre mois, il en répondoit ; que si on lui ordonnoit de quitter Prague avec toutes ses troupes, il les conduiroit toutes à Egra en sureté, malgré l'armée ennemie & malgré la rigueur extrême de la saison. La Cour choisit le dernier parti, & il fut exécuté : ce Général avoit pendant le blocus remonté sa Cavalerie ; ses Dragons étoient formés des attelages d'artillerie ; il avoit des caissons pour les vivres, rien ne lui manquoit, mais le danger étoit extrême.

L'armée du Prince Lobkowitz, distribuée dans ses quartiers, environnoit Prague ; les habitans de la ville étoient autant d'espions. Le froid augmenta jusques à devenir intolérable. Il y avoit environ deux mille soldats malades, le Maréchal l'étoit lui-même depuis long-temps, & ne pouvoit monter à cheval. Cependant au milieu de tous ces obstacles réunis, il fixa sa retraite à la nuit du 16 au 17 Décembre 1742. Pour la faire avec sureté, il falloit tromper le Prince de Lobkowitz, les habitans de Prague, & ses propres troupes : il envoyoit souvent

recueillir

recueillir des grains aux environs, & faisoit accompagner ces détachements par du canon & des caissons, afin que, quand il sortiroit dans cet équipage, on en fût moins surpris; il imposa deux jours avant sa retraite des contributions payables dans quatre mois. Le jour du départ il tint les portes fermées: après avoir fait courir le bruit qu'il sortiroit d'un côté pour une expédition, il sortit par un autre, se déroba vingt-quatre heures au Prince de Lobkowitz, marcha en ordre de bataille, tantôt suivi de trente canons, selon que les ennemis pouvoient se présenter à lui: il perça leurs quartiers, repoussa leurs cuirassiers, & pénétra dans le païs par une route inconnue, avec onze mille hommes d'Infanterie & deux mille cinq cens Cavaliers. La retraite se fit pendant dix jours au milieu des glaces & des neiges. La Cavalerie ennemie inquiétoit la marche: elle étoit continuellement en tête, en queue & en flanc, mais elle fut toujours repoussée: si elle avoit pû tomber sur les provisions, l'armée entière du Maréchal de Bellisle étoit détruite.

Pour prévenir ce malheur, il avoit partagé

tagé son armée en cinq divisions, & chacune avoit avec elle ses munitions de guerre & de bouche. A la troisiéme marche il fut atteint par le Prince de Lobkowitz qui parut à la tête d'un corps de Cavalerie au-delà d'une plaine où l'on pouvoit donner bataille; le Prince de Lobkowits tint un conseil de guerre dans lequel il fut résolu de ne point attaquer une armée qui se battoit avec ce désespoir qui rend le courage invincible: il fut résolu de lui couper la retraite, & d'aller rompre les ponts sur la riviere d'Egra, par où les Français devoient passer.

Le Maréchal de Bellisle choisit un chemin qui eût été impraticable en toute autre saison: il fit passer son armée sur des marais glacés; le froid fut l'ennemi le plus redoutable, plus de huit cens soldats en périrent: un des ôtages que le Maréchal de Bellisle avoit amené de Prague avec lui, mourut dans son carosse. Enfin on arriva le 26 Decembre à Egra par une route de trente-huit lieues. Le même jour les troupes restées dans Prague firent encore une capitulation glorieuse: ce même M. de Chevert qui avoit monté à l'escalade, demeu-

ré

ré dans la ville pour y commander, avoit une garnifon d'environ trois mille hommes dont le tiers étoit malade ; il prit des Otages de la ville, les enferma dans fa propre maifon, & mit dans les caves des tonneaux de poudre, réfolu de fe faire fauter avec eux, fi les Bourgeois vouloient lui faire violence. Une telle intrépidité ne contribua pas peu à lui faire obtenir des conditions honorables du Prince Lobkowitz. Il conduifit avec tous les honneurs de la guerre fa garnifon jufqu'à la ville d'Egra, excepté les malades qui ne purent fuivre, & qui furent abandonnés à la trifte deftinée d'être prifonniers, quoique leur état fût digne d'un autre ménagement : ainfi cette ville, qu'on avoit prife dans une demi-heure, fut heureufement évacuée après un fiége & un blocus de cinq mois : les Français feuls, n'ayant plus d'alliés, ne purent conferver la Bohême à l'Empereur ; mais ils le remettoient en poffeffion de la Bavière.

CHAPITRE V.

Etat de l'Europe pendant cette guerre. Situation des affaires entre l'Angleterre & l'Espagne. Intérêt du commerce. Quelle part prit l'Italie aux troubles arrivés depuis la mort de Charles VI. Quelle part y prit la Hollande. Mort du Cardinal de Fleuri.

ON a vu en deux années, depuis la mort du dernier Empereur Autrichien jusqu'à la fin de 1742. la Bohême, la Bavière, & le haut Palatinat pris & repris. La Prusse & la Saxe unies avec la France jusques à la paix de Breslau faite en Juin 1742. & alors devenues neutres; les autres Princes de l'Empire dans le silence; le Roi d'Angleterre Georges II. Electeur d'Hanovre commençant ouvertement en 1742. à rompre la neutralité forcée, & ses troupes au nombre de quarante-huit mille hommes en Flandre encore dans l'inaction, mais prêtes d'agir; les armées d'Autriche maîtresses de la Bohême, à la réserve d'Egra, mais il y avoit encore cinquante mille Français en Bavière & dans le haut Palatinat,

sous

ſous les ordres du Maréchal de Broglie contre un pareil nombre d'ennemis; de ſorte qu'on ne ſçavoit encore ſi l'Empereur Bavarois ſeroit vainqueur par les armées de France, ou s'il conſerveroit ſon patrimoine & même l'Empire.

Il faut remarquer que la France, depuis le mois d'Août 1741. avoit fait partir au ſecours de l'Empereur à diverſes repriſes cent cinquante Eſcadrons, ſans compter onze compagnies Franches, huit de troupes Legeres, trois mille Palatins, trois mille Heſſois: il faut ajouter à ces troupes les Bavarois eux mêmes qu'elle payoit: on leva encore ſur la fin de 1742. trente mille hommes de Milices réparties ſur chaque Généralité, ſelon le nombre des habitans, ſur quoi l'on peut obſerver que la Généralité de Paris ne fournit que quatorze cens dix hommes, & que la Normandie en fournit trois mille cent quatre-vingt-dix, ce qui devoit faire regarder cette province comme la plus peuplée.

La France déployoit encore d'autres reſſources: car outre ce qu'elle payoit aux Heſſois,

Heſſois, aux Palatins, outre les ſix millions donnés par an à l'Empereur, elle donnoit des ſubſides au Dannemarck pour l'empêcher de fournir des troupes au Roi d'Angleterre : elle continuoit d'en payer à la Suéde qu'elle avoit aidée dans ſa guerre contre la Ruſſie, & ſans cette guerre de la Suéde avec les Ruſſes, la Cour de Peterſbourg avoit pû déja fournir trente mille hommes aux Autrichiens, comme en effet elle les a fait marcher depuis.

On voit quels efforts la France étoit obligée de faire au dedans & au dehors : il lui falloit armer une partie de l'Europe, & entretenir l'autre. La Pologne prenoit peu à cœur les intérêts de ſon Roi, Electeur de Saxe, & cet Electeur depuis ſa paix ſembloit ne prendre plus de part à la querelle de l'Empire. L'Empereur Turc qui craignoit le Scha-Nadir Uſurpateur de la Perſe, & Conquerant d'une partie de l'Aſie, n'inquiétoit point la Hongrie : telle étoit la ſituation du Nord & du Levant de l'Europe, du Midi & de l'Occident, je veux dire de la France & de l'Italie. L'Eſpagne formoit une autre

autre ſcène, dans laquelle l'Angleterre jouoit encore un rôle principal & par l'intérêt de l'équilibre qu'elle affectoit toujours de tenir, & par celui de ſon commerce ; intérêt plus réel & plus ſenſible. On a déja dit qu'après l'heureux tems de la paix d'Utrecht, les Anglais qui jouiſſoient de Minorque & de Gibraltar en Eſpagne, avoient encore obtenu de la Cour de Madrid des priviléges que les Français ſes défenſeurs n'avoient pas : les Commerçans Anglais alloient vendre aux colonies Eſpagnoles les Nègres qu'ils achetoient en Afrique pour être eſclaves dans le nouveau Monde : des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piaſtres par tête qu'on payoit au Gouvernement Eſpagnol, étoient un objet de gain conſidérable ; car la Compagnie Anlaiſe, en fourniſſant quatre mille huit cens Nègres, avoit obtenu encore de vendre les huit cens, ſans payer de droits ; mais le plus grand avantage des Anglais, à l'excluſion des autres nations, étoit la permiſſion dont cette Compagnie jouit dès 1716. d'envoyer un vaiſſeau à Porto-Bello.

Ce vaiſſeau qui d'abord ne devoit être

que de cinq cens tonneaux fut en 1717, de huit cens cinquante tonneaux par convention; mais en effet de mille par abus; ce qui faisoit deux millions pésants de marchandises: ces mille tonneaux étoient encore le moindre objet du commerce de la Compagnie Anglaise: une Patache qui suivoit toujours le vaisseau sous prétexte de lui porter des vivres, alloit & venoit continuellement: elle se chargeoit dans les Colonies Anglaises des effets qu'elle apportoit à ce vaisseau, lequel ne désemplissant jamais par cette manœuvre tenoit lieu d'une flotte: souvent même d'autres navires venoient remplir le vaisseau de permission, & leurs barques alloient encore sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises dont les peuples avoient besoin, mais qui faisoient tort au gouvernement Espagnol, & même à toutes les Nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne au Golfe du Mexique.

Les gouvernemens Espagnols traiterent avec rigueur les marchands Anglais, & la rigueur se pousse toujours trop loin. On confondit quelquefois les innocens avec les cou-

coupables, on retint des payemens légitimes aux uns, parce que les autres avoient fait des gains injuſtes; on ſe plaignoit des deux côtés. Pluſieurs Anglais exercerent impunément la Piraterie; ils trouverent ſur les côtes de la Floride des Eſpagnols qui repêchoient des Gallions naufrages & de qui on avoit déja tiré quatre cens mille piaſtres. Ils tuerent une partie de l'équipage, & s'emparerent de tout l'argent. Les Eſpagnols demandoient juſtice de ces brigandages au Gouvernement Anglais de ces contrées; mais ſouvent les Armateurs Anglais quand ils prenoient un vaiſſeau Eſpagnol, le couloient à fonds avec tout l'équipage après l'avoir pillé, afin qu'il ne reſtât nul veſtige de leur crime: d'autres fois ils alloient vendre dans leurs Colonies des Eſpagnols qu'on faiſoit Eſclaves, & quand ces infortunés réclamoient la juſtice d'un gouverneur Anglais, ceux qui avoient vendu les Eſpagnols en étoient quittes pour dire qu'à leur teint baſanné ils les avoient pris pour des Nègres; les Pirates s'entendoient & partageoient leurs rapines avec les Juges, & diſoient qu'ils étoient jugés par leurs Pairs.

Les Gardes-côtes Espagnols se vengerent souvent de ces cruelles hostilités : ils prirent plusieurs vaisseaux & maltraiterent les équipages. On négocia beaucoup à Madrid & à Londres pour mettre fin aux querelles de l'Amérique. Par la convention du Prado, du 14 Janvier 1739. l'Espagne ayant fait ses comptes avec la Compagnie du Sud promit de lui payer quatre-vingt-quinze mille livres sterling dans quatre mois, déduction faite de ce que la Compagnie redevoit d'ailleurs ; mais cette déduction devint un nouveau sujet de querelle ; & des comptes de marchands produisirent une guerre où l'on dépensa des deux côtés mille fois plus que ce qu'on demandoit de part & d'autre.

Un Patron de vaisseau, nommé Jenkins, vint en 1739. se présenter à la Chambre des Communes : c'étoit un homme franc & simple, qui n'avoit point fait, dit-on, de commerce illicite ; mais dont le vaisseau avoit été rencontré par un Garde-côte Espagnol dans un Parage de l'Amerique où les Espagnols ne vouloient point souffrir de navires Anglais : le Capitaine Espagnol avoit saisi le vaisseau de Jenkins, mis l'équipage aux fers,

fers, fendu le nez & coupé les oreilles au Patron; en cet état Jenkins se présenta au Parlement, & y raconta son aventure avec la naïveté de sa profession & de son caractère: *Messieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort; je l'attendis, je recommandai mon ame à Dieu, & ma vengeance à ma patrie.* Ces paroles prononcées naturellement, exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée; le peuple de Londres écrivit à la porte du Parlement: *La mer libre, ou la guerre.*

On a déja dit que le Ministre Walpole cherchoit à tout concilier. Ses adversaires vouloient tout aigrir. On n'a jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le Parlement d'Angleterre & je ne sçais si les harangues méditées, qu'on prononçoit autrefois dans Athenes & dans Rome, dans des occasions à peu-près semblables, l'emportent sur les discours non préparés du Chevalier Windham, du Lord Carteret, du Ministre Robert Walpole, du Comte de Chesterfield, de M. de Pultney, depuis Comte de Bath. Ces discours, qui sont l'effet naturel du gouvernement & de

 l'esprit

l'esprit Anglais, étonnent quelquefois les Etrangers, comme les productions d'un pays, qui sont à vil prix sur leur terrain, sont recherchées précieusement ailleurs : mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine ; le véritable état de la nation y est presque toujours déguisé. Le parti du Ministre y peint le gouvernement florissant : la faction contraire assure que tout est en décadence. L'exagération régne par tout. *Où est le tems*, écrivoit alors un membre du Parlement, *où un Ministre de la guerre disoit qu'il ne falloit pas qu'on osât tirer un coup de canon en Europe, sans la permission de l'Angleterre.*

Enfin le cri de la Nation détermina le Parlement & le Roi ; on expédia des lettres de représailles aux Marchands & aux Armateurs : on déclara la guerre à l'Espagne dans les formes, à la fin de 1739.

La Mer fut d'abord le théâtre de cette guerre, dans laquelle les Corsaires des deux Nations, pourvûs de Lettres Patentes, alloient en Europe & en Amerique attaquer tous

tous les vaisseaux Marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattoient; & on en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

L'Amiral Vernon pénétra en 1740. dans le golfe du Mexique, y attaqua & prit la ville de Porto-Bello, l'entrepôt des trésors du Nouveau Monde, la rasa, en fit un chemin ouvert, par où les Anglais exercerent à main armée le commerce, autrefois clandestin, qui avoit été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglais, comme un des plus grands services rendu à la Nation. L'Amiral fut remercié par les deux Chambres du Parlement, elles lui écrivirent ainsi qu'elles en avoit usé avec le Duc de Malbouroug, après la bataille d'Hosteck: depuis ce tems les actions de leurs Compagnies du Sud augmenterent, malgré les dépenses immenses de la Nation. Les Anglais espérerent alors de conquerir l'Amérique Espagnole; ils crurent que rien ne résisteroit à l'Amiral Vernon, & lorsque quelque tems après cet Amiral alla mettre le siége devant Carthagène, ils se hâterent d'en célébrer la prise, de sorte que dans le

 tems

tems même que Vernon en levoit le siége, ils firent frapper une médaille où l'on voit le port & les environs de Carthagène, avec cette legende: *Il a pris Carthagène.* Le revers représentoit l'Amiral Vernon, & on y lisoit ces mots: *Au vengeur de sa Patrie.* Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperoient la postérité, si l'histoire plus fidéle & plus exacte ne prévenoit pas de telles erreurs.

La France qui n'avoit qu'une Marine foible, arrêta pourtant le progrès des Anglais; elle envoya les Escadres protéger les vaisseaux & les côtes Espagnols. Les loix des Nations ne permettoint pas que les Anglais, n'ayant point rompu avec la France, attaquassent son Pavillon: ils opposerent un nouvel artifice à cette nouvelle politique. Ils feignirent deux fois de prendre les vaisseaux Français pour des Espagnols: ils attaquerent près de S. Domingue avec six vaisseaux le Chevalier d'Epinay qui n'en avoit que quatre, & dont chaque bâtiment étoit encore moins fort en canons qu'aucun des six Anglais: ayant été très-maltraités par lui, ils finirent le combat en lui deman-

dant pardon de s'être trompés. On n'avoit point vû encore donner de combat par méprise: ils firent depuis la même manœuvre vers le Détroit de Gibraltar avec le Chevalier de Caylus: ils en furent reçus de même, quoiqu'ils fussent cinq contre trois; on s'éprouvoit ainsi sans se déclarer ennemis: c'est alors que commençoit à s'établir cette politique de faire la guerre en pleine paix; de s'attaquer dans une partie du Monde, & de se respecter dans l'autre, & d'avoir des Ambassadeurs chez ses ennemis. Ces ménagemens consolans pour les peuples, & qui portoient au moins la marque de la modération, leur faisoient encore espérer la concorde publique.

La France étoit en ces termes entre les Espagnols & les Anglais, quand la mort de l'Empereur Charles VI. mit le trouble dans l'Europe. On a vu ce que produisoit en Allemagne la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Italie fut bientôt désolée pour cette succession Autrichienne. Le Milanez étoit reclamé par la maison d'Espagne. Parme, Plaisance devoient revenir par le droit de la naiſ-

naiſſance à un des fils de la Reine née Princeſſe de Parme.

Philippe avoit voulu avoir le Milanez pour lui : il eût trop allarmé l'Italie, ſi on eût deſtiné Parme & Plaiſance à Dom Carlos, déja maître de Naples & de Sicile. Trop d'Etats réunis ſous un même Souverain euſſent encore allarmé les eſprits. Dom Philippe fut le Prince auquel on deſtina le Milanez & le Parmeſan.

La Reine de Hongrie, maîtreſſe du Milanez, faiſoit ſes efforts pour s'y maintenir. Le Roi de Sardaigne Duc de Savoye revendiquoit auſſi ſes droits ſur cette province; il craignoit de la voir dans les mains de la maiſon de Lorraine, entée ſur la maiſon d'Autriche, qui poſſédant à la fois le Milanez & la Toſcane, pourroit bientôt lui ravir les terres qu'on lui avoit cédées par les traités de 1737 & 1738; mais il craignoit encore davantage de ſe voir preſſé par la France & par un Prince de la maiſon de Bourbon, tandis qu'il voyoit un autre Prince de cette maiſon, maître de Naples & de Sicile.

Il

Il fit imprimer & répandre une protestation de ses droits, dès le premier Janvier 1742; mais dès le mois de Février, il s'étoit déterminé à s'unir avec la Reine de Hongrie, sans s'accorder dans le fonds avec elle: ils se réunissoient seulement contre le péril présent. Ils ne se faisoient point d'autre avantage: le Roi de Sardaigne se réservoit même de prendre, quand il voudroit, d'autres mesures: c'étoit un traité de deux ennemis qui ne songeoient qu'à se défendre d'un troisiéme. La Cour d'Espagne envoyoit Dom Philippe attaquer le Duc Roi de Sardaigne, qui n'avoit voulu de lui ni pour ami ni pour voisin: le Cardinal de Fleuri laissoit passer Dom Philippe, & une partie de son armée par la France; mais il ne vouloit pas lui donner des troupes. Il croyoit avoir assez fait d'avoir envoyé des flottes en Amérique.

Ce Ministre, un an après avoir fait marcher en deux endroits de l'Allemagne, deux armées d'environ quarante mille hommes chacune au secours de l'Electeur de Bavière, sembloit craindre d'en donner alors douze mille à un Prince de la maison de France,

gendre de Louis XV. On fait beaucoup dans un tems, on craint de faire même un peu dans un autre. La raison de cette conduite étoit qu'on se flatoit encore de regagner le Duc de Savoye qui laissoit toujours des espérances.

On ne vouloit pas d'ailleurs alors de guerre avec les Anglais qui l'auroient infailliblement déclarée; car dans le mois de Février 1742. le Parlement Anglais avoit accordé quarante mille Matelots à son Roi, à quatre livres sterling par mois pour chaque Matelot: ils lui donnoient des subsides considérables, en lui recommandant toujours expressément la balance de l'Europe. Les Anglais avoient une flotte considérable près de Gibraltar, & une plus forte près de Toulon; & le Cardinal de Fleuri qui jusques-là avoit toujours gardé l'ascendant sur l'Angleterre dans ses négociations, & qui avoit longtems compté sur la supériorité du Cabinet, avoit négligé celle de la Mer. Les révolutions des affaires de terre, qui commençoient en Allemagne, ne lui permettoient pas de braver partout les Puissances Maritimes. Les Anglais s'opposoient ouvertement à l'établissement de Dom Philippe en Italie, sous pré-

prétexte de maintenir l'équilibre de l'Europe; mais lorsqu'en 1702. ils avoient entrepris la guerre pour donner à l'Archiduc Charles l'Espagne, le Nouveau Monde, le Milanez, Mantoue, Naples, Sicile & la Flandre, tandis que son frere Joseph possédoit la Hongrie, l'Autriche, la Bohême & tant d'autres Etats avec l'Empire, les Anglais avoient regardé l'équilibre d'un autre œil.

C'est qu'en effet cette balance, bien ou mal entendue, étoit devenue la passion du peuple Anglais: mais un intérêt, plus couvert étoit le but du Ministere: il vouloit forcer l'Espagne à partager le commerce du Nouveau Monde: il eût à ce prix aidé Dom Philippe à passer en Italie, ainsi qu'il avoit aidé Dom Carlos en 1731. Mais la Cour d'Espagne ne vouloit point enrichir ses ennemis à ses dépens, & comptoit établir Dom Philippe malgré eux. Dès le mois de Novembre & de Décembre 1741, la Cour d'Espagne avoit envoyé par Mer plusieurs corps de troupes en Italie sous la conduite du Duc de Montemar, célébre par sa victoire de Bitonto & ensuite par sa disgrace: ces troupes avoient débarqué successivement sur les côtes

de Toſcane, & dans les Ports qu'on appelle l'Etat *d'Egli Preſidii*, appartenant à la couronne des deux Siciles; il falloit paſſer ſur les terres de Toſcane: le grand Duc, mari de la Reine d'Hongrie, leur accorda le paſſage s'étant déclaré neutre dans la cauſe de ſa femme. Le Duc de Modène, mari d'une Princeſſe du ſang de France, ſe déclara auſſi neutre de ſon côté. Le Pape Benoît XIV. ſur les terres duquel l'armée Eſpagnole devoit paſſer dans ces conjonctures, auſſibien que celle des Autrichiens, promit la même neutralité, à meilleur titre que perſonne, en qualité de pere commun des princes & des peuples.

De nouvelles troupes Eſpagnoles arriverent par la voye de Gènes: cette République ſe dit encore neutre & les laiſſa paſſer. Vers ce tems-là même le Roi de Naples embraſſoit auſſi la neutralité, quoiqu'il s'agît de la cauſe de ſon père & de ſon frère; mais de tous ces Potentats neutres en apparence, aucun ne l'étoit en effet. Le Roi des deux Siciles envoyoit au Duc de Montemar des Régimens Napolitains à la ſolde d'Eſpagne. Ce Monarque avoit été forcé de s'engager à ne pren-

dre aucune part dans cette querelle, parce que ni les côtes de Naples, ni Naples même n'étoient à l'abri d'une insulte des escadres Anglaises: il n'avoit point encore eu le temps de faire de son nouveau Royaume, un état puissant, tel qu'il le fut autrefois sous les Princes de Normandie & sous ceux de la maison d'Anjou: il y avoit près de trois cens ans que Naples n'avoit vu souverain Résidant dans cette capitale: toujours gouvernée par des Vice-rois & changeant souvent de maîtres, elle n'avoit pu acquérir cette force que donne un état à un maître affermi qui le régit en personne. Le Roi avoit commencé par y établir l'ordre & le commerce; mais il falloit du temps pour former une marine & des troupes disciplinées & aguerries: sa neutralité n'empêchoit pas que l'armée du Duc de Montemar ne fût grossie, comme on l'a dit, de plusieurs régimens Napolitains. Par cette conduite Dom Carlos aguerrissoit ses soldats & conservoit à ses peuples la liberté du commerce.

Le Duc de Modène étoit déja secrettement du parti de l'Espagne. Gènes panchoit pour elle, & le Pape ayant reconnu

l'Empereur immédiatement après son électi-on, ne paroissoit pas neutre à la Reine d'Hongrie.

Le Comte de Traun, Gouverneur du Milanez pour cette Reine, rassembla contre les Espagnols toutes ses forces avec celles qui lui vinrent du Tirol. Le Roi de Sardaigne, dès le commencement de Mars 1740. seconda vivement les Autrichiens & s'avança vers le Parmesan: Charles Emmanuel III. Roi de Sardaigne & de Savoye, paroissoit digne d'un plus vaste Etat que celui qu'il possedoit, & qu'il tâchoit d'aggrandir: il montroit alors autant de courage & d'activité dans la cause de la maison d'Autriche, qu'il en avoit déployé contre elle dans la guerre de 1733. Il fit voir dans ces deux guerres de quel prix étoit son alliance, & qu'il ne falloit rien négliger pour le gagner ou pour le détruire: il avoit d'excellens Ministres, de bons Généraux, & étoit lui-même Ministre & Général, œconome dans ses dépenses, adroit dans sa conduite, infatigable dans le travail, & courageux dans le péril.

Vers le mois de Mai, il avoit déja dix-huit

huit mille hommes du côté de Parme, & les Autrichiens environ douze mille vers le Boulonnois. Le Duc de Montemar, un peu plus foible qu'eux, perdoit partout du terrain. Le Roi de Sardaigne s'avança jusques à Modène ; il voulut tirer le Duc de la neutralité & le forcer d'embrasser son parti. Il lui proposa de concert avec les Autrichiens de leur remettre sa citadelle; mais ce Prince & son épouse eurent trop de courage, pour entrer malgré eux dans un parti dont ils n'étoient pas: ils préférerent le malheur de perdre leurs Etats à la honte de dépendre de ceux qui leur proposoient une vraie servitude sous le nom d'alliance. Ils sortirent de leur Principauté & se retirerent dans le Ferrarois, tandis que les Autrichiens & les Piedmontois s'emparerent de tout le Duché de Modène & le ruinerent: c'est ainsi que finit leur neutralité.

A l'égard de celle du Pape, si la Reine d'Hongrie ne le força pas à rompre, elle l'obligea du moins à lui fournir de quoi faire la guerre sur le territoire même du Saint Siége; car dès que ses armes eurent pris le dessus, elle obtint au mois de Juin, une

Bulle

Bulle pour lever la dixme des biens Ecclésiastiques dans tous ses Etats d'Italie. Ses troupes qui poursuivoient le Duc de Montemar dans le Boulonnois & dans la Marche d'Ancone, vivoient aux dépens des sujets du Pape. Rome ne put faire respecter mieux sa neutralité. Ce n'étoit plus le tems où les Papes défendoient, ou aggrandissoient leurs Etats les armes à la main. Plus riches qu'ils n'étoient alors, ils sont moins puissans: ils n'ont ni Généraux ni armées: occupés depuis deux cens ans d'une politique toute pacifique, ils reçoivent toujours la loi de l'armée la plus voisine de leurs Etats. Il y a quelques années que le Cardinal Alberoni voulut remédier à cette foiblesse en proposant d'établir un corps Italique dont le Pape seroit le Chef, comme on voit en Allemagne, l'Empereur à la tête du corps Germanique; mais ce projet étoit trop grand pour être à l'abri des calamités que la guerre porte toujours dans un Etat neutre & sans défense.

A l'égard de la neutralité du Roi de Naples, voici quelle en fut la suite. On fut étonné

étonné le 18 Août de voir paroître, à la vue du port de Naples, une escadre Anglaise composée de 6 vaisseaux de soixante canons, de six frégates & de deux galiotes à bombes. Le Capitaine Martin, depuis Amiral, qui commandoit cette escadre, envoya à terre un Officier avec une lettre au premier Ministre qui portoit en substance, qu'il falloit que le Roi rappellât ses troupes de l'armée Espagnole, ou que l'on alloit dans l'instant bombarder la ville: on tint quelques conférences. Le Capitaine Anglais dit enfin qu'il ne donnoit qu'une heure pour se déterminer. Le port étoit mal pourvu d'artillerie; on n'avoit point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendoit pas : on vit alors que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer, l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de signer tout ce que le Commandant Anglais vouloit, & même de le tenir jusqu'à ce qu'on eût le tems de pourvoir à la défense du port & du Royaume.

Les Anglais eux mêmes sentoient bien que le Roi de Naples ne pouvoit pas plus garder en Italie cette neutralité forcée, que le

le Roi d'Angleterre n'avoit gardé la sienne en Allemagne. Le Duc de Montemar, qui étoit venu en Italie pour soumettre la Lombardie, se retiroit vers les frontieres du Royaume de Naples, toujours pressé par les Autrichiens : alors le Roi de Sardaigne retourna dans le Piedmont & dans son Duché de Savoie, où les vicissitudes de la guerre demandoient sa présence. L'Infant Dom Philippe avoit en vain tenté de débarquer à Gène avec de nouvelles troupes ; les escadres d'Angleterre l'en avoient empêché, mais il avoit pénétré par terre dans le Duché de Savoie, & s'en étoit rendu maître : les Syndics de Chamberi lui avoient rendu hommage, il avoit défendu sous peine de la vie aux habitans de ce Duché, d'avoir la moindre correspondance avec leurs maîtres. Le Roi Charles Emmanuel passe les Alpes avec vingt mille hommes ; & l'Infant, qui en avoit alors à peine deux mille, abandonna sa conquête pour se retirer vers le Dauphiné, où il attendit des renforts. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés, les Espagnols s'emparerent de la Savoie une seconde fois : c'est un païs presque ouvert du côté du Dauphiné ; il est stérile & pauvre : ses Souverains en retirent à peine

peine un million de revenu. Charles-Emmanuel l'abandonna pour aller défendre des païs plus importans.

On voit par cet exposé que tout étoit en allarme, & que toutes les Provinces éprouvoient des revers du fond de la Siléfie au fond de l'Italie: l'Autriche n'étoit alors en guerre ouverte qu'avec la Bavière & l'Espagne. Naples, Florence, Gènes, Rome étoient neutres: les peuples du Milanez, du Mantouan, de Parme, de Modène, de Guastalle, regardoient avec une tristesse impuissante toutes ces irruptions, & toutes ces secousses, accoutumés depuis long-tems à être le prix du vainqueur, sans oser seulement donner leur exclusion ni leur suffrage. La Cour d'Espagne fit demander aux Suisses le passage par leur territoire pour porter des troupes en Italie; elle fut refusée. La Suisse vend des Soldats à tous les Princes & défend son pays contre eux; le Gouvernement y est pacifique, & les peuples guerriers; une telle neutralité fut respectée. Venise leva de son côté vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Toute

Toute l'Allemagne sembloit indifférente dans la querelle de l'Autriche & de la Bavière. L'Electeur de Cologne même n'osoit prendre le parti de l'Empereur son frère : il craignoit le sort du Duc de Modène. Si Hanovre prenoit parti, ce n'étoit que comme païs sujet du Roi d'Angleterre, & dont les Anglais payoient les soldats. Les Princes Allemands mêmes qui vendoient des troupes, n'en étoient pas moins regardés comme neutres. Les terres de l'Empire sur lesquelles paroissoient les armées des Puissances en guerre, étoient rarement pillées. Les Français payoient tout en argent ; les Autrichiens en billets ; l'Angleterre & la Hollande conservoient encore avec la France les dehors de la paix. Il y avoit un Consul d'Angleterre à Naples, un Ministre de France à Turin, à Vienne même ; & ces Etats avoient les leurs à Paris ; mais dans le fond les Cours de Vienne, de Londres & de Turin, faisoient leurs efforts pour porter les coups les plus violens à la maison de France.

L'Angleterre pressoit plus que jamais la Hollande de se déclarer, & la France n'omettoit rien pour la retenir. Cette petite Répub-

publique pouvoit jouir de la gloire d'être médiatrice entre la maiſon de France & la maiſon d'Autriche; c'étoit ſon intérêt, c'étoit ſa grandeur; mais la faction Angloiſe, qui dominoit à la Haye, prévalut: enfin la Hollande manqua l'occaſion unique de jouer le plus beau rôle de l'Europe. Il arrive ſouvent qu'un ſeul homme penſe plus ſenſément que tout un Sénat & que tout un peuple. Dans des tems de factions & de préjugés, M. de Vanhoe, Ambaſſadeur des Etats-Généraux à la Cour de France, leur repréſentoit ſans ceſſe que le perſonnage de pacificateur étoit le ſeul qui convînt à leur intérêt & à leur gloire; que tôt ou tard, s'ils prenoient un parti contraire, il ne leur en reſteroit qu'un repentir inutile; la faction prédominante à la Haye s'irrita de ſes conſeils: on lui fit la défenſe inouie de mêler déſormais aucune réflexion dans ſes lettres. Les Partiſans de la guerre firent imprimer en Hollande même ſes dépêches pour les expoſer au ridicule, parce qu'elles paroiſſoient plutôt les exhortations d'un Philoſophe, que les lettres d'un Ambaſſadeur; mais ils ne firent que publier leur condamnation.

Il y avoit à la vérité quelques membres des Etats-Généraux qui penſoient & qui parloient comme ce Miniſtre, mais ils étoient peu écoutés ; le mot ſeul de *Liberté*, le ſouvenir de l'irruption de Louis XIV. l'eſpérance d'abbaiſſer ſon ſucceſſeur échauffoient les eſprits. Il ne nous paroît guéres vraiſemblable, que dans le ſiécle où nous vivons, on ait vû reparoître quelques traces des coutumes & des mœurs de l'ancienne Gréce : c'eſt pourtant ce que l'on vit alors en Hollande. M. Guillaume Vanheren, jeune Gentilhomme député de la province de Friſe aux Etats-Généraux, compoſa quelques poëmes allégoriques pour animer la nation contre le Roi de France. Ces piéces étoient pleines des plus beaux traits ; l'Auteur avoit ſçu enrichir ſa langue, & lui donner une harmonie qu'elle n'avoit point encore. Ses vers, quoique ſublimes & allégoriques, furent entendus par le peuple, parce qu'ils étoient naturels, que l'allégorie étoit claire : on les liſoit juſques dans les villages au milieu de la place publique, après le ſervice divin ; & les lecteurs étoient libéralement payés par le peuple, comme autrefois les Rapſodiſtes d'Homere. Rien ne con-

contribua davantage à échauffer les Hollandais; on avoit propofé d'augmenter les troupes de la République de vingt mille hommes, pour donner des fecours efficaces à la Reine de Hongrie; les députés d'Amfterdam balançoient encore. Ils reçurent une lettre au nom d'un quartier de la ville qu'on appelle *le Jourdain*, qui a toujours été affez tumultueufe; elle étoit conçue à-peu-près en ces termes: *Meffieurs du Jourdain mandent à Meffieurs les Députés qu'ils pourront bien être égorgés, s'ils ne confentent à la levée de vingt mille hommes.* En effet, cette levée fut ordonnée quelques mois après, & les Hollandais eurent quatre-vingt mille hommes fous les armes. 2. Mars 1742.]

Il ne paroiffoit pas encore que les fept Provinces duffent avoir un Stadhouder; fon parti fe fortifioit, mais fourdement: on prévoyoit bien que ce même peuple qui demandoit la guerre aveuglément, & qui forçoit fes Régens à augmenter les troupes, pourroit les forcer un jour à fe donner un maître; mais les Magiftrats les plus dévoués à la faction Anglaife, déterminés à la guerre, l'étoient encore davantage

à

à conferver leur autorité. Ils craignoient plus un Stadhouder que les armes de la France. Il y parut bien dans la promotion du mois de Septembre 1742. car malgré les inftances des Provinces de Groningue & de Frife, qui demandoient que le Prince d'Orange fût nommé Général de l'Infanterie, les Etats ne le firent que Lieutenant-Général. Ce Prince indigné ne voulut pas de ce titre.

Toutes les Puiffances étoient dans cette fituation violente au commencement de 1743. Le Cardinal de Fleuri, après s'être vû forcé dans une extrême vieilleffe, malgré fon caractère pacifique, à donner toutes ces fecouffes à l'Europe, mourut alors, & laiffa les affaires de la Guerre, de la Marine, & de la Politique dans une crife qui avoit altéré le bonheur continuel de fa vie, & non la tranquillité de fon ame. Il étoit âgé de quatre-vingt-neuf ans & fept mois : on doit le regarder comme un homme heureux, fi on fait feulement réflexion, que par les dénombremens & les calculs les plus juftes, il eft prouvé que la nature ne permet pas que de cent quarante contemporains, il y ne

en ait plus d'un ſeul qui parvienne à l'âge de quatre-vingt dix ans. Mais ſi on conſidere que dans le nombre de ceux qui atteignent à cet âge, il y en a rarement un ſur mille qui conſerve la ſanté, & une tête capable de travail ; ſi enfin on ſe ſouvient que le Cardinal de Fleuri avoit commencé les fonctions de premier Miniſtre à l'âge de ſoixante & treize ans, c'eſt-à-dire, dans une ſaiſon où la plûpart des hommes renoncent aux affaires, on conviendra qu'il n'y a point de carriere plus ſinguliere & plus fortunée.

Si cette fortune fut unique, ſa modération le fut auſſi. Le Cardinal Ximenès, conſervant l'habit de Cordelier avec les richeſſes d'un Souverain, levoit des armées à ſes dépens. Le Cardinal d'Amboiſe voulut être Pape. Volſey dans ſa diſgrace déploroit l'état où il étoit réduit de n'être plus ſervi dans ſes voyages que de 180 domeſtiques. On connoît le faſte impoſant du Cardinal de Richelieu, les richeſſes immenſes que laiſſa Mazarin. Il reſtoit au Cardinal la diſtinction de la modeſtie ; né ſans aucun bien, & n'en ayant eu que par le don d'un

de

de ses oncles, il avoit consommé en générosités ce qu'il tenoit par des bienfaits. Soixante mille livres de rentes que lui rendoient deux bénéfices, vingt mille seulement que lui valoit sa place au Conseil, & quinze mille sur les postes composoient tout son revenu, dont il mettoit la moitié à faire du bien en secret, & l'autre entretenoit une maison modique & une table frugale. Ses ameublemens ne se montoient pas à la valeur de deux mille écus.

Cette simplicité, qui servit à sa réputation & à sa fortune, n'étoit point un effort de son ame : les hommes ne font jamais des efforts si longs. Il avoit toujours vécu ainsi, uniquement occupé de plaire & de percer dans le monde par les agrémens de son caractère & de son esprit. Dès qu'il fut à la Cour en qualité d'Aumônier de Madame la Dauphine, il eut pour lui tous les suffrages. Son entretien étoit plein de douceur & de graces ; nourri d'Anecdotes agréables & assaisonnées quelquefois d'une plaisanterie fine qui, loin d'être offensante, avoit quelque chose de flatteur. Il écrivoit comme il parloit : on a encore de ses billets écrits

écrits quinze jours avant sa mort, qui prouvent qu'il conserva jusqu'à la fin cet esprit d'agrémens. Toutes les Dames de la Cour faisoient son éloge, sans que les hommes en fussent jaloux. Louis XIV. lui refusa long-tems un Evêché. Je lui ai entendu conter qu'ayant enfin obtenu celui de Fréjus, quand il n'en espéroit plus, le Roi lui dit : *Je vous ai fait attendre un peu long-tems, parce que vous aviez trop d'amis qui demandoient pour vous, & j'ai voulu avoir la satisfaction que vous ne dussiez rien qu'à moi.*

Quoiqu'il se fût fait beaucoup de ce qu'on appelle amis, ses maximes, ni son goût n'étoient pas de prodiguer son amitié, il n'en donnoit que les apparences séduisantes, mais avec une mesure qui n'avoit rien de la fausseté & de l'empressement, & sçachant se concilier la bienveillance de tout le monde, sans jamais confier son secret à personne.

Il se démit le plutôt qu'il put de son Evêché, après l'avoir libéré de dettes par son économie, & y avoir fait beaucoup de bien par son esprit de conciliation. C'étoit-là les deux parties dominantes de son caractère.

ractère. La raison qu'il allégua à ses diocésains étoit l'état de sa santé qui le mettoit désormais dans l'impuissance de veiller à son troupeau. Voilà pourquoi dans la Régence il refusa l'Archevêché de Reims, que M. le Duc d'Orléans lui offrit. Il répondit au Maréchal de Villars qui le pressoit d'accepter, qu'il n'étoit pas séant qu'il eût assez de force pour gouverner l'Archevêché de Reims, après n'en avoir pas eu assez pour garder le gouvernement du Diocése de Fréjus.

Cet Evêché de Fréjus loin de la Cour, dans un pays peu agréable, lui avoit toujours déplû. Il disoit que, dès qu'il avoit vû sa femme, il avoit été dégoûté de son mariage, & il signa dans une lettre de plaisanterie au Cardinal de Quirini, *Fleuri Evêque de Fréjus par l'indignation divine.*

Il se démit vers le commencement de 1715. La Cour de Rome, toujours très-instruite des événemens des autres Eglises, sçut que le sacrifice volontaire & absolu de cet Evêché étoit fondé sur le dessein d'être précepteur du jeune Dauphin. Le Pape Clément

Clément XI. qui n'en doutoit pas s'en expliqua ouvertement ; & en effet le Maréchal de Villeroi, après beaucoup de sollicitations, obtint de Louis XIV. qu'il nommât l'Evêque de Fréjus par son codicile. Cependant voici comme le nouveau précepteur s'en explique dans une lettre au Cardinal Quirini.

J'ai regretté plus d'une fois la solitude de Fréjus. En arrivant j'ai appris que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il m'avoit fait l'honneur de me nommer précepteur de son petit-fils ; s'il avoit été en état de m'entendre, je l'aurois supplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler ; mais après sa mort on n'a pas voulu m'écouter : j'en ai été malade, & je ne me console point de la perte de ma liberté.

Il s'en consola en formant insensiblement son élève aux affaires, au secret, à la probité, & conserva dans toutes les agitations de la Cour, pendant la minorité, la bienveillance du Régent, & l'estime générale ; ne cherchant point à se faire valoir, ne se plaignant de personne, ne s'attirant jamais de refus, n'entrant dans aucune intrigue ; mais

il s'instruisoit en secret de l'administration intérieure du Royaume & de la politique étrangere. Il fit désirer à la France par la circonspection de sa conduite, par la séduction aimable de son esprit, qu'on le vît à la tête des affaires; les circonstances l'y placerent enfin malgré lui, & il montra en effet que les esprits doux & patiens sont faits pour gouverner les hommes. Son administration fut moins contestée & moins enviée que celle de Richelieu & de Mazarin dans les tems les plus heureux de leurs ministères. Sa place ne changea rien dans ses moeurs. On fut étonné que le premier Ministre fût sans exception le plus aimable des courtisans & le plus désintéressé. Le bien de l'Etat s'accorda long-tems avec sa modération, on avoit besoin de cette paix qu'il aimoit, & tous les Ministres étrangers crurent qu'elle ne seroit jamais rompue pendant sa vie.

Quand il parut en 1725. au Congrès de Soissons, tous les Ministres le regardoient comme leur pére, plusieurs Princes & l'Empereur Charles VI. lui-même lui donnerent quelquefois ce nom dans leurs lettres. On abusa enfin en 1733. de sa réputation d'homme

me pacifique. Le grand Chancelier de Vienne dit hautement qu'on pouvoit tout faire contre le Roi Staniflas en Pologne, & que le Cardinal le fouffriroit. Forcé alors à la guerre, il la fit avec prudence & avec bonheur & la termina de même. Le traité à la vérité ne fatisfit ni l'Efpagne ni la Savoie, mais il donna la Lorraine à la France; & quand il faut choifir entre fes alliés & fa patrie, il n'y a pas à balancer.

Sans avoir de grandes vûes, il fit ainfi de grandes chofes, en fe laiffant conduire aux événemens. Son caractère tranquille lui fit craindre, & même peu eftimer les efprits profonds & actifs qu'il prétendoit n'être jamais fans inquiétude: mais comme cette activité eft prefque toujours attachée aux grands talens, il écarta trop ceux qui en avoient. Il fe défioit plus des hommes, qu'il ne cherchoit à les connoître: fon âge & fon caractère le portoient à penfer qu'il n'y avoit plus en France d'homme de génie en aucun genre, & que quand il y en auroit eu, on pourroit s'en paffer, & qu'il étoit affez indifférent de quelles perfonnes on fe fervît. L'économie qu'il mettoit dans fa

 maifon,

maiſon, il voulut autant qu'il étoit poſſible l'introduire dans l'adminiſtration publique. C'eſt par cette maxime qu'il négligea d'entretenir une puiſſante armée navale. Il ne croyoit pas que l'Etat en eût beſoin contre les Anglais, qu'il avoit contenus long-tems par les négociations; mais les négociations changent, & une marine reſte. Le principe de ſon adminiſtration avoit été de maintenir les régles dans les finances, & de laiſſer la France ſe rétablir d'elle-même, *comme un corps robuſte qui a éprouvé quelque dérangement & qui n'a beſoin que de régime.* Ce ſont les expreſſions dont il ſe ſervit en répondant à un grand projet d'innovation dans les finances qu'on lui avoit envoyé; auſſi de ſon temps le commerce laiſſé à lui-même fut floriſſant pendant la paix, mais n'étant point ſoutenu par des forces maritimes égales à celles des Anglais, il déchut beaucoup pendant la grande guerre de 1741.

Son gouvernement ne fut ſignalé au-dedans du Royaume par aucun établiſſement, par aucun monument public, par aucune de ces choſes éclatantes qui impoſent à la nation & aux étrangers; il ne le fut que

par

par la modération, la ſimplicité, l'uniformité, la prudence.

Enfin le plus pacifique de tous les Miniſtres fut entraîné à la guerre la plus violente, & le plus ménager des tréſors de la France, fut obligé de les prodiguer dans une guerre qui de ſon tems, ne fut que malheureuſe.

Le Roi fut témoin de ſes derniers momens, il le pleura, il amena le Dauphin dans ſa chambre; & comme on tenoit ce jeune prince éloigné du lit du mourant, le Cardinal pria qu'on l'approchât. *Il eſt bon*, dit-il, *qu'il s'accoutume à de tels ſpectacles*. Enfin ayant vécu quatre-vingt-dix ans, il mourut avec courage.

CHAPITRE VI.

Triste situation de l'Empereur Charles VII. Bataille d'Ettinghen perdue. L'Armée de France, qui secouroit l'Empereur en Baviere, l'abandonne.

A Peine le Cardinal de Fleuri fut-il mort, que le Roi qui s'étoit instruit de toutes les parties du Gouvernment dans le plus grand détail, prit en main les rénes du Royaume. Il étoit fermement résolu à recevoir une paix honorable, à faire avec vigueur une guerre nécessaire, & à tenir inviolablement sa parole.

Il ne changea rien d'abord aux mesures qu'on avoit prises; les mêmes Généraux commanderent.

On prétend que les fautes, qui avoient coûté la Bohème & la Baviere l'année d'auparavant, furent commises encore en 1743. que les forces de France & de Baviere s'affoiblissoient d'elles-mêmes, étant divisées en trop de corps séparés; les malheurs commencerent par la mortalité qui se mit dans les

les Troupes Françaises en Baviere: souvent les soldats périssent dans le repos plus que dans le travail; & un des soins les plus importans est de prévenir leur maladie. Ils passerent la fin de 1742. & le commencement de 1743. entassés dans des poëles d'Allemagne: cela seul en détruisit un très grand nombre. Ce qui nuisit le plus aux affaires, ce fut la mésintelligence entre le Maréchal de Broglie & le Comte de Seckendorff qui commandoit alors les Bavarois. Celui-ci, qui avoit en tête le Prince Charles, vouloit que le Général Français se dégarnît pour le fortifier; & le Maréchal de Broglie, occupé par le Prince de Lobkowitz, refusoit souvent ce qu'on lui demandoit. L'Empereur qui étoit dans Munich ne pouvoit les accorder. Les nouvelles publiques disoient qu'il avoit quarante mille hommes, mais il n'en avoit pas plus de vingt mille.

Le prince Charles de Lorraine, avec ses troupes rassemblées, remporta d'abord vers la riviere d'Inn une victoire complette auprès de Branaw sur les Bavarois, détruisit un corps de huit mille hommes, prit le Général Minutzy avec trois autres Officiers

Généraux. Les fuyards se retirerent à Branaw. Toute la Baviere fut bientôt ouverte aux Autrichiens. Marie-Therese apprit cette nouvelle le jour même qu'elle fut couronnée à Prague, où son Concurrent l'avoit été si peu de tems auparavant: on ne s'opposa point en corps d'armée au progrès du Prince Charles, il prit Dingelfing, Deckendorff, Landau sur l'Iser, & fit par-tout des prisonniers.

D'un autre côté lé Prince de Lobkowitz s'empare du haut Palatinat; le Maréchal de Broglie se retire vers Ingoldstat: L'Empereur fuit encore de sa Capitale, & cherche sa sûreté dans Ausbourg, Ville Impériale; il n'y demeure pas long-temps: en la quittant, il eut la douleur d'y voir entrer le Colonel Mentzel à la tête de ses Pandoures qui eut la brutalité de le charger d'injures dans les rues d'Ausbourg: il se refugia dans Francfort. Tous ces événemens rapides se suivirent en Mai & en Juin.

Les mauvais succès se multipliant tous les jours, il fut réduit à implorer cette même Reine de Hongrie qu'il avoit été sur le point de

de détrôner : il lui offrit de renoncer à toutes ses prétentions sur l'héritage de la Maison d'Autriche. Le Prince héréditaire de Hesse se chargea de cette négociation & alla porter au Roi d'Angleterre qui étoit alors à Hanovre, les Propositions de l'Empereur. Le Roi George répondit qu'il consulteroit son Parlement. Cette négociation même du Prince de Hesse, ne servit qu'à faire voir à Charles VII. que ses ennemis avoient conçu le dessein de lui ôter l'Empire. Privé de cette ressource, il prit le parti de se déclarer neutre dans sa propre cause, & il demanda à la Reine de Hongrie qu'on laissât les débris de ses troupes dans la Suabe, où elles seroient regardées comme troupes de l'Empire. Il offrit en même tems de renvoyer en France l'Armée du Maréchal de Broglie. La Reine répondit *qu'elle n'étoit point en guerre avec le Chef de l'Empire, puisque suivant la disposition de la Bulle d'Or violée par son Election, elle ne l'avoit point reconnu comme Empereur ; qu'ainsi elle feroit attaquer ses troupes par-tout où on les trouveroit ; que cependant elle n'empêcheroit point sa personne de se refugier sur les terres de l'Empire, excepté sur celles de Baviere.*

Dans ce même tems le Comte de Stairs marche vers Francfort à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, composée d'Anglais, d'Hanovériens & d'Autrichiens. Le Roi d'Angleterre y arriva avec son second fils le Duc de Cumberland, après avoir passé à Francfort, dans ce même asyle de l'Empereur qu'il reconnoissoit toujours pour son Souverain, & auquel il faisoit la guerre dans l'espérance de le détrôner.

Les Hollandais consentirent enfin de joindre vingt mille hommes à tant de forces réunies, croyant le tems venu de faire cette démarche sans rien risquer, & d'accabler la France sans déclarer la guerre. Ils envoyerent six mille hommes en Flandre, pour remplacer les garnisons Autrichiennes; ils en préparerent quatorze mille pour l'Allemagne, mais lentement selon le génie de cette République. On croyoit alors à la Haye, à Vienne & à Londres, que la France étoit épuisée d'hommes & d'argent, ou l'on feignoit de le penser: un des principaux Membres de la République assura que la France ne pouvoit pas mettre sur pied plus de cent mille hommes, & qu'elle n'avoit pas

pas au-delà de deux cent millions d'argent monnoyé : c'étoit s'abuser étrangement, mais c'étoit animer le peuple qu'il faut souvent tromper.

Cependant le Roi envoyoit le Maréchal de Noailles, à la tête de soixante six bataillons, & de cent trente-huit escadrons, chercher par tout les Anglais : il se déterminoit à donner des secours en Italie à Dom Philippe, en cas que la Cour de Turin ne voulût pas s'accommoder. Il avoit encore, vers le Danube, une armée entiere de soixante-six bataillons & de cent quinze escadrons, qui pouvoient secourir d'un côté Egra, de l'autre la Baviere. Il faisoit face par tout, n'étant par tout qu'Auxiliaire ; & l'Empereur retiré d'Ausbourg dans Francfort, attendoit sa destinée de celle de ses protecteurs & de ses ennemis.

La querelle de ce Prince & celles qu'elle faisoit naître occupoient à la fois dix armées, cinq en Allemagne & cinq en Italie. Il y avoit premièrement en Allemagne l'armée du Maréchal de Broglie qui défendoit la Baviere. Elle étoit composée du fonds de tous

tous les Régimens qui avoient fait la route de Bohème, de la moitié des troupes du Maréchal de Bellisle, qui jointe aux Bavarois composoient une armée formidable. La seconde étoit celle du Prince Charles qui poussoit le Maréchal de Broglie & qui accabloit la Bavière. La troisième celle du Maréchal de Noailles vers le Rhin, augmentée encore des troupes & des recrues du Maréchal de Bellisle: il avoit en tête les Hanovériens, les Autrichiens réunis, au nombre de plus de cinquante mille hommes; ce qui faisoit la quatrième armée sous le Roi George second: la cinquième étoit celle de quatorze mille Hollandais qui s'avançoient lentement vers le Mein, pour venir joindre les Anglais trop tard.

Les cinq armées d'Italie étoient celle de l'Infant Dom Philippe qui avoit soumis la Savoye. Celle du Roy de Sardaigne, dont une partie gardoit les Alpes, & l'autre étoit jointe aux Autrichiens. Cette armée d'Autrichiens s'étendoit depuis le Milanez jusqu'auprès de Boulogne. Elle avoit en tête le Comte de Gages Flamand de naissance, que son mérite avoit élevé au Généralat des

I. Espa-

Eſpagnols, à la place du Duc de Montemar. La cinquième armée étoit celle de Naples retenue dans l'inaction par une neutralité expirante. On pourroit encore à ces dix armées en ajouter une onzième; c'étoit celle de Veniſe levée ſeulement pour ſe garantir des autres. Tous ces grands appareils tenoient l'Europe en ſuſpens. C'étoit un jeu que les Princes jouoient d'un bout de l'Europe à l'autre, hazardant avec aſſez d'égalité le ſang & les tréſors de leurs peuples, & balançant long-tems la fortune par une compenſation de belles actions, de fautes & de pertes. On gagne du terrain difficilement en Italie, car du côté du Piedmont un rocher peut couter une armée entiere, & vers la Lombardie tout eſt entrecoupé de rivières & de canaux.

Le Comte de Gages avoit paſſé le Panaro & attaqué le Comte de Traun; on avoit donné une bataille en Février à Campo-Santo, pour laquelle on chanta des *Te Deum* à Madrid & à Vienne; & cette bataille, qui coûta beaucoup de braves ſoldats aux deux partis, ne laiſſoit à aucun la ſupériorité: on attendoit en Allemagne des actions plus déciſives. Le

Le Maréchal Duc de Noailles, qui commandoit l'armée opposée au Roi d'Angleterre, avoit porté les armes dès l'âge de quinze ans: il avoit commandé en Catalogne, & avoit passé par toutes les fonctions qu'on peut avoir dans le Gouvernement. Il avoit été à la tête des Finances dans les commencemens de la Régence. Il étoit Général d'armée & Ministre d'Etat, & dans tous ses emplois il n'avoit cessé de cultiver la littérature, exemple autrefois commun chez les Grecs & chez les Romains, mais rare aujourd'hui dans l'Europe. Ce Général, par une manœuvre supérieure, fut d'abord le maître de la campagne. Il côtoya l'armée du Roi d'Angleterre qui avoit le Mein entre elle & les François: il lui coupa les vivres, en se rendant maître des passages au-dessus & au-dessous de leur camp.

Le Roi d'Angleterre s'étois posté dans Achaffembourg, ville sur le Mein qui appartient à l'Electeur de Mayence. Il avoit fait cette démarche malgré Mylord Stairs son Général, & commençoit à s'en repentir. Il y voyoit son armée bloquée & affamée par le Maréchal de Noailles: le soldat fut reduit

duit à la demi-ration par jour ; & le Roi se vit obligé enfin de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau sur le chemin de Francfort, mais en se retirant il étoit exposé aux batteries du canon ennemi placé sur la rive du Mein. Il falloit faire marcher en hâte une armée que la disette * affoiblissoit, & dont l'arrière-garde pouvoit être accablée par l'armée Françoise ; car le Maréchal de Noailles avoit eu la précaution de jetter des points entre Ettinghen & Achaffembourg sur le chemin de Hanau ; & les Anglais avoient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces points. Le 26 Juin, au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre fit décamper son armée dans le plus grand silence, & hazarda cette marche précipitée & dangereuse à laquelle il étoit réduit.

Le Comte de Noailles, qui campoit le long du Mein, fut le premier qui s'en apperçut, il envoya dans l'instant en avertir son père. Le Maréchal se leve & voit les Anglais qui marchent à leur perte dans un chemin étroit

* On manquoit de fourages au point qu'on proposa de couper les jarrêts aux chevaux, & on l'auroit fait, si l'on fût resté encore deux jours dans cette position.

entre

entre une montagne & la rivière. Auſſitôt il fit avancer trente eſcadrons compoſés de la maiſon du Roi, de Dragons & de Huſſarts, vers le village d'Ettinghen, devant lequel les Anglais devoient paſſer, il fait défiler ſur deux ponts quatre brigades d'Infanterie avec celle des Gardes Françaiſes. Ces troupes avoient ordre de reſter poſtées dans le village d'Ettinghen en deçà d'un ravin profond; elles n'étoient point apperçues des Anglais, & le Maréchal voyoit toute la manœuvre des Anglais. M. de Vallière Lieutenant General, homme qui avoit pouſſé le ſervice de l'artillerie auſſi loin qu'il peut aller, tenoit ainſi dans un défilé les ennemis entre deux batteries qui plongeoient ſur eux du rivage. Ils devoient paſſer par un chemin creux qui eſt entre Ettinghen & un petit ruiſſeau: on ne devoit fondre ſur eux qu'avec un avantage certain dans un terrain qui devenoit un piége inévitable: le Roi d'Angleterre pouvoit être pris lui-même. C'étoit enfin un de ces momens déciſifs qui pouvoit mettre fin à la guerre.

Le Maréchal recommande au Duc de Gramont ſon neveu, Lieutenant-Général &

& Colonel des Gardes, d'attendre dans cette position que l'ennemi vînt lui-même se livrer. Il alla cependant reconnoître un gué pour faire avancer encore de la Cavalerie & pour découvrir mieux la position des ennemis. La plûpart des Officiers disoient qu'il eût mieux fait de rester à la tête de l'armée pour se faire obéir, mais si la journée eût été heureuse, on ne lui eût pas imputé cette faute. Quoi qu'il en soit il envoya occuper le poste d'Achaffembourg par cinq brigades; de sorte que les Anglois étoient pris de tous côtés.

Un moment d'impatience dérangea toutes ces mesures. Le Duc de Gramont crut que la première colonne ennemie étoit déja passée & qu'il n'y avoit qu'à fondre sur une arrière-garde qui ne pouvoit résister, il fit passer le Ravin à ses troupes. Le Duc de Chevreuse lui représenta combien cet excès de courage étoit dangéreux. Le Comte de Noailles le pria instamment d'attendre le retour de son père. Le Duc de Gramont, dont les mouvemens avoient déja été apperçus des Anglais, pensa qu'il ne devoit pas reculer: il quitta ce terrain avantageux où

il

il devoit rester, & avança avec le Régiment des Gardes & celui de Noailles infanterie dans une petite plaine qu'on appelle le chant des cocqs. Les Anglais qui défiloient en ordre de bataille se formerent bientôt. Leur armée entière consistoit en cinquante mille hommes contre trente escadrons & cinq brigades d'Infanterie: par-là les Français qui avoient attiré les ennemis dans le piège y tomberent eux-mêmes; ils attaquerent les ennemis en désordre & avec des forces inégales. Le canon que M. de Vallière avoit établi le long du Mein, foudroyoit les ennemis par le flanc & sur tout les Hanovériens; mais ils avoient aussi des batteries qui tiroient sur le front des troupes Françaises. L'avantage du canon, qui est si grand, ne fut pas long-tems compensé, car bientôt l'artillerie de la rive du Mein ne put servir, parce qu'elle auroit tiré contre les Français même dans la mêlée. Le Maréchal revint dans le moment qu'on venoit de faire cette faute, il ne s'agissoit plus que de la réparer par le courage des troupes.

La Maison du Roi à cheval, les Carabiniers enfoncerent d'abord par leur impétuosité

fité deux lignes entieres de Cavalerie; mais ces lignes se reformerent dans le moment & envelopperent les Français. Les Officiers du Régiment des Gardes marcherent hardiment à la tête d'un corps assez foible d'Infanterie; vingt-un de ces Officiers furent tués sur la place, autant furent dangereusement blessés; le Régiment des Gardes fut mis dans une déroute entiere.

Le Duc de Chartres, le Prince de Clermont, le Comte d'Eu, le Duc de Penthievre, malgré sa grande jeunesse, faisoient des efforts pour arrêter le désordre. Le Comte de Noailles y eut deux chevaux tués sous lui; son frere le Duc d'Ayen en fut renversé.

Le Marquis de Puisegur, fils du Maréchal de ce nom, parloit aux soldats de son Régiment, couroit après eux, rallioit ce qu'il pouvoit & en tua de sa main quelques-uns qui ne vouloient plus suivre & qui crioient *sauve qui peut*. Les Princes & les Ducs de Biron, de Luxembourg, de Boufflers, de Chevreuse, de Pequigny, se mettoient à

la tête des brigades qu'ils rencontroient & s'enfonçoient dans les lignes des ennemis.

D'un autre côté la Maiſon du Roi & les Carabiniers ne ſe rebutoient point, on voyoit ici une Compagnie des Gardes, & deux cent Mouſquetaires, dans un autre endroit des compagnies de Cavalerie s'avançant avec des Chevaux-Légers, d'autres qui ſuivoient les Carabiniers ou les Grenadiers à cheval, & qui couroient aux Anglais le ſabre à la main avec plus de bravoure que d'ordre : il y en avoit ſi peu qu'environ cinquante Mouſquetaires emportés par leur courage pénétrerent dans un Régiment de Cavalerie qu'on nomme *le Régiment Gris*, troupes célébres en Angleterre, compoſées d'hommes d'élite avantageuſement montés. Qu'on ſe repréſente ce que peuvent cinquante jeunes gens ſur des chevaux de taille médiocre contre une troupe ſi ſupérieure par le nombre. Ils furent preſque tous tués, bleſſés ou faits priſonniers à cette attaque ; le fils du Marquis de Fenelon fut pris dans les derniers rangs du Régiment Gris. Vingt-ſept officiers de la Maiſon du Roi à cheval périrent dans ce combat, & ſoixante-ſix furent

furent bleſſés dangéreuſement. Le Comte d'Eu, le Comte d'Harcourt, le Comte de Beuvron, le Duc de Bouffler furent bleſſés. Le Comte de la Motte-Houdancourt, Chevalier d'honneur de la Reine, eut ſon cheval tué, fut foulé long-tems aux pieds des chevaux & remporté preſque mort, le Marquis de Gontaud eut le bras caſſé, le Duc de Rochechouart premier Gentilhomme de la Chambre ayant été bleſſé deux fois & combattant encore, fut tué ſur la place. Les Marquis de Sabran, de Fleuri, le Comte d'Eſtrade, le Comte de Roſtaing y laiſſerent la vie.

Parmi les ſingularités de cette triſte journée, on ne doit pas omettre la mort d'un Comte de Boufflers, de la branche de Remiencourt. C'étoit un enfant de dix ans & demi; un coup de canon lui caſſa la jambe, il reçut le coup, ſe vit couper la jambe, & mourut avec un égal ſang froid. Tant de jeuneſſe & tant de courage attendrirent tous ceux qui furent témoins de ſon malheur.

La perte n'étoit gueres moins conſidérable parmi les Officiers Anglais. Le Roi d'Angleterre

gleterre combattoit à pied & à cheval tantôt à *la* tête de la Cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de Cumberland fut bleſſé à ſes côtés, le Duc d'Aremberg qui commandoit les Autrichiens reçut une bale de fuſil au haut de la poitrine : les Anglais perdirent pluſieurs Officiers Généraux. Le combat dura trois heures, mais il étoit trop inégal. Le courage ſeul avoit à combattre la valeur, le nombre & la diſcipline. Enfin le Maréchal de Noailles ordonna la retraite, & elle ne ſe fit pas ſans confuſion. Le Roi d'Angleterre dîna ſur le champ de bataille, & ſe retira enſuite ſans même ſe donner le tems d'enlever tous ſes bleſſés, dont il laiſſa environ ſix cens, que Milord Stairs recommanda à la généroſité du Maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes. Les Anglais & eux ſe traitoient en peuples qui ſe reſpectoient, au lieu que les Hongrois moins civiliſés n'avoient pour la plûpart fait paroître dans toute cette guerre qu'un eſprit de rapine & de barbarie.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir juſqu'à quel point on peut

pouſſer

pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre. Milord Stairs écrivit de Hanau au Maréchal le 30 Juin ces propres mots : *J'ai renvoyé tous les prisonniers Français dont j'avois connoissance, & j'ai donné ordre de relâcher ceux qui étoient entre les mains des Hanoveriens. Vous me permettez de vous remercier de vos manieres généreuses d'agir, lesquelles sont conformes aux sentimens que j'ai toujours fait profession d'avoir pour M. le Duc de Noailles. Je vous rends graces, Monsieur, du soin que vous avez pris si généreusement de nos blessés.*

Cette grandeur d'ame n'étoit pas particuliere au Comte de Stairs & au Duc de Noailles. Le Duc de Cumberland surtout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un Mousquetaire nommé Girardeau blessé dangéreusement, avoit été porté près de sa tente. On manquoit de chirurgiens assez occupés ailleurs ; on alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. *Commencez*, dit le Prince, *par soulager cet Officier Français, il est plus blessé que moi, il manquerait de secours, & je n'en manquerai pas.*

Au reste, la perte fut à peu-près égale dans les deux armées. Il y eut du côté des alliés deux mille deux cens trente-un hommes, tant tués que blessés. On sçut ce calcul par les Anglais qui rarement diminuent leur perte, & n'augmentent point celle de leurs ennemis.

Cette bataille fut à peu-près comme celle de Czaslau en Bohême, comme celle de Campo-Santo en Italie. Il se fit de très-belles actions. Il y eut beaucoup de sang versé, & les deux partis n'en recueillirent aucun avantage. Les Français perdirent beaucoup en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avoient fait perdre autrefois les batailles de Poitiers & de Créci. Le Roi d'Angleterre, qui acquit beaucoup d'honneur, n'en tira d'autre fruit que de quitter en hâte le champ de bataille pour aller chercher des subsistances à Hanau. Celui qui écrit cette histoire ayant rencontré Milord Stairs, quelques semaines après la bataille, prit la liberté de lui demander ce qu'il pensoit de la journée d'Ettinghen: *Je pense*, lui dit ce Général,

que vous avez fait une faute, & nous deux; la vôtre a été de passer le ravin, & de ne sçavoir pas attendre; les deux nôtres ont été de nous mettre d'abord en risque d'être perdus, & ensuite de n'avoir pas profité de la victoire.

Personne n'eut jamais plus à se plaindre que le Maréchal de Noailles. Il s'étoit vû enlever par un moment de précipitation tout le fruit de cette journée, qui peut-être eût mis fin à la guerre: cependant il ne se plaignit point: il n'accusa personne: son amitié pour son neveu l'emporta sur le soin de sa propre justification: il se contenta seulement, dans une lettre sage, éloquente & instructive, de représenter au Roi le besoin extrême qu'on avoit de rétablir la discipline.

Après cette action, beaucoup d'Officiers Français & Anglais allerent à Francfort, ville toujours neutre, où l'Empereur alors retiré vit l'un après l'autre Milord Stairs & le Maréchal de Noailles, sans pouvoir leur marquer d'autres sentimens que ceux de la patience dans son infortune.

La retraite précipitée que le Maréchal

 de

de Broglie faisoit en ce tems-là même des frontieres de la Bavière, étoit encore plus funeste à l'Empereur que la perte de la bataille d'Ettinghen. Le Maréchal de Broglie, qui depuis long-tems étoit très-mécontent du Maréchal Seckendorff, Général des Bavarois, avoit toujours dit & écrit, même avant la campagne, qu'il ne pouvoit garder la Bavière. Il en partit vers la fin de Juin, & c'étoit lorsque l'Empereur n'étant plus en sureté dans Ausbourg, s'étoit réfugié à Francfort, où il arriva le 27 au soir, le jour même que s'étoit donné la bataille.

Le Maréchal de Noailles trouva l'Empereur accablé du chagrin que lui causoit la retraite du Maréchal de Broglie, & pour comble d'infortune, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille dans cette ville Impériale, où personne ne vouloit plus faire la moindre avance au chef de l'Empire. Le Maréchal lui donna quarante mille écus sur une lettre de crédit qu'il avoit, étant certain de n'être pas désavoué par le Roi son maître.

Le Maréchal de Broglie en se retirant

ne

ne laiſſa à l'Empereur que Straubing, Ingolſtad ſur le Danube, & Egra ſur l'Eger, aux confins du haut Palatinat, toutes trois bloquées, il avoit encore quelques troupes Bavaroiſes dans Branaw, que les Autrichiens maîtres de tous les environs avoient négligé long-tems d'aſſiéger dans les formes, mais qui bien-tôt capitula. Straubing, où il y avoit douze cens Français, ſuivit bien-tôt cet exemple. Les douze cens hommes furent conduits vers le gros de l'armée qui abandonnoit la Bavière & qui marchoit vers le Nekre. Elle y arriva enfin diminuée de plus de vingt-cinq mille hommes que les déſertions, & ſur-tout les maladies, plutôt que le fer des ennemis, lui avoient enlevés. 4 Juillet.

Il ne s'agiſſoit plus alors de mettre l'Empereur Charles VII. en poſſeſſion de Vienne ou de Prague. Il falloit revenir défendre les frontieres de la France contre l'armée du Prince Charles & celle du Roi d'Angleterre toutes deux victorieuſes. On avoit pendant trois campagnes envoyé au ſecours de l'Empereur plus de cent vingt mille combattans en Bavière & en Bohême. De toutes ces

troupes le Maréchal de Broglie en ramenoit environ trente mille. L'Empereur, au désespoir, demanda au Roi l'exil du Maréchal de Broglie, & le Roi crut devoir cette satisfaction à ses plaintes, & cette foible & inutile consolation à ses disgraces.

Il paroît que tant d'efforts réiterés ayant été infructueux dans une aussi grande entreprise, il falloit qu'il y eût un défaut radical qui avoit dû nécessairement les faire avorter : peut-être que ce vice principal venoit de ce que l'Empereur Bavarois n'ayant ni bonnes places, ni bonnes troupes dans ses Etats, n'ayant qu'une autorité étrangere & gênée sur les armées de France, & devenu incapable par sa mauvaise santé de pousser lui-même une guerre vive contre un ennemi qui tous les jours se rendoit plus puissant, avoit eu toujours en effet un trés-grand désavantage. Pour commencer de telles résolutions, il les faut faire soi-même; & jamais Prince n'a fait une conquête importante uniquement par le secours d'autrui.

CHA-

CHAPITRE VII.

Nouvelles disgraces de l'Emperer Charles VII. Nouveau traité entre les ennemis. Louis XV. soutient à la fois l'Empereur, Dom Philippe Infant d'Espagne, & le Prince Charles Edouard qui veut remonter en Angleterre sur le trône de ses pères. Bataille de Toulon.

L'Empereur restoit dans Francfort, n'ayant plus en apparence ni alliés ni ennemis, ni en effet de sujets. La Reine de Hongrie s'étoit fait prêter serment de fidélité par tous les habitans de la Bavière & du haut Palatinat. L'Empereur Bavarois protesta dans Francfort contre ce serment qu'on exigeoit de ses sujets: Un Imprimeur de la ville de Stadamhof, ayant imprimé cette protestation de son maître, fut condamné à être pendu dans la place publique. On ne se borna pas à ces outrages; le Conseil d'Autriche fit quelque tems après présenter dans Francfort même à la Dictature Impériale des mémoires où l'élection de Charles VII. étoit qualifiée *nulle de toute nullité*. Le nouvel électeur de Mayence,

22 Août 1742.

Archi-Chancelier de l'Empire, élevé à cette dignité malgré l'Empereur, enregistroit ces pièces au protocole de l'Empire. Charles VII. ne pouvoit que se plaindre : il se plaignoit par des rescripts, & pour comble de disgrace, le Roi d'Angleterre, en qualité d'Electeur de Hanovre, lui écrivoit que la Reine de Hongrie & l'Electeur de Mayence avoient raison. Enfin on parloit de le forcer à se démettre de l'Empire, & à le résigner au duc de Toscane.

Cependant, l'Empereur s'étant déclaré neutre, tandis qu'on le dépouilloit, le Roi de France qui avoit fait la guerre pour lui, devoit déclarer à plus forte raison qu'il ne se mêloit plus des affaires de l'Empire. C'est ce qu'il avoit fait solemnellement par ses Ministres à Ratisbonne, dès le 26 Juillet. Une telle situation eût pu produire dans d'autres tems une paix générale ; mais l'Angleterre & l'Autriche vouloient profiter de leur avantage. Ces Puissances prétendoient forcer l'Empereur à demander lui-même le grand Duc son ennemi pour Roi des Romains. Elles se flattoient de pénétrer en Alsace & en Lorraine ; voilà comment

ment une guerre offenfive, faite d'abord aux portes de Vienne, fut tournée en deffenfive fur les bords du Rhin.

. . . .

Le Prince Charles de Lorraine s'établit dès le quatrieme Août dans une isle de ce fleuve près du vieux Brifac: on vit d'un autre côté des partis Hongrois pénétrer jusques par de-là la Sarre & entamer les frontieres de la Lorraine. Ce même Mentzel, qui le premier avoit pris Munich, ofa faire répandre, fous le nom de déclaration ou de manifefte, un écrit adreffé le vingtieme Août aux Provinces d'Alface, de Bourgogne, de Franche-Comté & des trois Evêchés: il invitoit les peuples, au nom de la Reine de Hongrie, à retourner, difoit-il, fous l'obéiffance de la maifon d'Autriche; il menaçoit les habitans qui prendroient les armes contre elle de les faire pendre, après les avoir forcés de fe couper de leurs propres mains le nez & les oreilles: une brutalité fi féroce n'excita que le mépris: les frontieres étoient bien gardées & un détachement de l'armée du Prince Charles, ayant déja paffé le Rhin, avoit été taillé en

pièces le quatrieme Août par le Comte de Bérenger.

L'armée du Maréchal de Noailles étoit vers Spire à la fin de Juillet. Le comte Maurice de Saxe étoit dans la haute Alsace à la tête des restes de l'armée du Maréchal de Broglie & quelques troupes tirées des places frontieres. Le Duc d'Harcourt commandoit sur la Moselle. Le Marquis de Montal gardoit la Lorraine: ce n'étoit pas assez de défendre ces frontieres, on prévoyoit une guerre ouverte avec le Roi d'Angleterre, & même avec la Sardaigne, qui n'avoit pas à la vérité fait encore de traité définitif avec la cour de Vienne, mais qui n'en étoit pas moins unie avec elle.

On étoit alors abandonné de la Prusse: le Roi se trouvoit comme son bisayeul, uni à l'Espagne contre les forces d'une nouvelle maison d'Autriche, de l'Angleterre, de la Hollande & de la Savoye. Il fit construire & armer des vaisseaux à Brest, il augmenta ses forces de terre, & donna à Dom Philippe un secours d'environ douze mille hommes; secours peu considérable en compa-

parai-

paraifon des troupes qu'il avoit prodiguées pour l'Empereur Bavarois; mais en effet plus utile, parce qu'il aidoit un jeune Prince qui attendoit fon établiffement des forces de l'Efpagne. Le Roi, non content de fecourir fes alliés, & d'affûrer fes frontieres, voulut dès-lors fe mettre à la tête de fon armée d'Alface: il avoit fait préparer fes équipages, il le manda au Maréchal de Noailles qui lui répondit ces propres mots; *vos affaires ne font ni affez bonnes ni affez mauvaifes pour que Votre Majefté faffe à préfent cette démarche.* Il lui allegua d'autres raifons auxquelles le Roi fe rendit, bien déterminé à faire la campagne fuivante.

De tant de païs que les Français avoient conquis pour l'Empereur, il ne leur reftoit plus qu'Egra dans la Bohème, & Ingolftad fur le Danube en Bavière.

Les extrémités où ils furent réduits dans Egra, devinrent encore plus cruelles que celles qu'on avoit éprouvées à Prague. On eut à peine du pain pendant plus de huit mois, & les foldats qui fe hafardoient à

sortir pour chercher quelques légumes dans la campagne, étoient tués par les Pandours. On n'avoit ni vivres, ni argent, ni espérance de secours. Le Marquis d'Herouville, qui commandoit dans cette place avec six bataillons, fit faire de ces monnoyes obsidionales dont l'usage commença autrefois au siége de Pavie sous François I. Celles d'Egra étoient des demi sols d'étain; mais cette monnoie qui suppléoit à l'argent, ne remédia pas à la disette des vivres. Le Marquis Désalleurs envoya des provisions
6 Sept. 1743. aux Français d'Egra, mais elles furent pour les assiégeans: il fallut enfin se rendre prisonniers de guerre. Les Officiers & les soldats furent dispersés en Bohême, en Autriche, où ils trouverent beaucoup de leurs compatriotes: il y en avoit plus de neuf mille en tout qu'on avoit pris pendant le cours de trois années, & qui furent durement traités, l'animosité de la vengeance s'étant jointe à la rigueur de la guerre & à la haine ancienne des nations.

Ceux qui défendoient Ingolstad furent plus heureux, M. de Grandville qui y commandoit avec environ trois mille hommes obtint

obtint non-seulement une retraite libre, mais il exigea encore que le Général Berinclau qui l'assiégeoit laissât retourner en liberté les Français qui étoient dans les villes de Baviere où il commandoit. C'est la premiere fois qu'une garnison, en capitulant, a délivré d'autres troupes. 5. Octobre 1743.

Cependant ni le Prince Charles, ni le Roi d'Angleterre ne purent entamer les Français sur le Rhin, & le reste de cette armée justifia ce que le Maréchal de Noailles avoit mandé au Roi, que les affaires n'étoient ni avantageuses, ni désespérées.

Toutes les Puissances flottoient entre la crainte & l'espérance: toutes avoient des pertes & des malheurs à réparer. Naples & Sicile éprouvoient le fléau de la contagion, & se préparoient à celui de la guerre, non sans avoir à craindre des conjurations en faveur de la maison d'Autriche. Le Roi de Naples ayant augmenté ses troupes jusqu'au nombre de près de vingt-six mille hommes, en employoit douze mille à garder les frontieres de la Calabre contre la contagion, en formant un cordon d'une vaste étendue:

étendue : le reste de son armée sur les frontieres de l'Abbruze attendoit que les conjonctures lui permissent d'agir & de donner la main à l'armée Espagnole du Roi son pere, commandée alors par le Duc de Modène & le Comte de Gages. La ville de Naples mise en état de défense, ne craignoit plus les insultes & les ordres d'un Capitaine de vaisseau Anglais. Dom Philippe attendoit en Savoie qu'il pût enfin s'accorder avec le Roi de Sardaigne, ou qu'il pût le vaincre avec l'aide de la France. Le Roi de Sardaigne ayant long-tems pesé le danger & l'avantage, crut enfin que son intérêt étoit de s'unir plus que jamais avec l'Autriche & l'Angleterre contre la maison de France: il y avoit déja plus d'un an qu'il avoit joint ses armes avec celles de la Reine de Hongrie, car il n'étoit pas encore son allié: il le fut enfin d'une maniere formelle & efficace par le traité fait à Wormes le 13 de Septembre 1743. traité que les mauvais succès des armes Françaises en Allemagne contribuerent à faire conclure.

Ce Roi avoit gagné le Tortonnois, le Vallais,

Vallais, une partie du Novarrois, & la superiorité territoriale de fiefs de Langhes, en s'armant contre le pere de Marie Therèse : il acquit le Vigevanasc, ce qui lui manquoit du Novarois, le Parmesan & Plaisance en se déclarant pour la fille: les Anglais, qui lui avoient déja donné quelques subsides, lui donnerent par le traité deux cens mille pistoles par an, c'est environ quatre cens mille livres. Il étoit alors à la tête d'une armée de trente mille hommes, & la flotte Anglaise de l'Amiral Mathews croisoit toujours sur les côtes, prête à le favoriser; mais il manqua le fruit de son avantage, & on vit que cette ancienne maxime, *la moitié vaut mieux que le tout*, est souvent très-véritable.

La Reine de Hongrie, par ce traité lui céda le Marquisat de Final qui n'apartenoit ni à elle ni à lui. C'étoit le bien des Genois; ils l'avoient acheté douze cens mille écus du dernier Empereur Charles VI. & on ne songeoit guere à les rembourser; car si le Roi de Sardaigne leur offroit ces deux cens mille écus, il demandoit en même tems que les Genois rétablissent le

château

château qu'il avoient démoli : ce qui leur eût coûté davantage. Cette donation du bien d'autrui valut ensuite à la France un Allié de plus. Gênes lui étoit déja attachée en secret : elle fut liée alors à ses intérêts. Son Port pouvoit être d'une grande utilité, & la flotte Anglaise pouvoit ne le pas bloquer toujours. Enfin le Roi de Sardaigne mettoit les Genois dans la nécessité de devenir bientôt ses ennemis déclarés, & préparoit contre lui-même une diversion dangereuse, tandis que Dom Philippe s'étant une seconde fois rendu maître de la Savoye le dix-huitieme Septembre 1742. se proposoit de passer les Alpes, & que les armées d'Espagne & de Naples pourroient se joindre dans le Boulonnois & même dans la Lombardie.

Le sort de la guerre devoit donc décider si les deux freres, le Roi Dom Carlos, & l'Infant Dom Philippe pénétreroient jusques dans le milieu de l'Italie, ou si le Roi de Sardaigne d'un côté garderoit le passage des Alpes, & si de l'autre la Reine de Hongrie pourroit envahir le Royaume de Naples, malgré la neutralité gardée encore par le Roi de Naples & par Elle.

Cepen-

Cependant l'Angleterre & l'Autriche comptoient au printems prochain attaquer les Français en Alſace & en Flandre, & on alloit renouveller de tous côtés la guerre la plus violente, ſans qu'il y eût en effet de rupture déclarée qu'entre l'Angleterre & l'Eſpagne, au ſujet du commerce de l'Amérique: rupture qui ſembloit n'avoir point de rapport; mais qui en avoit un eſſentiel aux intérêts qui partageoient l'Europe.

L'Empereur Charles VII. dépouillé de tout n'avoit plus aucun ſecours apparant, mais le Roi lui en préparoit encore de réels, & le Roi de Pruſſe, malgré ſa paix de Breſlau, & malgré un traité d'alliance défenſive fait avec le Roi d'Angleterre, étoit d'autant plus dans les intérêts de l'Empereur qu'il ne pouvoit plus douter du deſſein qu'on avoit alors à la Cour de Vienne de reprendre la Siléſie à la premiere occaſion. Les Cours de France & de Pruſſe commencerent alors à ſe réunir pour la cauſe commune, & pour les intérêts de l'Empereur que tout ſembloit abandonner ou opprimer.

Conclu le 18 Nov. 1742.

Le Roi de France prit la réſolution dès le com-

commencement de 1744. de déclarer la guerre au Roi d'Angleterre & à la Reine de Hongrie : il n'avoit plus de mesures à garder ni avec les Anglais qui insultoient continuellement ses vaisseaux, ni avec l'Autriche qui menaçoit de porter la guerre en France, & qui malgré un Cartel établi en 1741, ne vouloit rendre aucun prisonnier. Le premier fruit de cette révolution fut une entreprise secrette & hardie, dont le succès pouvoit changer tout d'un coup la destinée d'une partie de l'Europe.

La maison de Stuart, qui depuis cinquante-quatre ans languissoit loin des Royaumes dont elle avoit été dépouillée, avoit encore beaucoup de partisans secrets en Ecosse, en Irlande, & quelques-uns même en Angleterre. Le Prince Charles Edouard petit-fils de Jacques III. Roi d'Angleterre & fils du Prince, connu dans l'Europe sous le titre infortuné de *Prétendant*, joignoit à l'ardeur de son âge, & au ressentiment de son état, le courage le plus entreprenant & le plus déterminé. Il avoit dit plusieurs fois qu'il falloit que sa tête tombât, ou qu'elle fût couronnée. La France, si longtems

longtems l'afyle de fa famille, devenoit néceffairement fon appui ; & Louis XV. pouvoit à la fois dans fa premiere campagne rétablir un Empereur dans fes Etats & l'héritier des Stuards fur le trône d'Angleterre. Le jeune Prince Edouard partit de Rome le neuf Janvier, & mit dans fon voyage le fecret & la diligence d'un homme né pour les grandes entreprifes. Il cacha fa marche à un frere qu'il aimoit tendrement, & qui n'auroit pas voulu le laiffer partir fans lui. Le 13 il arriva à Gênes, feignant d'être un courier d'Efpagne ; & accompagné d'un feul domeftique, il s'embarqua le lendemain pour Antibes, & arriva bientôt à Paris.

6 Janvier 1744.

On faifoit en France avec le même fecret les préparatifs néceffaires pour conduire le Prince fur les côtes de la Grande Bretagne. Le Roi avoit fait un effort que l'Angleterre n'attendoit pas de l'état où la Marine avoit été en France depuis beaucoup d'années. Il avoit fait armer à Rochefort & à Breft avec une diligence incroyable vingt-fix vaiffeaux de guerre, & on faifoit courir le bruit que cette Efcadre étoit deftinée à fe joindre à

une

une flotte Espagnole qui étoit à Toulon depuis deux ans, & que la flotte de l'Amiral Mathews tenoit bloquée.

Cependant vint vaisseaux sortis de Brest, chargés de quatre mille hommes de debarquement, d'armes & de munitions, allerent entre les Isles d'Ouessant & les Sorlingues, sous le commandement de M. de Roquefeuille, où cinq autres Vaisseaux de guerre vinrent aussi du Port de Rochefort, sous les ordres de M. du Baraik.

De-là la flotte entra dans le Canal d'Angleterre, & se partagea en trois Escadres. La plus forte qui étoit de quatorze vaisseaux, cingla vers les côtes de Kent, la seconde se plaça entre Calais & Boulogne, & la troisième s'avança vers Dunkerque. Le Comte de Saxe devoit être à la tête de cette entreprise: il s'embarqua le premier

1 Mars 1744. Mars à Dunkerque avec neuf bataillons, & le Comte du Chaila le lendemain avec six.

Le Prince Edouard étoit sur le vaisseau que montoit le Comte de Saxe, il vit pour la première fois le rivage de sa patrie; mais une tempête violente rejetta les vaisseaux

de

de transport sur les côtes de France, plusieurs soldats périrent en voulant regagner le rivage: le jeune Prince vouloit encore tenter le passage avec un seul bâtiment; il sentoit que son courage & sa résolution lui feroient des sujets, dès qu'il auroit touché les côtes de la Grande-Bretagne; mais ni la mer, ni les dispositions qu'on avoit eu le tems de faire sur les côtes d'Angleterre, ne lui permirent de tenter ce hasard.

On avoit été informé à Londres dès le quinzième Février de cette entreprise. Les Hollandais liés avec le Roi Georges, lui avoient déja envoyé deux mille hommes, & devoient lui en fournir six mille, suivant leur traité de l'année 1716. L'Amiral Noris étoit avec une Escadre formidable vers les Dunes, lesquelles forment un port continuel sur les côtes de Kent & où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes: les Milices étoient armées; ainsi échoua une entreprise conduite avec plus d'art qu'aucun complot ne l'avoit encore été en Angleterre; car le Roi George sçut bien qu'il y avoit une conspiration, mais il n'en put jamais découvrir les auteurs. Ceux qu'on fit arrêter à Londres ne donnerent aucune lumiere, & laisserent le Gouver-

Gouvernement dans le trouble & dans la défiance.

Les circonſtances étoient très-favorables pour tenter une telle entrepriſe. Les troupes Anglaiſes étoient loin de leur Iſle répandues dans les Pays-Bas Autrichiens. Cette entrepriſe avoit encore un autre avantage. Elle occupoit les Eſcadres Anglaiſes qui auroient pû aller renforcer l'Amiral Mathews, & le projet étoit de livrer bataille à cet Amiral avec ce qui reſtoit de vaiſſeaux de guerre à la France dans la Méditerranée joints à ceux des Eſpagnols, qui devoient ſortir du port de Toulon, dans le tems même qu'on débarqueroit le Prince Edouard dans la Grande Bretagne.

Il y avoit en effet dans Toulon une flotte de ſeize vaiſſeaux Eſpagnols, deſtinée d'abord pour tranſporter Dom Philippe en Italie, mais depuis deux ans retenue continuellement dans le port par la flotte de Mathews qui dominoit dans la Méditerranée & inſultoit toutes les côtes de l'Italie & de la Provence : les Canoniers Eſpagnols n'étoient pas experts dans leur art ; on les exerça pendant

dant quatre mois en les faisant tirer au blanc, & en excitant leur émulation & leur industrie par des prix proposés.

Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'Escadre Espagnole commandée par Dom Joseph Navarro. Elle n'étoit que de douze vaisseaux, les Espagnols n'ayant pas assez de Matelots & de Canoniers pour en manœuvrer seize : elle fut jointe aussitôt par quatorze vaisseaux Français, quatre frégates & trois brulots, sous les ordres de M. de Court qui, à l'âge de quatre-vingt ans, avoit toute la vigueur de corps & d'esprit qu'un tel commandement éxige. Il y avoit quarante ans qu'il s'étoit trouvé au combat naval de Malaga où il avoit servi en qualité de Capitaine sur le vaisseau Amiral, & depuis ce tems il ne s'étoit donné de bataille sur mer en aucune partie du monde que celle de Messine en 1718. L'Admiral Mathews se présenta devant les deux Escadres combinées de France & d'Espagne. Il n'est pas hors de propos de remarquer que le grade d'Amiral, en Angleterre, ne répond point à la dignité d'Amiral de France, & qu'il y a trois Amiraux Anglais

qui commandent chacun séparément une armée Navale sous les ordres du grand Amiral, ou sous celui du Conseil de l'Amirauté.

La flotte de Mathews étoit de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates & de quatre brulots avec cet avantage du nombre, il eut aussi celui du vent; manœuvre dont dépend souvent la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les Anglais qui, les premiers, ont rangé leurs forces navales en bataille dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui; & c'est d'eux que les autres Nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-garde, arrière-garde & corps de bataille. Il ne faut pas s'imaginer que ces divisions soient sur trois lignes, elles ne sont que sur une seule. L'avant-garde est à la droite, l'arriere-garde à la gauche, le corps de bataille au milieu, de façon que les vaisseaux ne présentent jamais qu'un flanc.

On combattoit donc à la bataille de Toulon dans cet ordre. Le changement de vent mit les Espagnols à l'arrière-garde. L'Amiral Mathews conservant toujours cet-

te supériorité du vent tomba sur eux avec sa division. On ne doit pas laisser plus de soixante toises entre ses vaisseaux; & quand il n'y a que cet intervalle, on est aussi serré qu'il le faut, & on n'a point à craindre qu'un seul vaisseau soit attaqué par plusieurs: mais il est fort difficile que toute une flotte puisse gouverner de façon que cette distance de vaisseau soit toujours la même. Les navires Espagnols se trouverent trop écartés les uns des autres. Il y en eut d'abord deux désemparés par les coups de Canons, & l'Amiral Mathews eut la liberté d'attaquer l'Amiral Espagnol avec plusieurs vaisseaux Anglais: ce vaisseau Amiral que montoit Dom Navarro s'appelloit le Royal, & il étoit percé de cent dix pièces de Canon & monté d'environ mille hommes. Ses œuvres étoient si fortes que les planches avec les courbes qui composent ce qu'on appelle *Gabari*, étoient d'environ trois pieds d'épaisseur, & quand le Canon donnoit dans ces endroits il ne pouvoit percer. Il faut sçavoir d'ailleurs, que les Anglais tirent toujours plus à la voilure qu'au corps des vaisseaux, aimant mieux les désemparer & s'en rendre maîtres, que de

les couler à fond. L'Amiral Espagnol fut assailli à la fois par l'Amiral Anglais & par quatre autres vaisseaux de ligne, qui tous ensemble faisoient sur lui un feu épouvantable. Mathews comptoit aisément s'en rendre maître, se confiant sur son expérience dans la Marine & sur le peu d'usage qu'en avoient les Espagnols; & ce qui redoubloit encore ses espérances, c'étoit que Navarro étoit un Officier de terre: chaque vaisseau Espagnol étoit ainsi attaqué par plus d'un Anglais & devoit succomber. Tout ce qui étoit sur le pont de l'Amiral Royal-Philippe fut tué ou blessé. Le Capitaine du Pavillon reçut un coup mortel. Dom Navarro, blessé en deux endroits, fut obligé de descendre du Tillac.

Un Officier Français au service d'Espagne nommé le Chevalier de Lage, second Capitaine du Pavillon Amiral, maintint le combat contre les cinq vaisseaux Anglais. L'Amiral Mathews étoit étonné de la promptitude avec laquelle les batteries basses de l'Espagnol faisoient feu de tous côtés & endommageoient tout ce qui s'approchoit. Il lui détache enfin un vaisseau à

 feu,

feu. C'eſt ce que nous appellons *Brulot.* Ces navires chargés de feux d'artifices, de grenades & de matieres combuſtiles ſe joignent par des grapins aux vaiſſeaux ennemis. Dans l'inſtant qu'un brulot a ainſi accroché un navire, on met le feu aux mêches du brulot. L'équipage en hâte ſe jette dans la chalouppe où le Capitaine entre le dernier. Cependant le brulot embraſé eſt détruit dans un inſtant par l'effort de la poudre, met en flammes & fait ſauter avec lui le vaiſſeau auquel il s'eſt attaché.

Cette machine de deſtruction n'étoit qu'à quinze pas du Royal-Philippe. Quelques Officiers parlerent d'amener le Pavillon & de ſe rendre. M. de Lage leur dit: *Vous avez donc oublié que je ſuis ici.* Il fait tirer trois coups de canons au brulot & le perce au point qu'il eſt près de couler bas. Le Capitaine du brulot voyant ſa perte ſûre, veut au moins la venger en périſſant. Il ordonne de mettre le feu aux mêches, eſpérant encore aborder & faire ſauter le Royal; mais il n'en eut pas le tems. Le brulot prend feu & vole en mille débris à ſept ou huit piés de l'Eſpagnol, tout le Til-

lac du Royal est couvert de débris embrasés. M. de Lage dit qu'il vit le corps du Capitaine Anglais & de quelques ouvriers réduits en un instant en charbons, n'ayant pas plus de deux piés de long, & devenus plus légers que du liége : le Royal-Philippe ne fut point endommagé de cette secousse violente.

Monsieur de Court qui montoit le Terrible, au centre de la bataille, combattoit seul contre trois à la portée du pistolet. Il les endommagea, les écarta, & vint enfin lui-même au secours du Royal-Philippe & de l'escadre Espagnole. Les Anglais n'avoient pû se rendre maîtres que d'un seul vaisseau Espagnol nommé le Poder entierement démâté. Déja les Matelots Anglais avoient passé sur ce vaisseau pour le manœuvrer ; & quatre cens Espagnols qui le montoient avoient été forcés de se rendre. La division de l'Amiral Mathews se retira alors, & les Anglais qui étoient déja dans le Poder, occupés à manœuvrer leur prise, furent prisonniers eux-mêmes. La supériorité du nombre ne servit de rien aux Anglais. Leur arrière-garde, commandée

par

par le Contre-Amiral Leſtoc, étoit à plus de quatre milles ; ſoit que le Contre-Amiral Leſtoc, peu content de Mathews, eût voulu lui faire perdre la gloire de cette journée ; ſoit qu'au contraire l'Amiral Mathews n'eût pas voulu partager avec lui cette gloire. Enfin un vent d'Oueſt s'étant levé pendant la nuit, les eſcadres furent obligées de lui obéir, & d'aller chacune réparer leurs dommages. Les Anglaiſes ſe retirerent à Port-Mahon ; les Françaiſes à Carthagene, & les Eſpagnoles à Barcelone.

Cette journée navale de Toulon fut indéciſe, comme preſque toutes les batailles navales (à l'exception de celle de la Hogue) dans leſquelles le fruit d'un grand appareil & d'une longue action, eſt de tuer du monde de part & d'autre, & de dématêr des vaiſſeaux : chacun ſe plaignit ; les Eſpagnols crurent n'avoir pas été aſſez ſecourus ; les Français accuſerent les Eſpagnols de peu de reconnoiſſance. Ces deux nations, quoiqu'alliées, n'étoient point toujours unies. L'antipathie ancienne ſe réveilloit quelquefois entre les Eſpagnols, quoique l'intelligence fût entre leurs Rois. D'un autre

côté l'Amiral Anglais accusa devant l'Amirauté son contre-amiral, & le renvoya à Londres pour être jugé. Celui-ci à son tour accusa Mathews. On instruisoit à Londres le procès de l'un & de l'autre. Le Général Français rendoit publiquement justice à l'Amiral Anglais qui justifioit aussi M. de Court. S'il leur étoit dur d'être accusé par ceux-mêmes qui avoient combattu avec eux, il étoit beau d'être approuvé de son ennemi. Cependant pour satisfaire les Espagnols, le Général Français fut exilé quelques mois à sa campagne à deux lieues de Paris, & l'Amiral Anglais succomba depuis dans son procès qui dura long-tems, & fut déclaré incapable de servir, par un Conseil de guerre qu'on appelle en Angleterre *Cour Martiale*. La coutume de juger sevérement & de flétrir les Généraux malheureux, avoit passé depuis quelques années de la Turquie dans les Etats Chrétiens. L'Empereur Charles VI. en avoit donné deux exemples dans sa derniere guerre contre les Turcs, guerre qui passoit dans l'Europe pour avoir été plus mal conduite encore dans le cabinet, que malheureuse par les armes. Les Suédois depuis

depuis ce tems-là condamnerent à mort deux de leurs Généraux, dont toute l'Europe plaignit la deſtinée ; & cette ſévérité ne rendit pas alors leur gouvernement, ni plus reſpectable, ni plus heureux au dedans : l'importance de cette matiere merite qu'on s'y arrête.

Le Gouvernement de France conduit par des mœurs plus douces, s'étoit contenté d'une legere diſgrace dans des occaſions où d'autres Etats mettoient aux fers leurs Officiers Généraux, ou leur faiſoient trancher la tête. Il paroît que l'équité & même la politique exige que l'honneur & la vie d'un Général ne dépende pas d'un mauvais ſuccès. Il eſt ſûr qu'un Général fait toujours ce qu'il peut à moins qu'il ne ſoit traître ou rebelle, & qu'il n'y a gueres de juſtice à punir cruellement un homme qui a fait tout ce que lui permettoient ſes talens : peut-être même ne ſeroit-il pas de la politique d'introduire l'uſage de pourſuivre un Général malheureux, car alors ceux qui auroient mal commencé une campagne au ſervice de leur Prince, pourroient être tentés de l'aller finir chez les ennemis.

Au reste le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Espagne: la mer Méditerranée fut libre, au moins pendant quelque tems & les provisions dont avoit besoin Dom Philippe purent aisément lui arriver des côtes de Provence; mais ni les flottes Françaises, ni les escadres d'Espagne ne purent s'opposer à l'Amiral Mathews, quand il revint dans ces parages, après avoir radoubé ses vaisseaux; la France & l'Espagne, obligées d'entretenir continuellement de nombreuses armées de terre, n'avoient pas ce fonds inépuisable de marine qui fait la ressource de la puissance Anglaise: il parut sur-tout de quelle importance il étoit pour les Anglais d'avoir conservé l'isle de Minorque, & combien il étoit préjudiciable à l'Espagne de l'avoir perdue. Il étoit triste que des Insulaires de l'Océan eussent enlevé à la Monarchie Espagnole un Port plus utile encore que celui de Gibraltar, & qui les mettoit à portée d'inquiéter à la fois l'Espagne, l'Italie, & toutes les côtes méridionales de France. L'Espagne qui avoit des Ports en Afrique, malgré les Africains, ne pouvoit empêcher que les Anglais n'en eussent en Espagne malgré elle.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DE
mil ſept cent quarante & un.

SECONDE PARTIE.

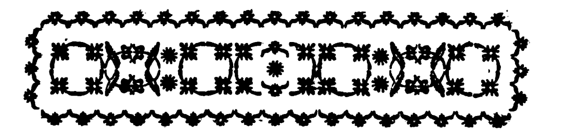
Par M. de VOLTAIRE.



A LONDRES:
Chez JEAN NOURSE.
MDCCLVI.

TABLE
DES CHAPITRES.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA GUERRE de 1741.

CHAPITRE PREMIER.

Le Prince de Conti force les Passages des Alpes. Situation des affaires en Italie.

LOUIS XV. au milieu de tous ces efforts, déclara la guerre au Roi Georges, & bientôt après à la Reine de Hongrie, qui la lui déclarerent aussi dans les formes; ce ne fut de part & d'autre qu'une cérémonie de plus: l'Espagne & Naples ne déclarerent point la guerre; mais ils la firent.

15 Mars 1744.
26. Avril.

Dom Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, dont le Marquis de la Mina étoit le Général, & le Prince de Conti, suivi de vingt mille Français, inspirerent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre, dont on avoit besoin pour pénétrer dans un païs, où un Bataillon peut à chaque pas arrêter une Armée entiere, où il faut à tout moment combattre entre des rochers & des torrents, & où la difficulté des Convois n'est pas un des moindres obstacles. Le Prince de Conti, qui avoit servi en qualité de Lieutenant-Général dans la guerre malheureuse de Baviere, avoit de l'expérience, quoique jeune, & sçavoit à quoi exposent tous les contre-tems qu'on essuye presque toujours dans une Campagne: il ne connoissoit pas encore l'Italie, où la guerre se fait tout autrement que dans les païs unis & ouverts; mais il s'étoit préparé à cette entreprise par une étude continuelle, & un travail de dix heures par jour pendant l'hiver qu'il avoit passé à Paris. Il connoissoit jusqu'aux moindres rochers, & il sçavoit tout ce qui s'étoit fait sous le Maréchal de Catinat & sous le Duc de Vendôme, comme s'il y avoit été présent.

Dès

Dès le 1. d'Avril l'Infant Dom Philippe & lui passérent le Var, riviere qui tombe des Alpes & qui se jette dans la mer de Genes au-dessous de Nice. Tout le Comté de Nice se rendit: mais pour avancer, il falloit attaquer les retranchemens élevés près de Villefranche; & après eux on trouvoit ceux de la forteresse de Montalban au milieu des rochers, qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles: on ne pouvoit marcher que par des gorges étroites & par des abysmes, sur lesquels plongeoit l'artillerie ennemie. Il falloit sous ce feu gravir de rocher en rocher. On trouvoit encore jusques dans les Alpes des Anglois à combattre. L'Amiral Mathews, après avoir radoubé ses vaisseaux, étoit venu reprendre l'empire de la mer; il avoit débarqué lui-même à Villefranche: ses soldats étoient avec les Piémontais, & ses Canoniers servoient l'artillerie. Le Prince de Conti prit si bien ses mesures, les troupes furent tellement animées, que ces obstacles qui étoient autant de retranchemens, furent franchis. Le Marquis de Bissy à la tête des Français, & le Marquis de Campo-Santo à la tête des Espagnols, s'empa-

rerent d'abord des batteries ennemies, qui flanquoient le pas de Villefranche. M. de Mirepoix & M. d'Argouges se faisoient un autre passage. On fit quatre fausses attaques dans les endroits où l'on n'avoit pas dessein de pénétrer. M. de Bissy en fit deux si vives à ceux qu'on vouloit emporter, tout fut si mesuré, si prompt & si violent, M. d'Argouges à la tête de Languedoc & de l'Isle de France, M. du Barail avec son Régiment, firent de tels efforts que ce rempart du Piémont, haut de près de deux
19 Avril. cens toises, que le Roi de Sardaigne croy-
1744. oit hors d'atteinte, fut couvert de Français & d'Espagnols.

D'un côté M. du Châtel & M. de Castelar monterent par des sentiers étroits à une hauteur appellée le Mont-Eleüs, dont ils chasserent les Piémontais; de l'autre, le Marquis de Bissy se battit pendant sept heures sur le haut d'un rocher, qu'on nomme Monte-Grosso. Les Espagnols & les Français après avoir gravi au sommet de cette roche, étoient dans la nécessité de vaincre ou de mourir : ils se traiterent alors tous de freres; ils s'entr'aiderent avec

ardeur,

ardeur, & abbattirent ensemble les retranchemens des ennemis sur ce rocher, gardé par quatorze bataillons, qui avoient une retraite assûrée: on leur fit prisonniers cent trente Officiers, & dix-sept cens hommes; on en renversa morts deux mille. Le Marquis de Suze, frere naturel du Roi de Sardaigne, fut pris par M. de Bissy. La cime de la Montagne, sur laquelle le Marquis du Châtel s'étoit établi, dominoit les retranchemens des ennemis, de maniere qu'ils furent enfin obligés de s'enfuir à Oneille au nombre de trois mille hommes, & d'aller s'embarquer sur la Flotte de l'Amiral Mathews, témoin de cette journée. Le Comte de Choiseul porta au Roi la nouvelle de cette victoire, dans laquelle il s'étoit distingué: on avança de poste en poste, de roc en roc: on prit la Citadelle de Villefranche, & le Fort de Montalban, dans lesquels on trouva plus de cent quarante pieces de Canon & des munitions à proportion: tout cela ne conduisoit encore qu'à partager la domination des Alpes, & à se battre sur la cime des montagnes. 25. Août.

Tandis qu'on ouvroit ces passages à l'In-

I fant:

fant: il étoit loin d'en avoir vers le païs qu'il prétendoit en Italie. Le Duc de Modène étoit aussi peu à portée de rentrer dans le Modénois, que l'Infant de pénétrer dans Parme & dans Milan. Les Autrichiens & les Piémontais étoient les maîtres de tout, depuis le haut des Alpes jusqu'aux frontieres de Naples. La Cour d'Espagne avoit rappellé le Duc de Montemar: le Comte de Gages, sous le Duc de Modène, recueilloit les débris de l'armée Espagnole, qui se retiroit toujours devant les Autrichiens, qui mettoient déja l'Abbruzze à contribution. Le Roi de Naples ne pouvoit plus garder une neutralité malheureuse, dont on abusoit, & qui n'auroit servi qu'à lui faire perdre sa Couronne. Il partit de Naples pour se mettre à la tête de son armée. La Reine sa femme, qui étoit grosse, s'étoit retirée à Gayette à la fin d'Avril 1744. On parloit même de la faire passer à Rome, en cas d'un événement malheureux & d'un soulevement à Naples, que les Autrichiens affectoient de lui faire craindre. Telle étoit la révolution des affaires, que la Reine de Hongrie, qui trois ans auparavant avoit été obligée de sortir de Vienne, se croyoit alors

sur

ſur le point de conquérir le Royaume de Naples. Le Prince de Lobkowitz tenoit prêt un Manifeſte, qu'il fit répandre enſuite dans le Royaume vers le mois de Juin ; & dans cet écrit la Reine de Hongrie parloit aux peuples des deux Siciles, comme à ſes ſujets auſquels elle donnoit ſa protection.

L'Angleterre ſecondoit plus que jamais cette Reine ; elle augmentoit ſes ſubſides : elle dépenſa pour la guerre cette année 1744. deux cens ſoixante & ſeize millions, neuf cens ſoixante & quatre mille livres, de notre monnoie ; & cette dépenſe augmenta beaucoup chaque année. Elle tenoit une Flotte dans la Mediterranée, qui faiſoit dépérir tout le commerce de la Provence : Elle avoit fait paſſer en Flandre les troupes qui avoient combattu à Ettinghen : cette armée, jointe aux Régimens Flamands & Hollandais, compoſoit au commencement de la campagne plus de ſoixante mille hommes. Le Prince Charles, avec des forces pareilles, venoit tenter encore le paſſage du Rhin : l'Empereur dont la neutralité étoit imaginaire, & dont les malheurs étoient trop réels, conſervoit les débris de ſon armée ſous le Canon de la ville Impériale de Philiſbourg, & attendoit à Francfort que la France lui aſſurât l'Empire, ou que la Reine de Hongrie l'en dépouillât. CHA-

CHAPITRE II.

Premiere campagne de Louis XV. en Flandre. Ses succès. Il quitte la Flandre pour aller au secours de l'Alsace menacée, pendant que le Prince de Conti continue à s'ouvrir le passage des Alpes. Nouvelles Ligues. Le Roi de Prusse prend encore les armes.

1744. CE fut dans ces circonstances dangereuses que Louis XV. commença sa premiere campagne. Il avoit envoyé le Maréchal de Coigni garder le Rhin, avec soixante & un bataillons & cent escadrons. Les troupes Bavaroises qui consistoient en près de douze mille hommes, payés par la France, étoient sous les ordres du Comte de Seckendorff, ce même Officier sur lequel on comptoit alors. Le Maréchal de Noailles étoit le Général de l'armée de Flandre, laquelle étoit de soixante & huit bataillons & quatre-vingt dix-sept escadrons complets. Le Comte de Saxe, fait Maréchal de France, commandoit un Corps séparé, composé de trente-deux bataillons & de cinquante-huit escadrons, aussi complets; ainsi toute l'armée de Flandre se montoit à plus de quatre-vingts mille combattans. Il

Il restoit encore, tant sur le Rhin, que sur la Moselle, soixante & quinze bataillons, & cent quarante-six escadrons, sans compter l'armée d'Italie, trente mille hommes de Milice, les Garnisons, les Troupes légères, les Bavarois, les Palatins & les Hessois. Cette situation, sur-tout en Flandre, étoit bien différente de celle où l'on s'étoit trouvé, l'année précédente, à la mort du Cardinal de Fleuri. Les Anglais alors avoient pû entrer sur les frontieres avec avantage. Ils s'y présentoient quand il n'étoit plus temps, & les Hollandais n'ayant pas voulu se joindre à eux pour cette entreprise, lorsqu'elle étoit facile, s'y joignirent enfin quand elle fut devenue impraticable.

Le Roi aima mieux faire la campagne en Flandre qu'en Alsace, comptant que vers le Rhin il ne feroit qu'une guerre défensive, au lieu que tout étoit disposé pour la faire offensive dans les Païs-bas Autrichiens.

Comme on n'avoit point sçû qu'il avoit été près d'aller en personne à la tête de ses armées l'année précédente, on ignora longtemps qu'il dût partir pour la Flandre, tant il

il mettoit de secret jusques dans des chôses que d'ordinaire on annonce avec quelque faste : il est naturel à un peuple, gouverné depuis huit cens ans par la même Maison, d'aimer son Roi ; il n'avoit qu'un Dauphin, qui n'étoit point encore marié ; toutes ces circonstances rassemblées exciterent dans Paris des mouvemens de zèle & d'attendrissement, peu communs, mêlés de joye & de crainte.

Il fit auprès de Lille la revûe de toute son armée, & établit, par des réglemens, une discipline difficile à maintenir, & dont on avoit besoin. Ses Aides-de-Camp étoient MM. de Meuze, de Richelieu, de Luxembourg, de Boufflers, d'Aumont, d'Ayen, de Soubise, de Pequigny. Les ennemis étoient commandés par le Général Wade (qu'on prononce Wede) ancien Officier, formé comme Milord Stairs par le Duc de Malboroug, & qui connoissoit parfaitement la Flandre, où il avoit fait la guerre longtemps : on attendoit beaucoup de son expérience & de son habileté. Le Duc d'Aremberg, de la maison de Ligne, Gouverneur de Mons & Grond-Baillif du Hainault, étoit le Général des troupes de la Reine de Hon-

Hongrie: il avoit passé une grande partie de sa vie à la Cour de France, & y avoit été un homme des plus recherchés; son goût le portoit à vivre avec des Français, & son devoir à les combattre. C'étoit un éleve du Prince Eugène; il avoit fait la guerre contre les Turcs & les Français, & n'avoit pas peu contribué au succès de la journée de Belgrade & de celle d'Ettinghen, ayant été blessé à l'une & à l'autre, à la tête des troupes.

Le Comte Maurice de Nassaw qui commandoit les Hollandais, étoit un descendant du célèbre Maurice de Nassaw, l'un des trois freres à qui les Provinces-Unies durent leur liberté & leur grandeur; mais ce Prince étant mort, avant que d'avoir accompli la promesse de mariage qu'il avoit faite à sa maîtresse, Madame de Mechelin, sa postérité n'a pû jouir des honneurs attachés à sa Maison.

Ces trois Généraux pouvoient s'opposer aux desseins du Roi; mais ils étoient peu unis; les Hollandais temporisoient & négocioient: ils étoient pressés par les Anglais de

de satisfaire aux Traités qui les unissent depuis 1678, & qui les obligent réciproquement de déclarer la guerre dans le terme de deux mois à quiconque l'aura déclarée à l'une des deux Nations; mais ils se flatterent de garder les apparences de la modération, jusques dans la guerre même: ils armoient contre le Roi, & ils craignoient de l'aigrir. Ils lui députerent le Comte de Wassenaar, homme agréable à la Cour de France, où il avoit été envoyé autrefois, & dans laquelle son caractère mêlé de vérité & de complaisance, & ses talens aimables lui avoient procuré beaucoup d'amis. Ce Député tint au Roi de France le langage le plus respectueux & le plus insinuant, lui demandant la paix pour l'Europe, & sa protection pour lui.

Le Roi lui répondit: *Le choix que les Etats Généraux ont fait de vous, Monsieur, ne pouvoit que m'être très-agréable par la connoissance que j'ai de vos qualités personnelles. Toutes mes démarches envers votre République, depuis mon avénement à la Couronne, ont dû lui prouver combien je désirois d'entretenir avec elle une sincère amitié & une parfaite correspondance.*

J'ai

J'ai fait connoître assez long-tems mon inclination pour la paix: mais plus j'ai différé de déclarer la guerre, moins j'en suspendrai les effets: mes Ministres me feront le rapport de la Commission dont vous êtes chargé; & après l'avoir communiquée à mes Alliés, je ferai sçavoir à vos Maîtres quelles seront mes dernieres resolutions.

Le 18. Mai, le Roi s'empara de Courtrai, petite ville, où il y avoit Garnison Autrichienne. Le lendemain le Député de Hollande vit investir Menin, place de barriere, gardée par des troupes de sa République au nombre de quinze cens hommes.

Il s'en falloit beaucoup que Menin fut une bicoque, comme l'ont appellé quelques journaux: c'étoit un des chef-d'œuvres de l'art du célébre Maréchal de Vauban. Il construisit cette place à regret, prévoyant qu'un jour il la faudroit rendre à des étrangers, qui jouïroient du fruit des travaux de la France.

Le Roi reconnut plusieurs fois la place. Il s'approchoit de la pallissade, à la portée du

du pistolet, avec le Maréchal de Noailles, le Comte d'Argenson & toute sa Cour; il fit ouvrir la tranchée le 29. Mai. Il encouragea les Travailleurs par ses libéralités, faisant donner cent cinquante Louis à ceux qui travailloient à l'attaque du côté de la porte d'Ypres, & cent à ceux qui étoient du côté de la porte de Lille. A l'attaque commandée par le Prince de Clermont, on emporta rapidement tous les ouvrages; on saigna les inondations que les Affiégés avoient faites. Le Chemin couvert fut pris le 4. Juin; le 5. la Ville capitula, & fut la premiere que le Roi prit en personne: l'Officer qui y commandoit en sortit avec les honneurs de la guerre.

Le Roi jugea convenable de démolir les fortifications de cette place, qui avoient autrefois tant coûté. C'étoit montrer de la modération aux Etats Généraux, en leur faisant voir qu'on ne vouloit pas se servir contre eux de cette place; & c'étoit en même-temps se venger d'eux, & les préparer à ménager toujours la France en faisant détruire une de leurs Barrieres.

Le lendemain même le Roi fit investir Ypres, & pendant qu'on en préparoit le siége, il assista dans Lille à un *Te Deum*, tel qu'on n'en avoit point encore vû de pareil sur la frontiere. Trois Princesses du Sang dont les Maris, les Freres, les Enfans ou les Gendres combattoient en des lieux différens pour le Roi, faisoient l'ornement singulier de cette cérémonie. La Duchesse de Modène avoit accompagné en Flandre son neveu le Duc de Chartres, & le Duc de Penthievre qui alloit devenir son Gendre, pendant que le Duc de Modène son Epoux étoit à la tête des Espagnols en Italie. La Duchesse de Chartres avoit suivi son Mari; & la Princesse de Conti, dont le Fils étoit alors sur les Alpes, & dont la Fille avoit épousé le Duc de Chartres, étoit venue avec ces deux Princesses. 6. Juin. 1744. 15. Juin.

C'étoit le Prince de Clermont, Abbé de St-Germain-des-Prez, qui commandoit les principles attaques au siége d'Ypres. On n'avoit point vû depuis les Cardinaux de la Valette & de Sourdis, d'homme qui réunît la profession des armes à celle de l'Eglise. Le Prince de Clermont avoit eu cette per-

mission du Pape Clément XII: qui avoit jugé que l'Etat Ecclésiastique devoit être subordonné à celui de la guerre dans l'arriere petit-fils du Grand Condé. On insulta le chemin-couvert du front de la basse ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hasardée: le Marquis de Beauveau, Maréchal de Camp, qui marchoit à la tête des Grenadiers de Bourbonnois & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle qui lui causa les douleurs les plus vives: il mourut dans des tourmens intolérables, regretté des Officiers & des Soldats, comme capable de commander un jour des Armées, & de tout Paris, comme un homme de probité & d'esprit. C'étoit un Antiquaire des plus curieux de l'Europe: il avoit formé un Cabinet de Médailles rares, & étoit alors le seul homme de son état qui cultivoit ce genre de Littérature.

Le Roi fit donner des gratifications à tous les Officiers de Grenadiers qui avoient attaqué le chemin-couvert, & s'en étoient rendus maîtres. Ypres capitula bientôt. Nul
25. Juin. moment n'étoit perdu: tandis qu'on entroit dans Ypres, le Duc de Boufflers prenoit

noit la Knoke; & pendant que le Roi alloit, après ces expéditions, visiter les places frontieres, le Prince de Clermont faisoit le siége de Furnes, qui arbora le Drapeau blanc au bout de cinq jours de tranchée ouverte. 29. Juin. 11. Juillet.

L'Armée des Alliés regardoit ces progrès, & ne pouvoit s'y opposer. Le corps que commandoit le Maréchal de Saxe étoit si bien posté & couvroit les siéges si à propos que les succès étoient assurés. Les Alliés n'avoient point de plan de campagne fixe & arrêté. Les opérations de l'armée du Roi étoient concertées. Le Maréchal de Saxe posté à Courtrai, arrêtoit tous les efforts des ennemis & facilitoit toutes les opérations de la France. Une Artillerie nombreuse qu'on tiroit aisément de Douay, un Régiment d'Artillerie de près de cinq mille hommes, plein d'Officiers, capables de conduire des siéges, & composé de Soldats, pour la plûpart Artistes très-habiles, enfin un corps considérable d'Ingénieurs, étoient des avantages que ne pouvoient avoir des Nations réunies à la hâte pour faire ensemble la guerre quelques années : de pareils établisse-

mens ne peuvent être que le fruit du temps & d'une attention suivie dans une Monarchie puissante. La guerre de siége devoit donner nécessairement la supériorité à la France.

Au milieu de ces progrès, la nouvelle vint que les ennemis avoient passé le Rhin, du côté de Spire, à la vûe des François & des Bavarois; que l'Alsace étoit entamée, & que les frontieres de la Lorraine étoient exposées. On ne pouvoit d'abord le croire; mais rien n'étoit plus certain. Le Prince Charles, en donnant de la jalousie en plusieurs endroits, & faisant à la fois plus d'une
29. & 30. Juin. tentative, avoit enfin réussi du côté où étoit posté le Comte de Seckendorff, qui commandoit les Bavarois, les Palatins & les Hessois.

Ce passage, qui fit tant d'honneur au Prince Charles dans l'Europe, fut à la fois le fruit de son habileté, & de la négligence que la voix publique reprochoit en France au Général des troupes Bavaroises. Le Comte de Seckendorff étoit d'abord au-delà du Rhin sous Philisbourg, protégé par cette forteresse, & pouvant tenir en échec

le

le corps ennemi qui se présenteroit de ce côté. Le Général Nadasti arriva vers lui, pendant que les autres divisions de l'armée Autrichienne bordoient le fleuve plus bas, & donnoient de l'inquiétude aux Français. Les Bavarois se retirerent & repasserent le Rhin. Le Maréchal de Coigni fut obligé de confier au Comte de Seckendorff la rive du fleuve vers Germersheim & Rinsabeau. Le Comte en répondit ; & ce fut dans cet endroit même que le Prince Charles exécuta le passage.

Un Colonel des troupes irrégulieres nommé Trenck, qui avoit succédé à Mentzel, tué depuis quelques jours, passa secretement vers un endroit couvert de Saules & d'arbres aquatiques, suivi de plusieurs batteaux chargés de Pandours, de Waradins & de Hussars. Il arriva en silence à l'autre bord à la hauteur de Germersheim : près de six mille hommes passerent, & ayant pénétré une demie-lieue, ils trouverent enfin trois Régimens Bavarois, qu'ils défirent & mirent en fuite. Le Prince Charles fit construire un second pont de batteaux, sur lequel ses troupes passerent sans opposition. Le Ma-

 réchal

réchal de Coigni informé de ce désastre, envoya son Fils & le Marquis de Croissi en toute diligence avec des Dragons: le Marquis du Châtelet-Lomont les suivit avec dix bataillons des meilleurs Régimens; & le tout arriva dans le temps que les ennemis se formoient entre des marais, & qu'ils n'avoient de ressource que leur ponts, s'ils étoient battus.

Ces trois Officiers presserent le Général Seckendorff d'attaquer: ils lui représenterent l'importance du moment, l'avantage du terrain, l'ardeur des troupes. Le Comte promit d'abord de marcher aux ennemis: il changea ensuite d'avis; en vain on insista, il répondit qu'il étoit mieux instruit qu'eux; & qu'il falloit qu'il en écrivit à l'Empereur. Il les laissa ainsi pénétrés d'indignation & de surprise.

L'armée Autrichienne, au nombre de soixante mille hommes, entra en Alsace sans résistance. Le Prince Charles s'empara en une heure de Lauterbourg, poste peu fortifié; mais de la plus grande importance: il fit avancer le Général Nadasti jusqu'à Weissembourg,

ſembourg, ville ouverte, dont la garniſon fut forcée de ſe rendre priſonniere de guerre: il mit un corps de dix mille hommes dans la ville, & dans les lignes qui la bordent. Le Maréchal de Coigny, dont l'armée s'étendoit le long du Rhin, vit alors que ſa communication avec la France étoit coupée; que l'Alſace, le païs Meſſin, & la Lorraine alloient être en proye aux Autrichiens & aux Hongrois; il n'y avoit d'autre reſſource que de paſſer ſur le corps à l'ennemi pour rentrer en Alſace, & couvrir le païs. Il marcha auſſi-tôt avec la plus grande partie de ſon armée à Weiſſembourg, dans le temps que les ennemis venoient de s'en emparer. Il les attaqua dans la ville & dans les lignes. Les Autrichiens ſe défendirent avec courage, on ſe battit dans les places & dans les ruës; elles étoient couvertes de morts: la réſiſtance dura ſix heures entieres; les Bavarois, qui avoient ſi mal gardé le Rhin, réparerent leur négligence par leur valeur. Ils étoient ſur-tout encouragés par le Comte de Mortagne, alors Lieutenant-Général de l'Empereur, qui reçut dix coup de fuſils dans ſes habits: le Marquis de Montal menoit les François;

15. Juillet 17. 4.

on reprit enfin Weissembourg & les lignes: mais on fut bientôt obligé par l'arrivée de toute l'armée Autrichienne, de se retirer vers Haguenau, qu'on fut même forcé d'abandonner. Des partis ennemis porterent l'épouvante vers la Lorraine; le Roi Stanislas fut obligé de partir avec sa Cour.

A ces nouvelles, que le Roi reçut à Dunkerque, il ne balança pas sur le parti qu'il devoit prendre: il résolut d'interrompre le cours de ses conquêtes en Flandre, & laissant le Maréchal de Saxe, avec quarante mille hommes, pour conserver ce qu'il avoit pris, il accourut lui-même au secours de l'Alsace.

Après avoir fait prendre le devant au Maréchal de Noailles, il envoya le Duc d'Harcourt, avec quelques troupes, garder les gorges de Phalsbourg, & se prépara à marcher lui-même à la tête de vingt-six bataillons, & de trente-trois escadrons: ce parti, que prenoit Sa Majesté, dès sa premiere campagne, rassûra les Provinces allarmées par le passage du Rhin, & sur-tout par les malheureuses campagnes précédentes en Alle-

Allemagne. Le zèle de la Nation fut d'autant plus excité que dans tout ce que le Roi écrivoit, comme dans ſes Lettres pour faire chanter le *Te Deum*, dans ſes Déclarations aux Puiſſances étrangères, dans ſes Lettres à ſa Famille, le deſir de la paix & l'amour de ſes peuples étoient toujours ſes principaux objets. Ce ſtile nouveau, dans un Monarque abſolu, attendriſſoit la Nation, & l'animoit.

Le Roi prit ſa route par Saint-Quentin, la Fère, Laon, Reims, faiſant marcher ſes troupes, dont il aſſigna le rendez-vous à Metz. Il augmenta pendant cette marche la paye & la nourriture du Soldat ; & cette attention redoubla encore l'affection de ſes ſujets. Il arriva dans Metz le 5. Août, & le 7. on apprit un événement qui changeoit toute la face des affaires, qui forçoit le Prince Charles à ſortir de l'Alſace, qui rétabliſſoit l'Empereur, & mettoit la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eût été encore.

Il ſembloit que cette Princeſſe n'eût alors rien à craindre du Roi de Pruſſe, après la

paix de Breslau; & sur-tout après une Alliance défensive, conclue la même année que la paix de Breslau entre lui & le Roi d'Angleterre; mais il étoit visible que la Reine de Hongrie, l'Angleterre, la Sardaigne, la Saxe & la Hollande s'étant unis contre l'Empereur par le traité de Worms, les Puissances du Nord, & surtout la Russie étant vivement sollicitées, les progrès de la Reine de Hongrie augmentant en Allemagne, tout étoit à craindre tôt ou tard pour le Roi de Prusse. Il avoit enfin pris le parti de rentrer dans ses engagemens avec la France: le traité avoit été signé secrétement le 5. Avril, & depuis on fait à Francfort une Alliance étroite entre le Roi
27. Mai 1744. de France, l'Empereur, le Roi de Prusse, l'Electeur Palatin & le Roi de Suede en qualité de Landtgrave de Hesse. Ainsi l'union secrette de Francfort étoit un contrepoids aux projets de l'union de Worms; & des deux côtés on épuisoit toutes les ressources de la politique & de la guerre.

Le Maréchal Shmittau vint, de la part du Roi de Prusse, annoncer au Roi que son nouvel Allié marchoit à Prague avec quatre-

tre-vingt mille hommes; on en faisoit avancer vingt-deux mille en Moravie. Dans le même-temps on apprit les progrès nouveaux que l'Infant Dom Philippe & le Prince de Conti faisoient dans les Alpes: ces montagnes escaladées à Montalban & à Villefranche, & les victoires remportées entre ces précipices, n'avoient point ouvert de passage de ce côté-là; on ne pouvoit avancer, faute de subsistance, dans ces gorges & sur ces rochers, où il falloit traîner à bras les Canons, porter les fourrages à dos de Mulet, & marcher en des endroits sur la pente d'une montagne, dont le pied étoit battu de la mer, & où l'on étoit exposé à l'artillerie d'une flotte Angloise. De plus, les Génois n'avoient point encore signé leur Traité: on étoit toujours en négociation, de sorte que les épines de la politique arrêtoient les progrès des armes: on se fraya de nouveaux chemins du côté de Briançon, vers la vallée de Suze; on pénétra enfin jusqu'à celle 19 Juillet
de Château-Dauphin. 1744.

Le Baillif de Givri menoit, entre deux montagnes, neuf bataillons François de

 Poitou,

Poitou, de Conti, de Sales, de Provence & de Brie. Le Comte de Campo-Santo * le suivoit à la tête des Espagnols par une autre gorge. Le Baillif de Givri escalada en plein jour un roc, sur lequel deux mille Piémontais s'étoient retranchés. Le brave Chevert, qui avoit monté le premier sur les remparts de Prague, monta à ce roc aussi des premiers; entreprise bien plus meurtriere que celle de Prague. On n'avoit point de Canon ; les Piémontais foudroyoient les assaillans avec le leur. Le Roi de Sardaigne placé lui-même derriere ces retranchemens, animoit ses troupes. Le Baillif de Givri avoit été blessé dès le commencement de l'action ; & le Marquis de Villemur, instruit qu'un passage non moins important venoit d'être heureusement forcé, envoyoit ordonner la retraite. Givri la fait battre: mais les Officiers & les Soldats, trop animés, ne l'écoutent point. Le Lieutenant-Colonel de Poitou saute dans les premiers retranchemens,

* Le Comte de Campo-Santo portoit ce nom & ce titre depuis la bataille de Campo-Santo, où il avoit fait des actions étonnantes ; ce nom étoit sa récompense, comme on avoit donné le nom de Bitonto au Duc de Montémar après la bataille de Bitonto : il n'y a guères de plus beau titre que celui d'une bataille qu'on a gagnée.

mens, les Grenadiers s'élancent les uns sur les autres ; & ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrâsures mêmes du Canon ennemi, dans l'instant que les pièces ayant tiré réculoient par leur mouvement ordinaire. On y perdit près de deux mille hommes ; mais il n'échappa aucun Piémontais.

Le Roi de Sardaigne au désespoir vouloit se jetter lui-même au milieu des attaquans, & on eut beaucoup de peine à le retenir. Il en coûta la vie au Baillif de Givri ; le Colonel Salis & le Marquis de la Carte y furent tués ; le Duc d'Agenois & beaucoup d'autres blessés : mais il en avoit coûté encore moins qu'on ne devoit l'attendre dans un tel terrain. Le Comte de Campo-Santo, qui ne put arriver à ce défilé étroit & escarpé où ce furieux combat s'étoit donné, écrivit au Marquis de la Mina, Général de l'armée Espagnole sous Dom Philippe. *Il se presentera quelques occasions où nous ferons aussi bien que les François ; car il n'est pas possible de faire mieux.* Je rapporte toûjours les Lettres des Généraux, lorsque j'y trouve des particularités intéressantes ;

 ainsi

ainſi je tranſcrirai encore ce que le Prince de Conti écrivit au Roi touchant cette journée. *C'eſt une des plus brillantes & des plus vives actions qui ſe ſoient jamais paſſées, les troupes y ont montré une valeur au-deſſus de l'humanité. La Brigade de Poitou, ayant Monſieur d'Agenois à ſa tête, s'eſt couverte de gloire.*

La bravoure & la préſence d'eſprit de Monſieur de Chevert, ont principalement décidé de l'avantage. Je vous recommande Monſieur de Solemi, & le Chevalier de Modène. La Carte a été tué; Votre Majeſté qui connoît le prix de l'amitié, ſent combien j'en ſuis touché. Qu'il ſoit permis de dire que de telles expreſſions d'un Prince à un Roi ſont des leçons de vertu pour le reſte des hommes.

Pendant qu'on prenoit Château-Dauphin, il falloit emporter ce qu'on appelloit les barricades. C'étoit un paſſage de trois toiſes entre deux montagnes, qui s'élevent juſqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture, qui baigne cette vallée; trois retranchemens, & un chemin-couvert par-delà

la

la riviere, défendoient ce poste. Il falloit ensuite se rendre maître du Château de Démont, bâti avec des frais immenses sur la cime d'un rocher isolé au milieu de la vallée de Sture, après quoi les Français, maîtres des Alpes, voyoient les pleines du Piémont. Ces barricades furent emportées habilement par les Français & par les Espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin: on s'en empara, presque sans coup férir, en mettant ceux qui les défendoient entre deux feux. C'étoit cet avantage & cette action singuliere appellée *la journée des barricades*, qui avoit engagé le Marquis de Villemur à ordonner la retraite devant Château-Dauphin. Cet Officier général & le Comte de Lautrec ayant exécuté l'entreprise des barricades avec un succès d'autant plus beau qu'il ne fut pas sanglant, avoient voulu épargner le sang devant Château-Dauphin; parce qu'après les barricades forcées, cette place devoit tomber d'elle-même; mais la valeur des troupes les emporta plus loin qu'on n'osoit l'espérer: en deux jours de temps la vallée de Sture, défendue par les barricades 18 Juillet

cades

cades & par Château-Dauphin, fut ouverte.

Tant d'obſtacles ſurmontés vers l'Italie, une puiſſante diverſion en Allemagne, les conquêtes du Roi en Flandre, ſa marche en Alſace diſſipoient toutes les allarmes, lorſqu'on en éprouva d'une autre eſpèce, qui jetta la conſternation dans toute la France.



CHA-

CHAPITRE III.

Maladie du Roi. Ce Prince est à l'extrémité. Dès qu'il est guéri, il marche en Allemagne. Il va assiéger Fribourg, tandis que l'armée Autrichienne, qui avoit pénétré en Alsace, va délivrer la Bohême, & que le Prince de Conti gagne une bataille en Italie.

LE jour qu'on chantoit dans Metz un *Te Deum*, pour la prise de Château-Dauphin, le Roi ressentit des mouvemens de fiévre, c'étoit le 8. d'Août; la maladie augmenta; elle prit le caractère d'une fiévre qu'on appelle maligne ou putride; & dès la nuit du 14. il étoit à l'extrémité: son tempérament étoit robuste, & fortifié par l'exercice, mais les meilleures constitutions sont celles qui succombent le plus souvent à ces maladies. Le danger du Roi porta la désolation de ville en ville, les peuples accouroient de tous les environs de Metz, les chemins étoient remplis d'hommes de tout état & de tout âge, qui, par leurs différens rapports, augmentoient leur commune inquiétude.

Le 14. au soir la Reine reçoit un Courier du Duc de Gêvres, qui lui apprend le péril extrême du Roi : la Reine, le Dauphin & ses sœurs, tout ce qui les entouroit étoient en pleurs ; tout le Palais, tout Versailles retentissoit de cris de douleur. La Famille Royale part cette même nuit en poste sans aucune préparation. L'habitude où la Reine avoit toujours été de faire des libéralités de son argent ne lui laissoit pas de quoi partir : on fut obligé au milieu de la nuit d'envoyer chercher mille louis chez le Receveur-Général des Finances de Paris : les Dames du Palais suivent la Reine sans domestiques ; plus de vingt mille habitans de Versailles remplissoient les escaliers, les avenues & suivoient de loin les Carosses de la Reine, les uns poussant des cris douloureux, les autres dans le silence de la consternation : le bruit s'en répandoit déja dans Paris ; on se reléve, tout le monde court en tumulte sans sçavoir où l'on va ; une partie du peuple se rend vers les Remparts d'où il pouvoit voir de loin passer la Famille Royale ; une autre court aux Eglises : on ne connoît plus le temps ni du sommeil, ni de la veille, ni du repos ; Paris étoit hors

hors de lui-même : toutes les maiſons des hommes en place étoient aſſiégées d'une foule continuelle ; on s'aſſembloit dans tous les Carefours, le peuple s'écrioit : *S'il meurt, c'eſt pour avoir marché à notre ſecours.* En effet, le ſoleil qu'il avoit eu long-temps ſur la tête dans une marche, avoit contribué à ſa maladie ; & le coup de ſoleil, dont il avoit été frappé, lui brûla la cuiſſe par ſa violence. On ſe repréſentoit ce qu'il avoit fait dans ſa premiere campagne ; la déſolation publique ne venoit pas des malheurs qu'on auroit pû craindre, on étoit trop ſaiſi pour rien prévoir. L'amour ſeul agiſſoit, il alloit juſqu'à l'aliénation d'eſprit, tout le monde s'abordoit, s'interrogeoit dans les Egliſes, où le Prêtre, qui prononçoit la Priere pour la ſanté du Roi, interrompoit le chant par ſes pleurs ; & le peuple lui répondoit par des ſanglots & par des cris : les pauvres donnoient aux pauvres, en leur diſant : *Priez Dieu pour le Roi :* ils portoient aux pieds des Autels l'argent qu'ils recevoient. Il y eut dans Paris des perſonnes qui s'évanouirent en apprenant qu'il étoit en danger de mort, & d'autres qui tomberent malades. Le Corps de ville

établit

établit des Couriers, qui apportoient de trois heures en trois heures des nouvelles de son état. Les Cours supérieures avoient envoyé à Metz. Chacune avoit ses Couriers, qui alloient & venoient sans discontinuer. Tous étoient, à leur retour à Paris, arrêtés sur le chemin, & aux portes par la foule du peuple en larmes : les Médecins, qui étoient auprès du Roi, écrivoient de trois heures en trois heures l'état de la maladie pour contenter le peuple qui lisoit ces Bulletins, avec avidité & en tremblant.

La Reine arrive à St-Dizier, où elle trouve le Roi Stanislas de Pologne son pere, qui étoit sorti de la chambre du Roi dans le moment où l'on avoit désespéré de sa vie. La douleur fut alors à son comble ; on crut le Roi mort : la nouvelle s'en répandit dans toutes les villes voisines, néanmoins il étoit sagement traité par ses Médécins, à qui de telles maladies étoient familieres, & qui joignant la raison à l'expérience, sçavoient que tout ne consiste qu'à débarrasser la nature : quand cette voye ne réussit pas, il faut abandonner ses jours à celui qui les a comptés : tout le reste n'étant qu'un faux art, qui en impose à la foiblesse des hommes. La

La Reine arriva le 17. lorsque le Roi commençoit à être rendu à la vie. Le Courier qui apporta la nouvelle de sa convalescence fut embrassé, & presque étouffé par le peuple; on baisoit son cheval; on le menoit en triomphe: toutes les ruës retentissoient de ces cris d'allégresse, *Le Roi est guéri*. Les inconnus s'embrassoient; on couroit se prosterner dans les Eglises; il n'y eut pas une société d'artisans, qui ne fit chanter un *Te Deum*. Le Roi étoit encore au lit, & très-foible, quand on lui rendit compte de ces transports inouis de joie, qui avoient succédé à ceux de la désolation: il fut attendri jusqu'aux larmes, & en se soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui rendoit des forces, *Ah!* s'écria-t-il, *qu'il est doux d'être aimé ainsi, & qu'ai-je fait pour le mériter?*

Les premiers jours de sa guérison furent marqués par de nouveaux succès de ses armes en Italie. Le Prince de Conti, après avoir fait tomber ces barricades des défilés de Sture qui sembloient imprenables, & après la prise de Château-Dauphin, étoit parvenu heureusement jusqu'à la montagne de

de Démont ; il en avoit pris tous les retranchemens, & avoit enfin réduit douze cens hommes, qui défendoient cette derniere forteresse des Alpes, à se rendre à discrétion.

Ces nouvelles faisoient l'entretien du Roi, & sa consolation dans sa convalescence. Ce Monarque, sur le point de mourir, n'avoit point perdu de vûe l'intérêt de l'Etat. C'étoit alors le Maréchal de Noailles qui commandoit en chef l'armée d'Alsace, renforcée des troupes de Flandre que le Roi n'avoit pû conduire lui-même ; son dessein avant sa maladie avoit été d'arriver à temps pour livrer bataille au Prince Charles, qui avoit fait passer des partis jusqu'en Lorraine : mais la marche des troupes ayant été un peu retardeé, il étoit toujours occupé de cet événement, qu'il attendoit ; & quand il se crut en danger de mort, il dit au Comte d'Argenson, qui n'avoit pas quité le chevet de son lit pendant toute sa maladie : *Dites de ma part au Maréchal de Noailles, que pendant qu'on portoit Louis XIII. au tombeau, le Prince de Condé gagna une bataille.* Cependant le Maréchal de Noailles ne put qu'entamer

22 & 23 Août.

tamer l'arriere-garde du Prince Charles, qui se retiroit en bon ordre. Elle perdit environ dix-huit cens hommes. Le Chevalier d'Orléans, Grand-Prieur de France, & M. de Fremur furent dangéreusement blessés dans ce petit combat, qui ne coûta pas aux Français plus de deux cens hommes.

Le Prince Charles qui avoit passé le Rhin, malgré l'armée de France le repassa presque sans perte vis-à-vis une armée supérieure. Le Roi de Prusse se plaignit amérement qu'on eût ainsi laissé échapper un ennemi, qui alloit venir à lui. C'étoit encore une occasion heureuse manquée. La maladie du Roi de France causa quelque retardement dans la marche de ses troupes: un terrain marécageux & difficile par où il falloit aller au Prince Charles, les précautions qu'il avoit prises, ses ponts assûrés, tout lui facilita cette rétraite, de maniere qu'il ne perdit pas même un magasin. Ayant donc repassé le Rhin avec cinquante mille hommes complets, il marche vers le Danube & l'Elbe, avec une diligence incroyable; & après avoir pénétré en France

aux portes de Strafbourg, il penfoit à délivrer la Bohême une feconde fois. Le Roi de Pruffe s'étant avancé vers Prague, l'investit le 4. Septembre; & ce qui parut étrange, c'eft que le Général Ogilvy, qui la défendoit avec quinze mille hommes, fe rendit dix jours après prifonnier de guerre, lui & fa garnifon. C'étoit le même Gouverneur qui en 1741. avoit rendu la ville en moins de tems, quand les Français l'efcaladerent.

1r. Septembre.

Une armée de quinze mille hommes prifonniere de guerre, la Capitale de la Bohême prife, le refte du Royaume foumis peu de jours après, la Moravie envahie en même-temps, l'armée de France rentrant enfin en Allemagne, les fuccès en Italie, faifoient attendre qu'enfin la grande querelle de l'Europe alloit être décidée en faveur de l'Empereur. Ce Prince fe difpofoit à rentrer dans Munick, dès que le Prince Charles ayant repaffé par les frontieres de la Baviere, pour courir au fecours de la Bohême, lui laifferoit les chemins libres. La Heffe, qui étoit entrée dans l'union de Francfort, vendoit déja trois mille hommes

au Roi de France, & devoit lui en fournir jusqu'à six mille. Le Palatinat avoit toujours été dans le même parti. La Saxe, qui d'abord avoit commencé la guerre contre la Reine de Hongrie, pouvoit la renouveller; le Roi de Prusse sollicitoit fortement l'Electeur Saxon. Il lui promettoit six Cercles dans la Bohême; mais comme il en retenoit déja deux pour lui-même, celui de Konisgrats & celui de Leuttemeritz par son traité avec la France, il restoit peu de chose pour l'Empereur; c'étoit un nouveau partage des biens de la Maison d'Autriche. Il faisoit offrir une principauté dans l'Empire au premier Ministre de Saxe, le Comte de Brulh; il promettoit au Pere Quarini, Jésuite, Confesseur de la Reine de Pologne, la nomination de l'Empereur à la dignité de Cardinal; & il comptoit parmi les plaisirs de ses succès celui de voir dans le Sacré Collége un Jésuite de la main d'un Prince Protestant. Les apparences étoient favorables, quand le Prince Charles étoit encore en Alsace, & que le Roi de France, qui marchoit à lui, alloit l'attaquer avec des forces supérieures.

La maladie du Roi dérangea, comme on a vû, ce projet qui sembloit immanquable: mais le succès n'en paroissoit que retardé. L'armée du Prince Charles devoit diminuer beaucoup dans la marche précipitée qu'elle faisoit en Bohême; & à peine avoit elle quitté la Baviere que le Roi avoit ordonné le siége de Fribourg, le boulevart de l'Autriche antérieure que le Maréchal de Coigni investit le 30. Octobre.

Tous les Médécins conseilloient au Roi de ne pas s'exposer à l'air mal-sain de ce Canton après une maladie mortelle, & de retourner à Versailles. Il ne les écouta point, & voulut finir la campagne. Lorsqu'il fut à Strasbourg, où sa réception fut une des plus brillantes fêtes qu'on ait jamais données, le Marquis de Bissy arriva d'Italie avec la nouvelle d'une victoire. L'Infant Dom Philippe & le Prince de Conti assiégeoient Coni. Le Roi de Sardaigne les attaque dans leurs lignes, avec une armée supérieure: rien n'étoit mieux concerté que l'entreprise de ce Monarque. C'étoit une de ces occasions où il étoit de la politique de

de donner bataille; s'il étoit vainqueur, les François avoient peu de ressources, & la retraite étoit difficile; s'il étoit vancu, la ville n'étoit pas moins en état de résister dans cette saison avancée où il avoit des retraites sûres: sa disposition fut une des plus sçavantes qu'on eût jamais vûes; car ayant la moitié moins de Cavalerie que les assiégeans & la moitié plus d'infanterie, devoit avoir tout l'avantage, sans que la Cavalerie dût souffrir. Cependant il fut vaincu; les Français & les Espagnols, malgré les jalousies nationales qui renaissoient après le danger, combattirent avec l'intelligence d'alliés qui se secourent, & avec l'émulation des rivaux qui veulent chacun donner l'exemple. Le Roi de Sardaigne perdit près de cinq mille hommes & le champ de bataille; les Espagnols ne perdirent que neuf cens hommes, & les Français en eurent douze cens tués ou blessés. Du nombre de ces derniers furent le Marquis de Senneterre, le Marquis de la Force qui en mourut, le Chevalier de Chauvelin & le Chevalier de Chabannes; le Prince de Conti, qui étoit Général & Soldat, eut sa

5. Sept. 1744.

cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui: il n'en parla point dans sa Lettre au Roi; mais il s'étendoit sur les blessures de MM. de Senneterre, de la Force, de Chauvelin, sur les services signalés de M. de Courten; sur ceux de MM. du Chayla, de Choiseul, de Beaupreau, sur tous ceux qui l'avoient secondé, & demandoit pour eux des récompenses. Parmi le nombre prodigieux d'Officiers, qui méritoient les éloges du Prince de Conti, il distingua dans ses Lettres MM. de Montmorenci, d'Agenois, de Stainville, le Marquis de Maillebois, Major-Général des Logis, M. de Chauvelin, Major-Général de l'Armée. Cette Histoire ne seroit qu'une liste continuelle, si on pouvoit citer toutes les belles actions, qui devenues simples & ordinaires, se perdent continuellement dans la foule.

Cette nouvelle victoire fut encore du nombre des celles qui causent des pertes, sans produire d'avantages réels aux vainqueurs : bientôt après la rigueur de la saison, l'abondance des neiges, le débordement de la Sture, & des torrents, furent plus utiles

au

au Roi de Sardaigne, que la victoire de Coni ne le fut à l'Infant Dom Philippe & au Prince de Conti. Ils furent obligés de lever le siége, & de repasser les Monts avec une armée affoiblie. C'est presque toujours le sort de ceux qui combattent vers les Alpes, & qui n'ont pas pour eux le maître du Piémont, de perdre leurs armées, même par des victoires.



CHAPITRE IV.

Suite du Siège de Fribourg. Etat des affaires en Allemagne & en Italie.

LE Roi, dans cette saison pluvieuse, étoit devant Fribourg. Ce siége étoit de tous ceux qu'il avoit faits, le plus pénible & le plus dangéreux. On fut obligé de détourner la riviere du Treissau, & de lui ouvrir un Canal de deux mille six cens toises; mais à peine ce travail fut-il achevé qu'une digue se rompit, & on recommença. On travailloit sous le feu du Château de Fribourg, & il falloit saigner à la fois deux bras de la riviere. Les Ponts qu'on avoit construits sur le Canal nouveau furent dérangés par les eaux. On les rétablit dans une nuit, & le lendemain on marcha au chemin-couvert, sur un terrain miné & vis-à-vis d'une artillerie & d'une mousqueterie continuelle. Cinq cens Grenadiers furent couchés par terre, tués ou blessés; & deux Compagnies entieres périrent par l'effet des mines. Le Marquis de Brun, Lieutenant-Général, commandoit cette attaque, avec M. le Duc de Randan

&

& M. de Courtomer, Maréchaux de Camp, & M. de Berville, Brigadier. Le Duc d'Ayen y étoit en qualité d'Ayde-de-Camp du Roi; le Comte de Lowendal, qui voulut y aſſiſter comme volontaire, y fut bleſſé à la tête d'un coup de fuſil. Cet Etranger né en Dannemarck, avoit ſervi l'Empire de Ruſſie. C'étoit lui qui avoit pris Ozakou ſur les Turcs. Il parloit preſque toutes les langues de l'Europe, connoiſſoit bien toutes les Cours, leur génie, celui des peuples, leurs manieres de combattre: il avoit enfin préféré la France, où ſa réputation le fit recevoir en qualité de Lieutenant-Général.

On ne ſe rebuta point, on emporta la plus grande partie du chemin-couvert, & le lendemain on acheva d'en chaſſer les ennemis malgré les Bombes, les Pierriers & les Grenades, dont ils faiſoient un uſage continuel: il y avoit ſeize Ingénieurs à ces deux attaques, & tous les ſeize furent bleſſés; une pierre atteignit le Prince de Soubiſe, & lui caſſa le bras; dès que le Roi le ſçut, il alla le voir, y retourna pluſieurs fois, & voyoit mettre l'appareil à ſes bleſ-

fures. Cette fenfibilité encourageoit toutes fes troupes. Il n'y avoit perfonne qui n'oubliât les extrêmes fatigues du fiége, & qui n'exposât volontiers fa vie. Ses Soldats redoubloient d'ardeur en fuivant le Duc de Chartres, premier Prince du Sang, à la tranchée & aux attaques. Le Général Damnitz, Gouverneur de Fribourg, n'arbora le Drapeau blanc que le 6. Novembre après un fiége de deux mois; le Comte d'Argenfon fit dreffer les Articles de la Capitulation, qui facilitèrent bientôt la prife des Châteaux de Fribourg. Il fit valoir, comme une grace du Roi au Général Damnitz, la permiffion de fe retirer avec fa garnifon, fes malades & fes bleffés dans les Châteaux. Le Commandant de Fribourg ne s'apperçut qu'après la fignature que cette permiffion lui étoit funefte, que les Châteaux ne pouvant contenir ce nombre d'hommes, ils y feroient entaffés & expofés; que fes malades périroient: il demanda qu'on voulût bien ne lui pas faire une grace fi dangereufe; mais alors la permiffion devint une néceffité: on accorda une fufpenfion d'armes de vingt jours. Ce tems expiré, on ne mit que fept jours au fiége

des

des Châteaux. Le Roi usa de la même politique à Fribourg qu'à Menin. Il fit démolir toutes les Fortifications d'une Ville, qu'il ne vouloit ni garder pour lui, ni laisser au hasard d'être reprise un jour par les Autrichiens, & devenir dangereuse. C'étoit une de ces places que Louis XIV. avoit fortifiées après les avoir prises, & qu'il avoit rendues ensuite. Il est vrai que Fribourg & l'Autriche antérieure, selon le plan tant de fois dérangé, devoient appartenir à l'Empereur Bavarois; mais on prévoyoit que ces païs ne lui resteroient pas: le Roi étoit à la vérité maître de tout le Brisgaw. Le Prince de Clermont de son côté s'étoit avancé jusqu'à Constance. L'Empereur se voyoit enfin dans Munick. Les affaires prenoient en Italie un tour favorable, quoiqu'avec lenteur. Le Prince de Conti faisoit démolir Démont, après l'avoir forcé. Le Roi de Naples poursuivoit le Prince de Lobkowitz sur le territoire de Rome. On devoit tout attendre en Bohême de la diversion du Roi de Prusse: mais par un de ces revers si fréquens dans cette guerre, le Prince Charles chassoit alors les Prussiens de la Bohême, comme il en avoit

 fait

fait retirer les Français en 1742. & en 1743. & les Prussiens faisoient les mêmes fautes & les mêmes retraites qu'ils avoient reprochées aux armées Françaises : ils abandonnoient successivement tous les postes qui conduisoient à Prague, & enfin ils furent obligés d'abandonner Prague même.

19 Novembre. 1744.

Le Prince Charles, qui avoit passé le Rhin à la vûe de l'armée de France, passa l'Elbe, la même année, à la vûe du Roi de Prusse. Il le suivit jusques en Silésie. Ses Partis allerent aux Portes de Breslau. On doutoit enfin si la Reine, qui paroissoit perdue au mois de Juin, ne reprendroit pas jusqu'à la Silésie au mois de Décembre de la même année ; & on craignoit que l'Empereur qui venoit de rentrer dans sa Capitale désolée, ne fût obligé d'en sortir encore.



CHA-

CHAPITRE V.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, se déclare pour Marie-Thérese, à qui il avoit fait d'abord la guerre. Les affaires sont plus brouillées que jamais en Allemagne & en Italie. Le Roi de Naples surpris dans Vélétri, près de Rome.

UN nouveau changement dans les affaires donnoit toutes ces espérances à l'Autriche : ce ne fut pas une des moindres révolutions de cette guerre, que le parti que prenoit alors le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Ce même Prince, qui dans le commencement s'étoit joint au Roi de Prusse contre la Reine de Hongrie, s'unissoit alors contre lui avec cette Reine, & lui fournissoit déja environ vingt mille hommes, non qu'il déclarât la guerre au Roi Frédéric, mais il assistoit la Reine Marie-Thérese, comme les Etats-Généraux se joignoient à elle contre la France, sans déclaration de guerre : il ne paroissoit pas que l'Electeur de Saxe eût beaucoup d'intérêt à rendre la Reine de Hongrie & la nouvelle Maison d'Autriche-Lorraine plus puissantes,

& il sembloit étrange qu'il eût mieux aimé l'aggrandir que de s'élever à ses dépens : mais des mécontentemens particuliers qu'il avoit du Roi Frédéric, les négociations puissantes de l'Angleterre, la crainte de la grandeur nouvelle de la Prusse, l'espérance de l'abaisser encore, faisoit changer les maximes de la Cour de Dresde.

A peine le Roi de Prusse avoit-il fait son Traité en Avril 1744. avec la France & l'Empereur, que le Roi de Pologne fit le sien sècrettement avec la Reine de Hongrie au mois de Mai. Il lui promit jusqu'à trente mille hommes, & la Reine lui céda une partie de la Silésie qu'elle espéroit reprendre, & sur laquelle il faisoit valoir quelques anciens droits, comme tous les Princes d'Allemagne en ont sur le territoire de leurs voisins. L'Angleterre lui fournissoit cent cinquante mille livres sterlings par an, tant qu'il seroit armé pour le Reine de Hongrie. Si on s'étonnoit qu'un Roi de Pologne, Electeur de Saxe, fut obligé de recevoir cet argent, on étoit encore plus surpris que l'Angleterre fût en état de le donner, lorsqu'il lui en coûtoit cinq cens mille piéces

cette

cette année pour cette Reine; deux cens mille pour le Roi de Sardaigne, & qu'elle donnoit encore des subsides à l'Electeur de Cologne qui recevoit vingt-deux mille piéces de la Cour de Londres, pour permettre que les ennemis de l'Empereur son frere, levassent contre lui des Troupes dans les Etats de Cologne, de Munster, & d'Osnabruck. C'étoit-là le comble du malheur, où les mauvais succès de l'Empereur l'avoient réduit. Tout avoit tremblé vers le Rhin au passage du Prince Charles, & l'or des Anglais avoit fait le reste. Dans cette nouvelle conjoncture les Autrichiens menaçoient la Silésie, aidée de leurs nouveaux Alliés les Saxons. Ils menaçoient encore plus la Flandre Française avec les secours de l'Angleterre & de la Hollande.

Leur Armée en Flandre étoit plus forte de vingt mille hommes que celle que le Roi avoit laissée au Maréchal de Saxe. Ce Général mit en œuvre ces ressources de la guerre, auxquelles ni la fortune, ni même la valeur du Soldat, ne peuvent avoir part. Camper & décamper à propos, couvrir son Païs, faire subsister son Armée aux dépens

des Ennemis, aller fur leur terrain lorfqu'ils s'avancent vers le Païs qu'on défend, & les forcer de revenir fur leurs pas; rendre par l'habileté la force inutile, c'eft ce qui eft regardé comme un des chef-d'œuvres de l'Art Militaire, & c'eft ce que fit le Maréchal de Saxe depuis le commencement d'Août jufqu'au mois de Novembre.

La querelle de la fucceffion Autrichienne devenoit tous les jours plus vive. La deftinée de l'Empereur plus incertaine, les intérêts plus compliqués, les fuccès toujours balancés.

La France avoit pour elle dans l'Allemagne, l'Empereur, le Roi de Pruffe, la Heffe, le Palatinat par le Traité de Francfort; mais alors les Pruffiens étoient occupés eux-mêmes à fe défendre. La Heffe étoit toujours prête à vendre des Soldats à l'Angleterre, comme à la France. Le Palatinat étoit un Païs qu'on protégeoit plutôt qu'on n'en étoit fecouru, & dont les Ennemis avoient pillé beaucoup de territoires. Ainfi l'Autriche étoit encore la Puiffance prédominante en Allemagne, fur-

tout

tout ayant les ſecours de la Saxe, celui des Hollandais, avec l'or & les Troupes d'Angleterre, le reſte de l'Empire toujours neutre, mais dont une grande partie étoit affectionné à la Maiſon d'Autriche, ſe plaignoit dans tous ſes Mémoires de cette Guerre civile qui déſoloit la Patrie.

Il eſt vrai que les déſaſtres qui ſuivent la Guerre, avoient fait beaucoup de malheureux : mais il n'en eſt pas moins vrai que cette Guerre enrichiſſoit l'Allemagne en ſecret, quand elle la dévaſtoit en apparence. L'argent de la France & de l'Angleterre répandu avec profuſion, demeuroit entre les mains des Allemands. Francfort ſurtout, ſi long-temps le ſéjour de la Cour Impériale, de tant de Miniſtres, de Princes, & de Généraux, avoit fait des gains immenſes. Dreſde qui avoit long-temps fourni tour à tour les ſubſiſtances des Armées de France & d'Autriche s'y étoit enrichi, & au fond le réſultât de cette Guerre étoit de rendre l'Allemagne plus opulente, & par conſéquent plus puiſſante tôt ou tard qu'elle ne l'avoit jamais été. Il n'en étoit pas ainſi de l'Italie, qui d'ailleurs ne peut faire long-

temps

temps un corps formidable comme l'Allemagne. La France n'avoit envoyé dans les Alpes que 42 Batáillons & 33 Escadrons, qui, attendu l'incomplet ordinaire des Troupes, ne composoient pas un corps de plus de vingt-six mille hommes. L'Armée de l'Infant étoit à peu près de cette force au commencement de la Campagne; & toutes deux, loin d'enrichir un Païs étranger, tiroient toutes leurs subsistances des Provinces de France. A l'égard des Terres du Pape, sur lesquelles le Prince de Lobkowitz étoit pour lors avec trente mille hommes, elles étoient plutôt dévastées qu'enrichies. Cette partie de l'Italie devenoit une scene sanglante dans ce vaste théâtre de la Guerre, qui se faisoit du Danube au Tibre.

Les Armées de la Reine de Hongrie avoient été sur le point de conquérir le Royaume de Naples vers les mois de Mars, d'Avril, & de Mai 1744. & sans la prudence du Comte de Gages, c'en étoit fait. Son Armée Espagnole affoiblie ne pouvoit avoir de recrues d'Espagne; il incorpora des Napolitains dans ses vieux Régimens, & ces nouveaux Soldats s'a-

guerrirent:

guerrirent : enfin, en temporiſant, il força le Prince de Lobkowitz, qui à ſon tour voyoit diminuer ſon Armée, à ſe retirer de l'Abbruzze vers Rome.

Rome voyoit depuis le mois de Juillet les Armées Napolitaines & Autrichiennes combattre ſur ſon Territoire. Le Roi de Naples, & le Duc de Modène, étoient dans Vélétry, autrefois Capitale des Volſques, & aujourd'hui la demeure des Doyens du Sacré Collége. Le Roi des Deux-Siciles y occupoit le Palais Ginetti, qui paſſe pour un ouvrage de magnificence & de goût. Le Prince de Lobkowitz fit ſur Vélétry la même entrepriſe que le Prince Eugene avoit faite ſur Crémone en 1702. car l'Hiſtoire n'eſt qu'une ſuite des événemens renouvellés, & variés : ſix mille Autrichiens étoient entrés dans Vélétry au milieu de la nuit ; la Grande Garde étoit égorgée, on tuoit ce qui ſe défendoit, on faiſoit priſonnier ce qui ne ſe défendoit pas, l'allarme & la conſternation étoient par-tout. Le Roi de Naples & le Duc de Modène alloient être pris. Le Marquis de l'Hôpital, Ambaſſadeur de France à Naples, qui avoit accom-

La nuit du 10 au 11 d'Aût 1744.

accompagné le Roi, s'éveille au bruit, court au Roi, & le ſauve ; à peine le Marquis de l'Hôpital étoit-il ſorti de ſa maiſon qu'elle eſt remplie d'Ennemis, pillée, & ſaccagée. Le Roi ſuivi du Duc de Modéne & de l'Ambaſſadeur, va ſe mettre à la tête de ſes Troupes hors de la Ville ; les Autrichiens ſe répandent dans les maiſons, le Général Nonaty entre dans celle du Duc de Modéne, il y trouve le Miniſtre de ce Prince, M. Sabatini, qui avoit été autrefois dans le même Régiment que lui. *N'eſt-il pas vrai*, lui dit ce Miniſtre, *que vous me donnez la vie, & que vous vous contenterez de me faire priſonnier*. Pendant qu'ils renouvellerent leur ancienne connoiſſance, il arriva la même choſe qu'à Crémone : les Gardes Walonnes, un Régiment Irlandois, des Suiſſes, repouſſoient les Autrichiens, jonchoient les rues des morts, & reprenoient la Ville. M. Sabatini, qui voyoit ce changement par ſa fenêtre, dit au Général Autrichien ; *C'eſt moi à préſent qui vous donne la vie, & c'eſt vous qui êtes mon priſonnier*. Peu de jours après le Prince de Lobkowitz eſt obligé de ſe retirer vers Rome ; le Roi de Naples le pourſuit. Le premier étoit vers une porte

de

de la ville, & le second vers l'autre; ils passent tous deux le Tibre à la vûe du peuple, qui du haut des remparts avoit le spectacle des deux armées. Le Roi, sous le nom du Comte de Pouzolles, fut reçu dans Rome: ses Gardes avoient l'épée à la main dans les rues, tandis que leur maître baisoit les pieds du Pape; & les deux armées continuerent la guerre sur le territoire de Rome, qui remercioit le ciel de ne voir le ravage que dans ses campagnes.

On voit, au reste, que d'abord l'Italie étoit le grand point de vûe de la Cour d'Espagne; que l'Allemagne étoit l'objet le plus délicat de la conduite de la Cour de France, & que des deux côtés le succès étoit encore incertain.



CHA-

CHAPITRE VI.

L'Empereur Charles VII. meurt : la Guérre n'en est que plus vive.

LE Roi, immédiatement après la prise de Fribourg, retourna à Paris ; il fut reçu comme le vengeur de la Patrie, & comme une pere qu'on avoit craint de perdre. Il resta trois jours dans sa Capitale pour se faire voir aux habitans, qui ne vouloient pour prix de leur zèle que le bonheur de le voir, & auquel il devoit cette reconnoissance. Il dîna à l'Hôtel-de-Ville, dont la place étoit ornée de ces décorations magnifiques qui font souhaiter des monumens plus durables. Il fut servi à table selon l'usage par le Prévôt des Marchands, le Dauphin par le premier Echevin.

On remarqua que les Inscriptions de l'Hôtel-de-Ville, des Arcs de triomphe, & des Illuminations figurées, qui ornoient la Ville, étoient en Latin : quoiqu'en effet ces interprêtes de la joie du peuple, dûssent être à sa portée. On se picque en Allemagne, en Angleterre & dans tout le nord de

de faire les Inſcriptions & les Deviſes en Français; & par-là on nous avertit que nous devrions faire à notre Langue, l'honneur que lui font les étrangers.

Le Roi, au retour de ſa campagne, n'avoit point de Miniſtre des Affaires Etrangeres: il avoit été lui-même ſon Miniſtre à l'armée: il choiſit ſucceſſivement, pour remplir cette place, deux hommes, qui n'y penſoient pas. Le premier fut M. de Villeneuve, qui dans ſon Ambaſſade à la Porte Ottomane avoit moyenné la paix entre le Turc & le dernier Empereur de la Maiſon d'Autriche: c'étoit un vieillard infirme, qui joignoit à la ſageſſe de ſa vie paſſée, celle de ſentir ſon état préſent; & qui n'ayant pas l'ambition de ſe tromper ſoi-même & de ſe croire ſupérieur à ſa vieilleſſe, refuſa le Miniſtère. Le ſecond fut le Marquis d'Argenſon, Frere-aîné du Miniſtre de la Guerre: le Roi ſurprit les deux Freres par cette grace.

La réputation de probité fut la ſeule ſollicitation que le Roi écouta pour donner une place, qui ſelon les maximes de la politique

litique ordinaire, semble exiger, dans plus d'une Cour de l'Europe, moins de vertu que de finesse. Ces deux Ministres étoient d'une des plus anciennes Maisons de Touraine, dans laquelle les Dignités de la Robe étoient jointes, depuis quelques années, aux anciens honneurs de la Guerre : leur Pere, Garde des Sceaux & Ministre des Finances, fut un génie aussi capable de commander des Armées, que de policer un Etat. Homme d'un esprit perçant, d'une ame intrépide & d'un travail infatigable. Tranchant le nœud des affaires, ennemi des petites formalités dont les petits-esprits sont idolâtres : au-dessus de la cabale, de la crainte & de l'intérêt. Il avoit dans un temps, où le Gouvernement manquoit d'argent, renvoyé au Trésor Royal cent mille écus, qui étoient un des droits de sa charge de Ministre des Finances : & quand il en usa ainsi, il n'étoit pas riche ; & il avoit une famille nombreuse. Cette action que le Roi sçavoit, ne servit pas peu à l'élévation de ses Enfans.

Une des premieres affaires du Ministre d'Etat fut une avanture dans laquelle on crut que le Droit des Gens, les Préroga-

tives des Ambaſſadeurs, les Conſtitutions de l'Empire étoient plus violées, que le Droit de la Guerre n'étoit exercé.

Le Roi toujours conſtant à maintenir l'Empereur, avoit envoyé à Munick, à Caſſel & en Siléſie, le Maréchal de Belle-Iſle chargé de ſes pleins-pouvoirs & de ceux de l'Empereur: il venoit de Munick, réſidence Impériale, avec le Chevalier ſon Frere, ils avoient été à Caſſel, & ſuivoient leur route, ſans défiance, dans des païs où le Roi de Pruſſe a par-tout des Bureaux de Poſte, qui, par leur convention établie entre les Princes d'Allemagne, ſont toujours regardés comme neutres & inviolables. Le Maréchal, & ſon Frere, en prenant des chevaux à un de ces Bureaux, dans un Bourg appellé Elbingrode, appartenant à l'Electeur d'Hanovre, furent arrêtés par le Baillif Hanovérien, & maltraités; & bientôt après, ils furent transférés en Angletterre. Le Duc de Belle-Iſle étoit Prince de l'Empire, & par cette qualité cet arrêt pouvoit être regardé comme une violation des Priviléges du Collége des Princes. En d'autres temps un Empereur auroit puni de tels attentats;

mais

mais Charles VII. regnoit dans un temps où l'on pouvoit tout oser contre lui, & où il ne pouvoit que se plaindre.

Le Ministre de France réclama à la fois tous les Priviléges des Ambassadeurs, & les Droits de la Guerre. Si le Maréchal de Belle-Isle étoit regardé comme Prince de l'Empire, & Ministre du Roi de France allant à la Cour Impériale & à celle de Prusse; ces deux cours n'étant point en guerre avec Hanovre; il paroît certain que sa personne étoit inviolable: s'il étoit regardé comme Maréchal de France & Général, le Roi de France offroit de payer sa rançon & celle de son Frere. Selon le Cartel établi à Francfort le 18. Juin 1743, entre la France & l'Angleterre, la rançon d'un Maréchal de France est de 50000 livres. Le Ministre de Georges II. éluda ces instances pressantes par une défaite, qui étoit un nouvel outrage. Il déclara, qu'il regardoit MM. de Belle-Isle comme prisonniers d'Etat. On les traita avec les attentions les plus distinguées, suivant les maximes de la plûpart des Cours Européennes, qui adoucissent ce que la politique a d'injuste

juſte & ce que la guerre a de cruel, par tout ce que l'humanité a de dehors ſéduiſans.

L'Empereur Charles VII. ſi peu reſpecté dans l'Empire, & n'y ayant d'autre appui que le Roi de Pruſſe, pourſuivi alors par le Prince Charles, craignant que la Reine de Hongrie ne le forçât encore de ſortir de Munick ſa Capitale; ſe voyant toujours le jouet de la fortune, accablé de maladies que les chagrins redoublent, ſuccomba enfin, & mourut à Munick à l'âge de 47. ans & demi, en laiſſant cette leçon au monde, que le premier dégré de la grandeur humaine peut être le comble du malheur; il n'avoit été malheureux que depuis qu'il avoit été Empereur: la nature des-lors lui avoit fait plus de mal encore que la fortune. Une complication de maladies douloureuſes remplit ſa vie d'amertume, & le conduiſit au tombeau. Il avoit la goutte & la pierre, on trouva ſes poulmons, ſon foye & ſon eſtomac gangrenés, des pierres dans ſes reins, un polipe dans ſon cœur. On jugea qu'il n'avoit pû dès long-temps être un moment ſans ſouffrir.

 Le

Le Corps de cet infortuné Prince fut exposé vêtu à l'ancienne mode Espagnole, selon l'Etiquette établie par Charles-Quint, quoique depuis lui aucun Empereur n'ait été Espagnol, & que Charles VII. n'eut rien de commun avec cette Nation. Il fut enséveli avec les cérémonies de l'Empire; & dans cet appareil de la vanité & de la misere humaine, on porta le Globe du monde devant celui qui pendant la courte durée de son Empire n'avoit pas même possédé une petite & malheureuse province: on lui donna même le titre *d'invincible* dans les Rescripts émanés du jeune Electeur son fils; titre attaché par l'usage à la dignité d'Empereur, & qui ne faisoit que mieux sentir les malheurs de celui qui l'avoit possédé.

Son Frere, l'Electeur de Cologne, n'avoit jamais voulu soutenir sa cause: ce n'est pas que cet Electeur, Evêque-Souverain de Munster, de Paderborn & d'Osnabruck, n'eût pû avoir une armée; mais pour en avoir une bonne, il eût fallu s'y préparer dès long-temps, amasser des trésors, former des Officiers & des Soldats; tout cela lui man-

quoit : il avoit toujours prévû que l'Autriche reprendroit la supériorité ; il fut neutre dans toute cette guerre : on en murmura beaucoup, mais les événemens servirent d'excuse à la conduite qu'il fut obligé de tenir.

On crut que la cause de la guerre ne subsistant plus, le calme pourroit être rendu à l'Europe: on ne pouvoit offrir l'Empire au Fils de Charles VII. âgé de 17. ans: on se flattoit en Allemagne que la Reine de Hongrie rechercheroit la paix, comme un moyen sûr de mettre enfin son Mari, le Grand-Duc, sur le thrône Impérial : mais elle voulut & ce thrône & la guerre. Le Ministère Anglais, qui donnoit la loi à ses Alliés, puisqu'il donnoit l'argent, & qu'il payoit à la fois la Reine de Hongrie, le Roi de Pologne & le Roi de Sardaigne, crut qu'il y avoir à perdre avec la France par un traité, & à gagner par les armes : il n'eût pas de peine à inspirer sa confiance à Marie-Therèse, qui se flattoit de vaincre à la fois & la France & la Prusse. Le passage du Rhin & de l'Elbe en une campagne, enfloit le courage de cette Cour. Le Roi de France de son côté ne vouloit abandonner, ni la cause de son Gendre l'Infant Dom Philippe

en Italie, ni celle du jeune Electeur de Baviere en Allemagne, ni celle du Roi de Prusse qui étoit revenu à lui.

Cette guerre générale se continua parce qu'elle étoit commencée : l'objet n'en étoit pas le même que dans son principe ; c'étoit une de ces maladies, qui à la longue changent de caractère. La Flandre qui avoit été respectée avant 1744. étoit devenue le principal théâtre, & l'Allemagne fut plutôt pour la France un objet de politique que d'opérations militaires. La cour de France jetta les yeux sur le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, pour lui faire donner la Couronne Impériale. Il pouvoit non-seulement prétendre à cette Dignité, mais encore s'en servir pour faire entrer dans sa maison une partie de l'héritage d'Autriche, qu'il avoit d'abord disputé à main-armée. On pouvoit du moins, en le détachant de sa nouvelle alliance avec l'Autriche, donner plus de supériorité au Roi de Prusse, & forcer la Reine de Hongrie à recevoir la paix : mais le Ministère Saxon aima mieux voir son Maître allié, qu'ennemi de la Cour de Vienne : il ne tenoit qu'à lui d'avoir l'Empire, & il n'en voulut pas.

Ce refus de l'Electeur de Saxe, qui parut surprenant à l'Europe, n'étonna point ceux qui connoissoient sa Cour, & l'état de ses affaires.. On lui persuada qu'il lui seroit difficile de conserver sa Couronne de Pologne en acceptant celle d'Empereur, & que la République de Pologne craindroit d'avoir un chef trop puissant. On lui représenta qu'il risquoit de perdre un thrône qu'il pouvoit assurer à sa postérité; & qu'il n'étoit pas sûr d'enlever l'Empire au Grand-Duc de Toscane. L'exemple de l'Electeur de Baviere lui faisoit voir combien le fardeau de l'Empire étoit difficile à soutenir par un Prince, qui n'est pas très-puissant par lui-même, & qu'une grandeur qui n'est pas fondée sur ses propres forces, n'est souvent qu'humiliante. Enfin ce Prince, soit qu'il ne fût pas assez fort, soit qu'il fût retenu par ses Traités de Vienne, de Dresde & de Warsovie, qui le lioient avec la Reine de Hongrie & avec l'Angleterre, loin de prétendre à l'Empire, il s'unit plus étroitement avec la Reine de Hongrie, pour mettre enfin la Couronne Impériale sur la tête de son Epoux; & pour tout donner à ceux ausquels il avoit d'abord tout disputé.

Il ne restoit à la France d'autre parti que les armes, & d'en attendre son sort & la décision de tant d'intérêts divers, qui avoient changé tant de fois, & qui dans tous leurs changemens avoient tenu l'Europe en allarmes.

Le nouvel Electeur de Baviere, Maximilien-Joseph, étoit le troisiéme de pere en fils que la France soutenoit. Cette Couronne avoit fait rétablir l'Ayeul dans ses Etats : elle avoit procuré l'Empire au Pere ; elle fit un nouvel effort pour sécourir encore le jeune Prince. Six mille Hessois à sa solde, trois mille Palatins & treize Bataillons d'Allemands, qui sont depuis longtemps dans le corps des troupes de France, s'étoient déja joints aux troupes Bavaroises, toujours soudoyés par le Roi. Pour que tant de secours fussent efficaces, il falloit que les Bavarois se secourussent eux-mêmes ; mais leur destinée étoit de succomber sous les Autrichiens. Ils défendirent si mal l'entrée de leur païs, que dès le commencement d'Avril, l'Electeur de Baviere fut obligé de sortir de cette même Capitale, dont son Pere avoit été chassé tant de fois.

Son

Son païs dévasté ne pouvoit fournir de Fourage aux troupes Françaises, qui venoient combattre pour lui. Les Hessois étoient des mercenaires, qui vouloient recevoir l'argent de la France, mais qui ne vouloient point combattre; & dès le 10. d'Avril le Général Braut déclara au Comte de Ségur, Général des troupes de France en Baviere, qu'il n'iroit point au-devant de l'ennemi, & que tout ce qu'il pourroit faire étoit de l'attendre. M. de Ségur se trouva abandonné de ceux mêmes qu'il venoit secourir; & il ne pouvoit compter sur les Hessois, qui marquoient une si mauvaise volonté.

Pour comble de disgrace, le Comte de Seckendorff, qui commandoit toujours l'armée Bavaroise, étoit en intelligence avec l'Autriche, & négocioit déja un accommodement secret, par lequel il livroit la Maison de Baviere à la discrétion de la Reine de Hongrie, & rendoit inutile tout ce qu'avoit fait la France. Un des mécontemens de ce Général venoit de ce que la Cour de France ne lui avoit pas donné en dernier lieu 24000 florins d'Allemagne, qu'il demandoit encore après les sommes im-

menses que le Roi lui avoit fait remettre pour le payement des Bavarois, & il avoit pris en gage la vaisselle d'or du feu Empereur Charles VII. lorsqu'il commandoit son armée, & il se plaignoit qu'après l'avoir remis à la Maison Electorale, on ne lui payoit pas un reste d'argent qu'il redemandoit. On sçait qu'ayant été long-temps attaché au dernier Empereur de la Maison d'Autriche, & ayant été mis en prison, il avoit après la mort de ce Prince quitté la Reine de Hongrie pour la Maison de Baviere ; & qu'il n'est guères dans le cœur humain d'être attaché à aucun parti, quand on change si souvent de Maître. Il écrivoit le 24. Mars au Maréchal Terrein, Général Bavarois, ces propres mots: *Les heureux succès dont on se flatte sur le Rhin, ne sauveront pas la Baviere ; & il faut que ce païs soit prédestiné à être ruiné totalement, si on ne trouve pas un moyen de le sauver par un accommodement, tel qu'il puisse être.*

Le comte de Ségur & M. de Chavigni, Plénipotentiaires du Roi en Baviere, n'étoient que trop avertis de ses desseins secrets ; & ils voyoient que les mouvemens de l'armée Bavaroise laissoient les troupes du Roi exposées

exposées dans un païs, où elles avoient pour ennemis même les habitans qu'ils avoient défendus pendant quatre années.

Dans ces circonstances funestes, le Comte de Ségur n'ayant avec lui qu'environ six mille hommes d'Infanterie, & douze cens chevaux, tant de troupes Françaises que Palatines, fut attaqué par un corps de vingt mille Autrichiens, à quelques lieues de Donawert près d'une petite ville nommée *Pafenhoven.* Il falloit mettre en sureté les troupes du Roi, & la Caisse Militaire : il sut si bien se poster, se couvrir si à propos d'un bois & gagner des hauteurs, qu'il soutint le combat le plus inégal, le plus long & le plus rude, sans pouvoir être rompu : les Français seuls y perdirent environ deux mille hommes, tant tués que blessés : les Palatins moins exposés ne perdirent que très-peu de monde, mais un de leurs bataillons fut fait prisonnier de guerre. Le Marquis de Rupelmonde, Maréchal de Camp, qui arrêta long-temps les ennemis à l'Arriere-garde, fut tué d'un coup de fusil sur le champ de bataille : il n'avoit que son Aide-de-Camp auprès de lui, lorsqu'il reçut le coup. *Laissez-moi mourir*, lui-dit-il,

15 Avril. 1745.

courez avertir M. de Ségur, afin qu'il mette ordre à l'Arriere-garde. On ne peut trop déplorer la mort de ce jeune homme, qui joignoit à tous les talens militaires l'esprit d'un Philosophe, & des agrémens, qui rendoient sa société infiniment chere à tous ses amis. C'étoit le seul rejetton d'une Maison très-distinguée en Flandre ; & il faisoit l'espérance & la consolation d'une Mere, qui ayant été très-long-tems les délices de la Cour de France, ne tenoit plus au monde que par ce fils qu'elle aimoit tendrement. Le Marquis de Crussol chargé de l'Arriere-garde, & le Chevalier de la Marck se conduisirent avec une sagesse si intrépide, qu'ils mériterent des éloges des ennemis, & des récompenses du Roi. Cette petite armée se retira à Donawert en bon ordre, sans jamais avoir été rompue, & ayant tué aux ennemis beaucoup plus de monde qu'elle n'en avoit perdue.

Cependant le jeune Electeur de Baviere étoit dans Ausbourg. Si son conseil avoit voulu joindre ses troupes à celles qui ne combattoient que pour lui, il auroit pû encore tenir la balance égale : le Roi défendoit sa cause de tous côtés : le Maréchal de Mail-

Maillebois à la tête de cent un bataillons & ſoixante-deux eſcadrons, & de dix compagnies franches, pouſſoit une armée Autrichiënne, commandée par le Duc d'Aremberg, juſques par de-là la riviere de Laure, & menaçoit le païs d'Hanovre: le Roi de Pruſſe occupoit le Prince Charles; & enfin le Roi de France étoit près de faire en Flandre la diverſion la plus puiſſante; mais le parti du Comte de Seckendorff l'emporta ſur toutes ces conſidérations: il fit ſigner au jeune Electeur un Traité préliminaire, par lequel il le mettoit enfin dans la dépendance de l'Autriche, & laiſſoit à la Reine de Hongrie ſes plus fortes Places, Ingolſtat, Sharding & Brouman juſqu'au temps d'un Traité définitif: il promettoit ſa voix au Grand-Duc à la premiere Diétte d'Election, & mettoit ainſi ſur ſa tête, celui que la conjoncture des temps avoit rendu l'ennemi le plus dangereux de la Maiſon de Baviere: les ſix mille Heſſois, qui étoient dans cette armée, ſe déclarerent neutres; & malgré leur neutralité, on les déſarma dans Auſbourg; après quoi ils paſſerent de la ſolde de France à la ſolde d'Angleterre. Les Palatins furent obligés bientôt d'embraſſer la neutra-

12. Avril 1745.

neutralité. Cette révolution heureuse pour la Reine de Hongrie, fit au moins ce bien à la France de lui épargner les hommes & les trésors qu'elle prodiguoit pour la Maison de Baviere, & la délivre du fardeau des troupes mercénaires, qui coûtent d'ordinaire beaucoup plus qu'elles ne servent. Le Conseil du jeune Electeur pouvoit se justifier de ce Traité par l'expérience des malheurs passés, & par ceux que l'on craignoit; mais ce qu'on pouvoit lui reprocher, c'étoit un Article secret, par lequel l'Electeur s'engageoit à donner des troupes à la Reine de Hongrie, & de recevoir, comme les autres, de l'argent des Anglois. Le Roi de France ne s'étoit pas attendu, quand il mit l'Electeur Charles-Albert sur le thrône de l'Empire, qu'au bout de deux ans les Bavarois s'armeroient contre lui-même.

Le Roi en perdant un Allié qui étoit à charge, en conservoit encore un qui étoit utile. Le Roi de Prusse étoit la terreur des Autrichiens, le Prince Charles pouvoit à peine tenir la campagne contre lui.

Le parti que prit Louis XV. fut de faire une guerre défensive en Allemagne, & de la faire offensive en Flandre & en Italie:

par-

par-là il rempliſſoit tous ſes objets. Son armée vers le Rhin occupoit les Autrichiens, & les empêchoit de tomber ſur ſon Allié, le Roi de Pruſſe, avec des forces trop ſupérieures. Il avoit déja fait partir le Maréchal de Maillebois de l'Allemagne pour l'Italie, & le Prince de Conti fut chargé de cette guerre vers le Rhin, qui devenoit d'une eſpèce toute contraire à celle qu'il avoit faite dans les Alpes.

Le Roi ſe chargea d'aller lui-même achever en Flandre les conquêtes, qu'il avoit interrompues l'année précédente : il venoit de marier le Dauphin, avec la ſeconde Infante d'Eſpagne au mois de Février ; & ce jeune 1745.
Prince, qui n'avoit pas ſeize ans accomplis, ſe prépara à partir au commencement de Mai avec ſon Pere.

Avant ce départ le Maréchal de Saxe alla ſe mettre à la tête de l'armée de Flandre, qui devoit être de cent ſix Bataillons & de cent ſoixante & douze Eſcadrons complets, avec dix-ſept Compagnies-franches.

CHAPITRE VII.

Siége de Tournai. Bataille de Fontenoy.

LE Maréchal de Saxe ayant fait plusieurs marches qui tenoient les ennemis en suspens, & qui menaçoient tantôt Ath, tantôt Mons, parut tout d'un coup devant Tournai, & l'investit le 25 Avril, sans que l'armée des Anglois, des Autrichiens, des Hanovériens & des Hollandais pût prévenir ses opérations. Tournai étoit la plus forte place de la barriere : la Ville & la Citadelle étoient encore un des chef-d'œuvres de M. de Vauban ; car il n'y avoit point de place en Flandre, dont Louis XIV. n'eût fait construire les Fortifications.

Le peuple de Tournai aimoit la domination Françaiſe, moins parce que cette Ville est un des plus anciens Patrimoines des Rois de France, qu'en vûe de sa propre utilité ; ils préféroient la magnificence Françaiſe, qui enrichit un païs, à l'économie Hollandoise, qui le fait languir ; mais l'inclination des peuples est presque toujours compté pour rien dans les villes de guerre. On n'attaque point les citoyens : ils ne se défendent

défendent point, ils passent d'une domination à une autre par des Capitulations qu'on fait pour eux, sans les consulter.

Il arriva les premiers jours du siége de Tournai, un de ces événemens, qui marque d'une maniere frappante la fatalité de la destinée, dont dépend la mort & la vie. Le Comte de Talleyrand, Colonel du Régiment de Normandie, étoit de tranchée, sous les ordres du Duc de Biron : on avoit élevé un Cavalier dans cette tranchée, auprès duquel on avoit mis un tonneau de poudre. Le Duc de Biron étoit couché la nuit auprès de M. de Talleyrand sur une peau d'Ours. Il se ressouvint qu'il avoit promis d'aller passer une partie de la nuit avec M. de Meuze : il y va malgré M. de Talleyrand, qui veut l'arrêter ; à peine est-il parti qu'un Soldat essayant l'amorce de son fusil, laisse tomber une étincelle sur le tonneau de poudre ; le Cavalier saute en l'air ; M. de Talleyrand est enlevé avec quatre-vingt Soldats, dont les membres, qui retomberent déchirés de tous côtés, sont dispersés ; une partie du corps de M. de Talleyrand fut jettée à plus de trente toises : mais un tel accident, tout funeste qu'il est, est confondu

fondu à la guerre dans la foule des calamités humaines, dont on ne s'apperçoit pas pour en être trop environné : la Garnison de Tournai, témoin de cet accident funeste, insulta aux Français, & les outragea par les paroles les plus injurieuses : des Compagnies de Grenadiers ne pouvant retenir leur indignation, leur répondirent autrement que par des injures ; elles sortent des tranchées, courent sur le Glacis du Chemin-couvert, qui n'étoit pas prêt d'être attaquable, descendent sans ordre, sans préparation, sans Officiers dans le Chemin-couvert, sous le feu de l'Artillerie & de la Mousqueterie, & se maintinrent fièrement sur la ronde, exposées de tous les côtés. Le Duc de Biron, qui commandoit la tranchée, apprend cette action que la vengeance & le courage justifioient : il fait porter à l'instant des Gabions, fait des épaulemens, & loge ces braves gens dans le Chemin-couverts, qu'ils avoient emporté.

Dès que les Etats Généraux apprirent que Tournai étoit en danger, ils manderent à leurs Généraux, qu'il falloit hasarder une bataille pour secourir la ville. Ces Républicains, malgré leur circonspection, furent

rent les premiers alors à prendre des résolutions hardies.

Au 5. Mai, les ennemis avancerent à Cambron, à sept lieuës de Tournai. Le Roi partit le 6. de Paris, avec le Dauphin; les Aides-de-Camp du Roi, les Menins du Dauphin les accompagnoient.

Paris, qui avoit été sur le point de perdre son Roi l'année précédente, sentit renouveller sa douleur, en voyant partir le Pere & le Fils, pour aller s'exposer à l'événement incertain d'une bataille. On n'avoit point encore fait de retranchemens devant Tournai aux lignes de circonvallations: on n'avoit point d'armée d'observation: vingt bataillons & quarante escadrons que l'on tiroit de l'armée, que commandoit le Prince de Conti, n'étoient encore arrivés.

Mais, malgré les allarmes qu'on avoit à Paris, il falloit convenir que l'armée Royale étoit considérablement supérieure à celle des Alliés. On a imprimé dans beaucoup de rélations qu'elle étoit plus foible. La vérité de l'Histoire oblige de dire qu'elle étoit plus forte de soixante bataillons & de quatre-vingt-deux escadrons; car les bataillons Français étoient au nombre de cent six, en

com-

comptant les Milices. Ceux des Alliés au nombre de quarante-ſix ſeulement; les eſcadrons Français au nombre de cent ſoixante & douze, & les autres n'étoient que de quatre-vingt dix.

Il eſt vrai que le jour de la bataille, on ne ſe ſervit point de tout cet avantage. Quelques troupes n'étoient pas encore arrivées; il en falloit pour garder les tranchées de Tournai, pour les ponts de communication; mais la ſupériorité du nombre fut conſtamment du côté de la France: ce qui n'eſt pas moins vrai, c'eſt que cet avantage ne devoit décider de rien dans un terrain auſſi étroit que celui de la bataille, & que très-rarement même le nombre a donné la victoire. La principale force de l'armée ennemie conſiſtoit en vingt bataillons, & en vingt-ſix eſcadrons Anglois, ſous le jeune Duc de Cumberland, qui avoit gagné avec le Roi ſon Pere, la bataille d'Ettinghen. Cinq bataillons & ſeize Eſcadrons Hanovériens étoient joints aux Anglais. Le Prince de Waldeck, à-peu-près de l'âge du Duc de Cumberland, plein d'impatience & brûlant de ſe ſignaler, étoit à la tête de quarante eſcadrons Hollandais, & de vingt-ſix bataillons. Les Autrichiens

n'avoi-

n'avoient dans cette armée que huit escadrons : on faisoit la guerre pour eux dans la Flandre, qui a toujours été défendue par les armes & par l'argent de l'Angleterre & de la Hollande ; mais à la tête de ce petit nombre d'Autrichiens étoit le vieux Général Konigsecg, qui avoit commandé contre les Turcs en Hongrie, & contre les Français en Italie & en Allemagne : ses conseils devoient conduire l'ardeur du Duc de Cumberland, & du Prince de Waldeck. Leur armée alloit au-delà de cinquante-cinq mille combattans.

Le Roi laissa environ dix-huit mille hommes devant Tournai, qui étoient postés en échelle jusqu'au champ de bataille : six mille pour garder les ponts sur l'Escaut, & les communications. L'armée étoit sous les ordres d'un Général, en qui on avoit la plus grande confiance. Le Comte de Saxe, avoit toujours étudié l'art de la guerre, même pendant la paix : il joignoit une théorie profonde à la pratique ; la vigilance, le secret, l'art de sçavoir différer à-propos un projet, & celui de l'exécuter rapidement, le coup d'œil, les ressources, la prévoyance étoient ses talens, de l'aveu de tous les Officiers ;

ciers ; mais alors ce Général, consumé d'une maladie de langueur, étoit presque mourant : il étoit parti de Paris très-malade. L'Auteur de ces Mémoires, l'ayant même rencontré avant son départ, & n'ayant pû s'empêcher de lui demander, comment il pourroit faire dans cet état de foiblesse, le Maréchal lui répondit : *Il ne s'agit pas de vivre mais de partir.*

Le Roi étant arrivé le six à Douai, il reçut en se couchant un Courier du Maréchal, qui lui mandoit que l'armée ennemie s'aprochoit, & qu'on seroit bientôt en présence. *Messieurs*, dit-il, à ses Aides-de-Camp & à ses Officiers, *il n'y aura pas de temps perdu ; je pars demain matin à cinq heures, qu'on laisse dormir M. le Dauphin.*

Le lendemain 7. de Mai, le Roi se rendit à Pont-à-Chin auprès de l'Escaut, à portée des tranchées de Tournai. Le Dauphin, qui avoit été averti, s'y trouva, & accompagna le Roi, lorsqu'il alla reconnoître le terrain qui devoit servir de champ de bataille : toute l'armée, en voyant le Roi & le Dauphin, fit entendre des acclamations de joie : les ennemis passerent le 10. & la nuit du 11 à faire leurs dernieres dispositions : jamais le Roi ne marqua plus de gaieté

eté que la veille du combat. La converſation roula ſur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en perſonne ; le Roi dit, que depuis la bataille de Poitiers, aucun Roi de France n'avoit combattu avec ſon Fils, & qu'aucun n'avoit gagné de victoire ſignalée contre les Anglais ; qu'il eſperoit être le premier.

Il fut éveillé le premier, le jour de l'action : il éveilla lui-même à quatre heures le Comte d'Argenſon, Miniſtre de la Guerre, qui dans l'inſtant envoya demander au Maréchal de Saxe ſes derniers ordres. On trouva le Maréchal dans une voiture d'ozier, qui lui ſervoit de lit, & dans laquelle il ſe faiſoit traîner, quand ſes forces épuiſées ne lui permettoient plus d'être à cheval. Le Roi & le Dauphin avoient déja paſſé le pont de Calonne. Le Maréchal dit à l'Officier envoyé par le Comte d'Argenſon, qu'il falloit faire avancer les Gardes du Roi, dont il avoit aſſigné le poſte à la reſerve avec les Carabiniers, comme une reſſource ſûre. C'étoit une méthode nouvelle de poſter ainſi les troupes, qui en impoſent le plus aux ennemis. Mais il ajoûta, qu'on ne fît paſſer les Gardes, que quand le Roi

&

& le Dauphin auroient repassé le pont. Le Maréchal étant étranger sentit bien qu'il lui convenoit, moins qu'à personne, d'exposer à la destinée d'un combat incertain, deux têtes aussi précieuses. L'Officier, auquel il avoit fait ces réponses, eut peine à les rapporter au Roi ; mais ce Prince s'en étant fait instruire, *On peut*, dit-il, *faire passer mes Gardes du Corps dès-à-présent, car assûrement je ne repasserai pas* ; & bientôt après, il alla prendre son poste par de-là la Justice de Notre-Dame-aux-Bois ; il ne voulut avoir pour sa garde qu'un escadron de cent vingt hommes de la compagnie de Charôt, un seul Gendarme, un Chevau-Léger & un Mousquetaire. Le Maréchal de Noailles étoit auprès de lui avec le Comte d'Argenson, les Aides-de-Camp étoient les mêmes que l'année précédente. Le Duc de Villeroi étoit auprès de sa personne, comme Capitaine des Gardes ; le Dauphin avoit auprès de lui ses Menins.

La suite du Roi & du Dauphin, qui composoit une troupe nombreuse, étoit suivie d'une foule de personnes de toute espéce qu'attiroit cette journée, & dont quelques-uns même étoient montés sur des

arbres

arbres pour voir le ſpectacle d'une bataille.

Le ſecours de la gravure, eſt ici abſolument néceſſaire à qui veut ſe faire une image nette & détaillée de cette action. Les Anciens, à qui cet Art étoit inconnu, n'ont pû laiſſer que des notions imparfaites des terrains, & des mouvemens; mais pour avoir une connoiſſance pleine d'une telle journée, il faut des recherches plus difficiles. Nul Officier ne peut avoir tout vû; beaucoup voyent avec des yeux préoccupés, & il y en a qui n'ont qu'une vûe courte. C'eſt beaucoup d'avoir conſulté les Mémoires des Bureaux de la Guerre, & ſurtout de s'être inſtruit par les Généraux, & par les Aides-de-Camp: mais il eſt encore néceſſaire de parler aux Commandans de différens corps, & de confronter leurs rélations, afin de ne dire que les faits dans leſquels ils s'accordent.

On a pris toutes ces précautions pour être inſtruit au fond des détails d'une bataille, dont les moindres particularités doivent intéreſſer toute la Nation. En jettant les yeux ſur la Carte, on voit d'un coup d'œil la diſpoſition des deux armées. On re-

remarque Antoin assez près de l'Escaut, à neuf cens toises du pont de Calonne, par où le Roi & le Dauphin s'étoient avancés. Le village de Fontenoi à huit cens toises d'Antoin ; ensuite en tirant vers le Nord, est un terrain de quatre cent cinquante toises de large entre les bois de Barri & de Fontenoi. On voit sur cette Carte, les dispositions des Brigades, les Généraux qui les commandoient, avec quel art on s'étoit préparé à soutenir l'effort de l'ennemi près de l'Escaut & d'Antoin, entre Antoin & Fontenoi, dans ces villages garnis de troupes & d'artillerie, dans le terrain qui sépare Fontenoi des bois de Barri, & enfin sur la gauche du côté de Remecroix, où l'ennemi pouvoit s'avancer en faisant le tour des bois.

Le Général avoit pourvû à la victoire, & à la défaite. Le pont de Calonne muni de Canon, fortifié de retranchemens, & défendu par un bataillon des Gardes, un des Suisses, & trois de Milices, devoit servir de rétraite au Roi & au Dauphin, en cas de malheur. Le reste de l'armée auroit défilé alors par d'autres ponts sur le bas Escaut près de Tournai.

De

De tant de mesures, qui toutes se prêtoient un secours mutuel sans pouvoir s'entre-nuire, une seule dans laquelle on se méprit, pouvoit rendre la journée funeste. Le soir qui précéda la bataille, on dit au Général qu'il y avoit un chemin creux, profond & impratiquable, qui prénoit sans discontinuer d'Antoin à Fontenoi, & auquel on pouvoit appuyer l'armée : il avoit reconnu lui-même une partie de ce fossé, tout affoibli qu'il étoit ; & on l'assûroit que le reste étoit plus inaccéssible encore. Il ordonna la disposition en consequence ; mais ce terrain, qui étoit très-profond près de Fontenoi & auprès d'Antoin, devenoit très-uni entre ces deux villages. Cette circonstance si petite en d'autres cas, étoit là d'une importance extrême ; l'armée auroit pû être prise en flanc. Le Maréchal mieux informé, par M. de Crémille, Maréchal des Logis, fit élever à la hâte trois redoutes en cet endroit entre les villages. Le Maréchal de Noailles y donna ses soins pendant la nuit : il fit joindre Fontenoi à la premiere redoute par un redent de terre : les trois redoutes furent garnies de trois batteries de Canon, l'une de huit piéces, les

deux

deux autres de quatre ; on les appella les redoutes de Bettens, parce que le regiment Suisse de Bettens les gardoit avec celui de Diesbach. Outre ces précautions, on avoit encore placé six Canons de seize livres de balle en-deçà de l'Escaut, pour foudroyer les troupes, qui attaqueroient le village d'Antoin.

Il faut surtout remarquer qu'il y avoit un terrain d'environ quatre cens cinquante toises, qui s'élevoit un peu entre les bois de Barri & de Fontenoi. L'ennemi pouvoit pénétrer par ce passage ; le Général avoit fait élever à la pointe des bois de Barri, une redoute bien construite, dans laquelle on plaça des Canons dans des embrâsures : le Marquis de Chambonas y commandoit un bataillon d'Eu. Les Canons de cette redoute formoient, avec ceux qui étoient placés au flanc gauche de Fontenoi, un feu croisé, qui sembloit devoir arrêter tous les efforts de l'armée la plus intrépide.

Si les Anglais avoient voulu passer par le bois de Barri, ils trouvoient encore une autre redoute garnie de Canons ; s'ils faisoient un plus grand tour, ils avoient des retranchemens à forcer, & le feu des deux batteries

de Canon à essuyer sur le grand chemin de Leuze. C'est ainsi que de tous les côtés, le Maréchal de Saxe avoit tiré parti du terrain.

A l'égard de la position des troupes, à commencer du pont de Vaux, qu'on a nommé, depuis la bataille, le pont de Calonne, il n'y avoit pas un endroit à découvert. Les Comtes de la Marck & de Lorges étoient chargés du poste d'Antoin. Il y avoit cinq bataillons de Piedmont & de Biron, & six Canons à la tête de ces regimens.

Le Marquis de Crillon étoit auprès de la redoute la plus voisine d'Antoin, suivi de son regiment; & à sa gauche, il y avoit les Dragons pour les soutenir.

Le village de Fontenoi avoit été confié au Comte de la Vauguion, qui avoit sous lui le Fils du Marquis de Meuze-Choiseuil avec le regiment Dauphin, dont ce jeune homme, mort depuis étoit Colonel. Le Duc de Biron, Lieutenant-Général, étoit à la tête du regiment du Roi, qu'il commandoit alors auprès de Fontenoi. A sa gauche étoit le Vicomte d'Aubeterre, & le regiment de son nom.

A-peu-près sur la même ligne, on avoit mis quatre bataillons des Gardes Françaises, deux de Suisse, & le regiment de Courtin dans le terrain qui s'étend de Fontenoi au bois de Barri.

A deux cens toises environ derriere eux étoient cinquante-deux escadrons de Cavalerie : le Duc d'Harcourt, le Comte d'Estrées, le Duc de Penthiévre étoient les Lieutenans-Généraux de cette premiere ligne. MM. de Clermont-Galerande, du Cheila & d'Apcher, conduisoient la seconde ; & entre ces lignes de Cavalerie, on plaça le matin les regimens de la Couronne, Hainaut, Soissons & Royal.

On voyoit sur la gauche la brigade des Irlandais, sous les ordres de Mylord Clark, dans une petite plaine de huit cens pas. Plus loin le regiment des Vaisseaux, ayant alors pour Colonel le Marquis de Guerchi : entre ces brigades étoient M. de Clermont-Tonnerre & le Prince de Pons, de la Maison de Lorraine, à la tête de la brigade de Cavalerie de Royal-Roussillon.

La Maison du Roi & les Carabiniers étoient en réserve : c'étoit une nouvelle pratique du Maréchal de Saxe, recommandée

par

par le Chevalier Folard, de tenir ainsi loin des yeux ennemis les troupes, dont le nom lui en impose davantage, & contre lesquelles il fait marcher toujours ses corps les plus agguerris.

Toutes ces dispositions étant faites, ou prêtes à se faire, on attendoit en silence le point du jour. A quatre heures du matin, le Maréchal de Saxe, suivi de ses Aides-de-Camp & accompagné de son Etat-Major, alla visiter tous les postes. Les Hollandais, qui se formoient déja, firent sur la troupe un feu continuel. *Messieurs*, dit-il, *votre vie est nécessaire aujourd'hui*: il leur fit mettre pied à terre, & marcha long-tems par ce chemin creux, dont on a parlé. Cette fatigue épuisa ses forces, & redoubla ses maux; il remonta à cheval; & se sentant plus affoibli, il se fit mettre quelque tems dans sa chaise d'ozier. A la pointe du jour, le Comte d'Argenson alla voir si l'artillerie des redoutes & des villages étoit en bon état, & si les Canons de Campagne étoient tous arrivés. On devoit avoir cent piéces d'artillerie, il ne s'en trouva que soixante: la présence & l'ordre du Ministre étoient nécessaires. Il commanda qu'on amenât les

O 2 quarante

quarante Canons qui manquoient; mais dans le tumulte & dans l'embarras, presque inévitable en pareille occasion, on ne conduisit point au Camp le nombre des Boulets qu'exigeoit cette artillerie. Les Canons de campagne étoient de quatre livres de balle, & on les traînoit à bras, les piéces qui étoient dans les villages & dans les redoutes, comme celles qui étoient pointées en-deçà de l'Escaut, contre les Hollandais, portoient depuis quatre livres jusqu'à seize. Il y avoit deux bataillons de Royal-Artillerie, distribués dans Antoin, dans Fontenoi & dans les redoutes, sous les ordres de M. Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie.

Les ennemis avoient quatre-vingt-un Canons & huit Mortiers à Bombes. Leurs Canons de regimens portoient trois livres; ce sont ces piéces qu'on nommoit autrefois *Sauterreaux*; elles ont environ quatre pieds & demi de longueur, deux livres de poudre sont leur charge ordinaire, & elles portent 150 toises à pleine volée. Il y en avoit aussi qui ne portoient que des boulets d'une livre & demie. On commençoit à se canoner de part & d'autre. Le Maréchal de Saxe dit au Maréchal de Noailles, que les enne-

mis

mis s'en tiendroient à cette canonade ; il leur supposoit un dessein plus habile que celui qu'ils avoient : il pensoit qu'ils feroient ce qu'il auroit fait en leur place ; qu'ils tiendroient continuellement en échec, & en allarme l'armée Française, & que par cette manœuvre, ils retarderoient la prise de Tournay, & peut-être la rendroient impossible. En effet, ils étoient postés de façon qu'ils ne pouvoient être attaqués avec avantage, & ils pouvoient continuellement inquiéter l'armée des assiégeans ; c'étoit le sentiment du vieux Général Konigseg ; mais le courage ardent du Duc de Cumberland, & la confiance des Anglais, ne recevoient aucun conseil. Dans le temps qu'on commençoit à se canoner, le Maréchal de Noailles étoit auprès de Fontenoi, & rendoit compte au Maréchal de Saxe de l'ouvrage qu'il avoit fait faire à l'entrée de la nuit pour joindre le village de Fontenoi à la premiere des trois redoutes, entre Fontenoi & Antoin : il lui servit de premier Aide-de-Camp, sacrifiant la jalousie du commandement au bien de l'Etat, & s'oubliant soi-même pour un Général étranger, & moins ancien. Le Maréchal de Saxe sentoit tout le prix de

cette magnanimité, & jamais on ne vit une union si grande entre deux hommes, que la foiblesse ordinaire du cœur humain devoit éloigner l'un de l'autre.

Le Duc de Grammont arriva dans ce tems-là : le Maréchal de Noailles lui dit : *mon neveu, il faut s'embrasser un jour de bataille, peut-être ne nous reverrons-nous plus.* Ils s'embrasserent avec attendrissement ; le Maréchal de Noailles alla ensuite rendre compte au Roi de tous les postes qu'il avoit visités.

Le Duc de Grammont rencontra le Comte de Lowendal qui s'avança avec lui près de la premiere redoute du bois de Barry, vis-à-vis une batterie des Anglais : un boulet de trois livres vint frapper le cheval du Duc de Grammont, le Comte de Lowendal fut couvert de sang ; & un morceau de chair sanglant que le coup faisoit voler tomba dans sa botte. *Prenez garde à vous,* dit-il au Duc de Grammont ; *votre cheval est tué ; & moi aussi,* répondit le Duc. Il avoit le haut de la cuisse fracassé du coup, & on l'emporta. M. de la Peyronie qui le rencontra sur le chemin de Fontenoi le trouva déja mort. Il en alla rendre compte au Roi,

Roi, qui s'écria avec douleur : *ah ! il y en aura bien d'autres cette journée.*

Le feu de l'artillerie continua des deux côtés jusqu'à huit heures du matin avec vivacité, sans que les ennemis parussent avoir un dessein formé. Vers les sept heures, les Anglais embrasserent tout le terrain du village de Fontenoi, & l'attaquerent de tout les côtés. Ils y jettoient des bombes, dont une tomba aux pieds du Maréchal de Saxe, qui parloit alors au Comte de Lowendal.

Les Hollandais avancerent ensuite vers Antoin ; les deux attaques furent également bien soutenues : le Comte de Vauguion qui commandoit dans Fontenoi, ayant sous lui le jeune Comte de Meuze, repoussa toujours les Anglais : il avoit fait des retranchemens à son Village, & ordonné au Regiment Dauphin de ne jamais tirer que suivant ses ordres. Il fut très-bien obéi : les soldats ne tiroient qu'à bout-portant & à coup sûr, & à chaque décharge, faisoient retentir les cris de *vive le Roi*. Le Comte de la Marck, dans Antoin avec le Comte de Lorges, contint l'infanterie & la Cavalerie Hollandaise. Le Marquis de Chambonas soutint aussi toutes les attaques à la re-

doute d'Eu. Les Anglais attaquerent trois fois Fontenoi, & les Hollandais se présenterent à deux reprises devant Antoin. A leur seconde attaque, on vit un escadron Hollandais emporté presque tout entier par le Canon d'Antoin : il n'en resta que quinze hommes, & les Hollandais ne se représenterent dès ce moment qu'avec peu d'activité, & sans se rapprocher.

Le Roi étoit alors avec le Dauphin auprès de la justice de Notre Dame-aux-Bois, où le Canon des Anglais donnoit à pleine volée. La mousqueterie y portoit : un domestique du Comte d'Argenson fut atteint au front d'une balle de fusil fort loin derriere le Roi.

Ce Prince observoit tout avec attention de cet endroit, qui étoit également à portée de tous les corps. Il s'étoit apperçu le premier que les ennemis attaquant Antoin, & Fontenoi, & tous les efforts paroissant se diriger de ce côté, il étoit inutile de laisser vers Ramecroix le regiment de Normandie, ceux d'Auvergne & de Touraine : il fit avancer Normandie près des Irlandais, & fit mettre plus en arriere Auvergne & Touraine : mais il ne changea cette disposition qu'après

qu'après en avoir fait demander l'avis au Général, songeant uniquement au succès de la journée, ne présumant point de son opinion, & disant qu'il étoit venu à cette bataille pour s'instruire, & pour instruire son Fils.

Il s'avança alors vers le côté d'Antoin dans le temps que les Hollandais s'avançoient pour la seconde fois ; les boulets de Canon tomboient auprès de lui & du Dauphin : un Officier nommé M. d'Arbaud, depuis Colonel, y fut tout couvert de terre d'un boulet à ricochet. Le caractère des Français est la gayeté dans le danger même, le Roi & ceux qui l'entouroient étoient inondés de la boue que ce coup de canon avoit fait voler : on rioit ; le Roi faisoit ramasser les boulets & disoit à M. de Chabrier Major d'Artillerie : *renvoyez ces boulets aux ennemis, je ne veux rien avoir à eux.* Il vint ensuite se remettre à son premier poste, & il remarqua avec admiration, que la plupart des boulets tirés alors du côté des bois de Barry par des batteries Anglaises, tomboient dans le regiment Royal-Roussillon, qui ne fit pas le moindre mouvement, par lequel il eût pu faire remarquer son danger & ses pertes.

L'attaque des ennemis ne fut jusqu'à dix & onze heures, que ce que le Maréchal de Saxe avoit prévû. Les ennemis faisoient un feu inutile sur les villages & sur les redoutes. Vers les six heures le Duc de Cumberland prit la résolution de pénétrer entre la redoute des bois de Barry & de Fontenoi. Il y avoit un ravin profond à passer, le canon de la redoute à essuyer, & par de-là le ravin, l'armée Française à combattre. Cette entreprise paraissait téméraire. Le Duc de Cumberland ne prit cette résolution, que parce qu'un Officier nommé Ingolsbi, auquel il avoit ordonné d'attaquer la redoute d'Eu n'avoit pas exécuté ses ordres. S'il s'étoit emparé de cette redoute, il eût fait ensuite aisément, & sans perte, déboucher toute son armée favorisée du canon même de la redoute, qu'il eût tourné contre les Français ; mais malgré ce contretemps, les Anglais ne franchirent pas moins le ravin. Ils le passerent sans presque déranger leurs rangs, traînant leurs canons à bras par les sentiers, & ils se formerent sur trois lignes assez préssées, & de quatre de hauteur chacune, avançant entre les batteries de canon qui les foudroyoient dans un

terrain

terrain d'environ quatre cens toiſes de large. Des rangs entiers tomboient morts à droite & à gauche: ils étoient remplacés auſſitôt, & les canons qu'ils amenoient à bras vis-à-vis de Fontenoi, & vis-à-vis les redoutes, répondoient à l'artillerie Françaiſe: en cet état ils marchoient fièrement précédés de ſix piéces d'artillerie, & en ayant encore ſix autres au milieu de leurs lignes.

Vis-à-vis d'eux ſe trouverent quatre bataillons des Gardes-Françaiſes, ayant deux bataillons des Gardes-Suiſſes à leur gauche, le regiment de Courten à leur droite, & enſuite celui d'Aubeterre, & plus loin le regiment du Roi qui bordoit Fontenoi le long du Chemin creux.

Le terrain s'élevoit à l'endroit où étoient les Gardes-Françaiſes juſqu'à celui où les Anglais ſe formoient.

Les Officiers des Gardes-Françaiſes ſe dirent les uns les autres, *il faut aller prendre le canon des Anglais :* ils y monterent rapidement avec leurs Grenadiers : mais ils furent bien étonnés de trouver une armée devant eux. L'artillerie & la mouſqueterie en coucha par terre près de ſoixante, & le reſte fut obligé de revenir dans ſes rangs.

 Cepen-

Cependant les Anglais avançoient, & cette ligne d'Infanterie, composée des Gardes-Françaises & Suisses & de Courten, ayant encore sur leur droite Aubeterre & un bataillon du Régiment du Roi, s'approchoit de l'ennemi, où étoit à cinquante pas de distance un régiment des Gardes Anglaises. Celui de Cambel & le Royal Ecossais étoient les premiers, M. de Cambel étoit leur Lieutenant-Général; le Comte d'Albermal, le Général-Major, & M. de Churchil, petit-fils naturel du grand Duc de Malbouroug, leur Brigadier. Les Officiers Anglais saluerent les Français en ôtant leurs chapeaux. Le Comte de Chabanes, le Duc de Biron, qui s'étoient avancés leur rendirent le salut. Mylord Charles Hay, Capitaine aux Gardes Anglaises, cria; *Messieurs des Gardes-Françaises, tirez.*

Le Comte d'Antroche, alors Lieutenant des Grenadiers, & depuis Capitaine, leur dit à voix haute. *Messieurs, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-même.* Alors le Capitaine dit aux siens en Anglais *faites feu.* Les Anglais firent un feu roulant, c'est-à-dire qu'ils tiroient par divisions, de sorte que le front d'un Bataillon, sur quatre hommes

hommes de hauteur, ayant tiré, un autre Bataillon faisoit sa décharge & ensuite un troisiéme, tandis que ces premiers rechargeoient. La ligne d'Infanterie Française ne tira point, ainsi elle étoit seule sur quatre de hauteur, les rangs assez éloignés, & n'étant soutenue par aucune autre Troupe d'Infanterie. Il étoit difficile que leur vûe ne fût pas éblouie de la profondeur du Corps Anglais, & leurs oreilles étonnées d'un feu continuel. Dix-neuf Officiers des Gardes tomberent blessés à cette seule décharge. Messieurs de Clisson, de Langey, de la Peyrere, y perdirent la vie. Quatre-vingt-quinze Soldats demeurerent sur la place; deux cens quatre-vingt-cinq y reçurent des blessures: onze Officiers Suisses tomberent blessés, ainsi que deux cens neuf de leurs soldats, parmi lesquels soixante-quatre furent tués. Le Colonel de Courten, son Lieutenant-Colonel, quatre Officiers, soixante & quinze soldats tomberent morts; quatorze Officiers & deux cens soldats blessés dangereusement. Le premier rang ainsi emporté, les trois autres regarderent derriere eux, & ne voyant qu'une Cavalerie à plus de trois cens toises, ils se disperserent. Le

Duc

Duc de Grammont leur Colonel & premier Lieutenant Général, qui auroit pû les soutenir, étoit mort ; M. de Luttaux, second Lieutenant Général, n'arriva que dans leur déroute. Les Anglais avançoient à pas lents comme faisant l'exercice : on voyoit les Majors appuyer leurs cannes sur les fusils des soldats, pour les faire tirer bas & droit.

Ils déborderent Fontenoi & la redoute. Ce corps qui auparavant étoit sur trois lignes se pressant par la nature du terrain, devint une colonne longue & épaisse, presque inébranlable par sa masse, & plus encore par son courage. Elle s'avança vers le régiment d'Aubeterre ; M. de Luttaux à la nouvelle de ce danger, accourut de Fontenoi, où il venoit d'être blessé dangereusement. Son Aide de Camp le supplioit de commencer par faire mettre un appareil à sa blessure : *Le service du Roi*, lui répondit M. de Luttaux, *m'est plus cher que la vie.* Il s'avançoit avec M. le Duc de Biron à la tête du régiment d'Aubeterre que conduisoit le Colonel de ce nom ; il reçut en arrivant deux coups mortels : M. de Biron eut un cheval tué sous lui, cent trente soldats d'Aubeterre furent tués, & deux

cens

cens blefsés à cette charge. Le Duc de Biron arrête alors avec le Régiment du Roi qu'il commandoit, la marche de la colonne par fon flanc gauche; le régiment des Gardes Anglaifes fe détache, avance quelques pas à lui, lui tue trois Capitaines, en jette par terre quinze de blefsés & douze Lieutenans, met hors de combat foixante & dix-neuf foldats, & en tue deux cens foixante-fix. Le régiment de la Couronne fe trouvant placé alors un peu derriere celui du Roi, fe préfente à la colonne Anglaife; mais fon Colonel le Duc d'Havré, le Lieutenant-Colonel, tout l'Etat Major, enfin trente-fept Officiers font mis hors de combat par leurs bleffures, le premier rang de foldats eft renverfé au nombre de deux cens foixante.

Soiffonnois qui s'avança après la Couronne, eut quatorze Officiers de bleffés, & perdit cent trente foldats.

Le Régiment Royal qui fe trouva alors avec celui de la Couronne, perdit plus qu'aucun autre à ces charges: il eut fix Officiers & cent trente-fix foldats tués; trente-deux Officiers & cinq cens neuf foldats de bleffés.

Les

Les Anglais qui avançoient sur le régiment du Roi, pouvoient prendre Fontenoi à revers, tandis qu'ils le canonnoient d'un autre côté ; & la bataille eût été perdue sans ressource. Le Duc de Biron plaça des Grenadiers dans ce chemin creux qui bordoit Fontenoi, reforma son Régiment, fit feu sur eux & les contint. On voyoit le Régiment du Roi, la Couronne, d'Aubeterre retranchés derriere les monceaux de leurs camarades morts ou blessés. Cependant deux bataillons des Gardes des Françaises & Suisses s'écartoient par des chemins différens à travers les lignes de cavalerie qui étoient derriere eux à plus de trois cens toises. Les Officiers qui les railloient rencontrerent M. de Luttaux, premier Lieutenant-Général de l'armée, qui revenoit entre Antoin & Fontenoi : *Ah, Messieurs*, dit-il, *ne me raillez point, je suis blessé & obligé de me retirer.* Il mourut quelque tems après dans des tourmens inexprimables : il dit avant que de se retirer aux soldats du régiment des Gardes qu'il rencontra : *Mes amis, allez vous joindre à ceux de vos camarades qui gardent le pont de Calonne :* d'autres se précipiterent par un petit

chemin

chemin creux qui va de Barri à Notre-Dame-aux-Bois ; jusqu'à l'endroit où étoit le Roi, vis-à-vis du bois de Barri, auprès de la justice. Leurs grenadiers & ce qui restoit de deux bataillons se rallierent sous le Comte de Chabanes vers la redoute d'Eu, & y resterent constamment avec M. de la Sonne, qui en forma un seul bataillon & le commanda, parce qu'il se trouvoit, quoique jeune, le plus ancien Capitaine, les autres ayant été blessés ou tués.

La colonne Anglaise gagnoit le terrain, toujours ferme, toujours serrée. Le Maréchal de Saxe qui voyoit de sang froid, combien l'affaire étoit douteuse, fit dire au Roi par le Marquis de Meuze, qu'il le conjuroit de repasser le pont avec le Dauphin, qu'il feroit ce qu'il pourroit pour réparer le désordre. *Oh! je suis bien sûr qu'il fera ce qu'il faudra*, répondit le Roi ; *mais je resterai où je suis.* Ce Monarque envoyoit à tout moment ses Aides-de-Camp de brigades en brigades, & de postes en postes. Chacun d'eux partoit avec deux Pages de l'Ecurie, les renvoyoit au Roi l'un après l'autre, & revenoit ensuite lui-même rendre compte. L'ordre de bataille n'étoit plus

alors

alors comme il avoit été au commencement: de la premiere ligne de cavalerie, il n'y en avoit que la moitié. La division du Comte d'Estrées étoit près d'Antoin sous le Duc d'Harcourt, faisant tête avec ses Dragons & Crillon aux Hollandois, qu'on avoit craint qu'ils ne pénétrassent par ce côté, tandis que les Anglais de l'autre commençoient à être victorieux: l'autre moitié de cette premiere ligne, qui étoit naturellement la division du Duc d'Harcourt, restoit sous le Comte d'Estrées. Cette ligne courut aux Anglais. M. de Fienne menoit son Régiment, M. de Cernay les Croates, le Duc de Filtz-James le Régiment de son nom; mais les efforts de cette cavalerie étoient peu de chose contre une masse d'infanterie si réunie, si disciplinée & si intrépide, dont le feu toujours roulant & toujours soutenu, écartoit nécessairement de petits corps séparés qui se présentoient l'un après l'autre: on sçait d'ailleurs que la cavalerie ne peut guères entamer seule une infanterie serrée. Le Maréchal de Saxe étoit au milieu de ce feu; sa maladie ne lui laissoit pas la force de porter une cuirasse, il portoit une espece de bouclier fait de plu-

plusieurs doubles de taffetas piqué, qu'il portoit sur l'arçon de sa selle: il jetta son bouclier, & courut faire avancer la seconde ligne de cavalerie contre la colonne. Le Comte de Noailles marche avec sa brigade; elle étoit composée du régiment de son nom, dont l'aîné de son nom est toujours Colonel, privilege unique aujourd'hui en France, & accordé au premier Maréchal de Noailles, qui leva ce régiment à ses dépens: celui qui appartient au Duc de Penthiévre étoit aussi de cette brigade. Le Comte de Noailles donne avec impétuosité; le Marquis de Vignacourt, Capitaine dans son Régiment, digne de sa Maison qui a donné trois Grands Maîtres à l'Ordre de Malthe, part avec son escadron par un flanc de la colonne: cet escadron fut détruit au milieu des rangs des ennemis, à la réserve de quatorze cavaliers qui passerent à travers eux avec M. de Vignacourt: un soldat Anglais lui enfonça dans la botte & dans la jambe un coup de bayonnette si violent, qu'il y laisse la bayonnette & le fusil: le cheval blessé de plusieurs coups emporte son maître; la crosse du fusil traînant à terre, & soulevant la bayonnette, augmentoit & déchiroit la blessure,

sure, dont il mourut peu de tems après. Des quatorze cavaliers qui avoient pénétré dans la colonne, il en resta dix qui furent bientôt faits prisonniers, & que les Anglais renvoyerent le lendemain en considération de leur bravoure.

Le Comte d'Argenson, fils du Ministre de la Guerre, attaqua avec son régiment de Berri, dans le même tems que Fiennes s'avançoit aussi. Il chargea trois fois à la tête d'un seul escadron, & sur une nouvelle fausse son pere le crut mort : le Comte de Brionne, le Chevalier de Brancas, le Marquis de Chabrillant menoient & rallioient leurs cavaliers ; mais tous les corps étoient repoussés les uns après les autres. Le Comte de Clermont-Tonnere, Mestre de camp de la cavalerie, le Comte d'Estrées, le Marquis de Croissi étoient par-tout : tous les Officiers généraux couroient de brigades en brigades. Le Colonel général, Fiennes, les Croates, furent très-maltraités : Clermont-Prince le fut encore davantage, il eut vingt-deux Officiers blessés : les Croates en eurent douze. Tout l'Etat Major étoit en mouvement : M. de Vaudreuil, Major général de l'armée, alloit de la droite à la gauche.

gauche. M. de Puiſégur, Meſſieurs de Saint Sauveur, de Saint Georges, de Mezieres, Aides-Maréchaux des Logis, furent tous bleſſés. Le Comte de Longaunai, Aide-Major général, y reçut un coup dont il mourut peu de jours après. Ce fut dans ces attaques que le Chevalier d'Apcher Lieutenant-Général, (qu'on prononce d'Aché) eut le pied fracaſſé. Il vint vers la fin de la bataille rendre compte au Roi, & lui parla long tems, ſans donner le moindre ſigne des douleurs qu'il reſſentoit, jusqu'à ce qu'enfin la violence du mal le força de ſe retirer.

Plus la colonne Anglaiſe avançoit, plus elle devenoit profonde, & en état de réparer les pertes continuelles que lui cauſoient tant d'attaques réitérées ; elle marchoit toujours ſerrée au travers des morts & des bleſſés des deux partis, & paroiſſoit former un ſeul corps d'environ ſeize mille hommes, quoiqu'il fût alors en trois diviſions.

Un très-grand nombre de cavaliers furent pouſſés en déſordre juſqu'à l'endroit où étoit le Roi avec ſon Fils : ces deux Princes furent ſéparés par la foule qui ſe précipitoit ſur eux. Le Roi ne changea

pas de visage ; il étoit affligé ; mais il ne montroit ni colère ni inquiétude ; il remarqua environ deux cens cavaliers épars derrière lui vers Notre-Dame-aux-Bois ; il dit à un Chevau-Léger : *allez-vous-en de ma part rallier ces gens-là, & les ramenez.* Le Chevau-Léger y courut, & les ramena ensuite aux ennemis. Ce Chevau-Léger s'appelloit *de Jouy*, il ne croyoit pas avoir fait une action distinguée, & le Ministre le fit chercher long-temps pour le récompenser, sans pouvoir le trouver. Pendant ce désordre, les brigades des Gardes-du-Corps qui étoient en réserve, s'avancerent d'elles-même aux ennemis. Les Chevaliers de Suzi & de Saumery y furent blessés à mort : quatre escadrons de la Gendarmerie arrivoient presqu'en ce moment de Douai, & malgré la fatigue d'une marche de sept lieues, ils coururent aux ennemis ; tous ces Corps furent reçus comme les autres avec cette même intrépidité, & ce même feu-roulant. Le jeune Comte de Chevrier, Guidon, y fut tué. C'étoit le jour même qu'il avoit été reçu à sa troupe : le Chevalier de Monaco, fils du Duc de Valentinois, y eut la jambe percée. M. du

Guesclin

Güefclin reçut une bleffure au pied. Les Carabiniers donnerent; ils eurent fix Officiers renverfés morts, & vingt-un bleffés: toutes ces attaques fe faifoient fans aucun concert, & c'eft ce qu'on appelle de fauffes charges, dans lefquelles toute la bravoure eft inutile contre la difcipline & l'ordre.

Le Maréchal de Saxe dans le derniere épuifement étoit toujours à cheval, fe promenant au pas au milieu du feu: il paffa fous le front de la colonne Anglife pour voir tout de fes yeux auprès du bois de Barri vers la gauche. On y faifoit les mêmes manœuvres qu'à la droite. On tâchoit envain d'ébranler cette colonne. Les Régimens fe préfentoient les uns après les autres, & la maffe Anglaife faifant face de tous côtés, plaçant à propos fon canon, & tirant toujours par divifion, nourriffoit ce feu roulant & continu, quand elle étoit attaquée; & après l'attaque, elle reftoit immobile & ne tiroit plus. Le Maréchal vit un regiment Français qui combattoit alors, & dont les rangs entiers tomboient, fans que le corps s'ébranlât, il demanda quelle étoit cette troupe; on lui dit que c'étoit le régiment

des

des Vaisseaux, que commandoit M. de Guerchi : *voilà qui est admirable*, s'écria-t-il. Trente-deux Officiers de ce régiment étoient blessés, un tiers des soldats tués, ou hors de combat. Celui de Hainault ne souffroit pas moins : il avoit pour Colonel le fils du Prince de Craon, Gouverneur de Toscane ; le père servoit les ennemis, & les enfans servoient le Roi. Ce jeune homme d'une très-grande espérance fut tué à la tête de sa troupe ; son Lieutenant-Colonel blessé à mort auprès de lui ; dix-neuf Officiers de ce corps blessés dangereusement, deux cens soixante soldats couchés par terre.

Normandie avança, il eut autant d'Officiers & de Soldats hors de combat, que celui de Haynault : il étoit mené par son Lieutenant-Colonel M. de Solenci, dont le Roi loua la bravoure sur le champ de Bataille, & qu'il récompensa ensuite en le faisant Brigadier. Des bataillons Irlandais coururent au flanc de cette colonne. Le Colonel Dillon tombe mort, cinquante-six Officiers furent blessés, & treize tués sur la place.

Le Maréchal de Saxe repasse par le front de la colonne qui s'étoit avancé trois cens pas au-delà de la redoute d'Eu & de Fontenoi.

Il

Il va voir si Fontenoi tenoit encore, on n'y avoit plus de boulets ; on ne répondoit à ceux des ennemis qu'avec de la poudre.

M. du Brocard, Lieutenant-Général d'Artillerie & plusieurs Officiers d'Artillerie étoient tués ; il pria alors le Duc d'Harcourt qu'il rencontra, d'aller conjurer le Roi de s'éloigner, & il envoya ordre au Comte de la Marck qui gardoit Antoin, d'en sortir avec le régiment de Piedmont : la bataille parut perdue sans ressource, on ramenoit de tous côtés les canons de campagne, on étoit près de faire partir ceux du village de Fontenoi, quoique des boulets fussent arrivés : on faisoit déja passer des équipages. L'intention du Maréchal de Saxe étoit de faire un dernier effort contre la colonne Anglaise. Cette masse énorme d'infanterie avoit été endommagée, quoique sa profondeur parût toujours égale : elle-même étoit étonnée de se trouver au milieu du champ de bataille des Français, sans avoir de Cavalerie : la colonne restoit immobile, & sembloit ne recevoir plus d'ordre ; mais elle gardoit une contenance fière, & sembloit être maîtresse du champ de bataille : si les Hollandais avoient passés entre les redoutes de Bettens,

& étoient venus donner la main aux Anglais, il n'y avoit plus de ressources, plus de retraite même, ni pour l'armée, ni probablement pour le Roi, & son Fils. Le succès d'une derniere attaque étoit incertain. Le Maréchal de Saxe, qui voyoit la victoire, ou l'entiere défaite, dépendre de cette derniere attaque, songea à préparer une retraite sûre dans le temps qu'il faisoit ce qu'il pouvoit pour vaincre : il envoya ordre au Comte de la Marck d'évacuer Antoin, & de venir vers le pont de Calonne pour favoriser cette retraite, en cas d'un dernier malheur. Cet ordre fut affligeant pour le Comte de la Marck, qui voyoit les Hollandais prêts d'entrer dans Antoin, si on l'abandonnoit, & de tourner contre l'armée du Roi son propre Canon. Le Maréchal envoya un second ordre par son Aide-de-Camp, M. Dailvorde : il fut signifié au Comte de Lorges, & on le rendit responsable de l'exécution : il fut forcé d'obéir ; on désesperoit alors du succès de la journée : les plus grands événemens dépendent des circonstances les plus légères, d'une méprise, d'un coup inattendu.

Ceux

Ceux qui étoient auprès du Roi devoient croire la Bataille perdue, sçachant que l'on n'avoit plus de boulets dans Fontenoi; que la plûpart de ceux qui servoient l'Artillerie étoient tués, qu'on manquoit aussi de boulets au poste de M. de Chambonas, que le village d'Antoin alloit être évacué.

Ceux qui étoient auprès du Duc de Cumberland devoient avoir mauvaise opinion de cette journée, car ils se croyoient toujours exposés au feu croisé de Fontenoi, & de la redoute de Barri. Ils ne sçavoient pas que l'on ne tiroit plus sur eux qu'avec de la poudre: les Hollandois, qui ne pouvoient être instruits de l'ordre d'évacuer Antoin, n'avançoient pas; la Cavalerie Anglaise qui auroit pû achever le désordre que la Colonne Anglaise avoit mis dans la Cavalerie de France, ne paroissoit point; elle n'auroit pû passer qu'auprès de Fontenoi ou de la redoute dont le feu paroissoit toujours égal. On demandera ici pourquoi le Duc de Cumberland n'avoit pas fait d'abord attaquer cette redoute, dont il auroit tourné le canon contre l'armée de France, ce qui auroit assuré la victoire. C'étoit précisément ce qu'il avoit voulu faire. Il avoit dès huit heures

du matin ordonné au Brigadier Ingolſby d'entrer dans les bois de Barri avec quatre Régimens pour s'emparer de ce poſte. Le Brigadier avoit obéi; mais voyant de l'Artillerie pointée contre lui & quelques Bataillons couchés ſur le ventre qui l'attendoient, il alla demander du canon. Le Général Cambel lui en promit, mais ce Général fut bleſſé à mort dans le commencement même, d'un coup tiré de la redoute; le canon ne fut pas aſſez-tôt prêt. Ce fut alors que le Duc de Cumberland, ne craignant que de perdre du temps, avoit pris la réſolution de paſſer avec ſon Infanterie, en affrontant le feu de la redoute, & cette entrepriſe qui devoit lui être funeſte, lui avoit juſques-là réuſſi.

On tenoit un conſeil aſſez tumultueux auprès du Roi; on le preſſoit de la part du Général, & au nom de la France, de ne pas s'expoſer davantage. Le Duc de Richelieu, Lieutenant Général, qui ſervoit en qualité d'Aide de Camp du Roi, arriva en ce moment; il venoit de reconnoître la Colonne & Fontenoi; il avoit chargé avec le Régiment des Vaiſſeaux, avec les Gardes du Corps, il avoit fait avancer. M. Bellet

avec

avec la Gendarmerie qu'il commandoit, & cette Gendarmerie avoit contenu la Colonne qui alors n'avançoit plus. Ayant ainsi couru & combattu de tous côtés sans être blessé, il se présente hors d'haleine, l'épée à la main & couvert de poussiere. *Eh bien, Rosce*, lui dit le Maréchal de Noailles (c'étoit une plaisanterie entr'eux), *quelle nouvelle apportez-vous, & quel est votre avis? Ma nouvelle*, dit le Duc de Richelieu, *est que la Bataille est gagnée, si on le veut; & mon avis est qu'on fasse avancer dans l'instant quatre canons contre le front de la Colonne, pendant que cette Artillerie l'ébranlera, la Maison du Roi & les autres Troupes l'entoureront; il faut tomber sur elle comme sur des fourageurs, & je réponds sur ma tête du gain de la Bataille. Mais*, lui dit-on, *Fontenoi ne tiens plus. J'en viens*, répliqua le Duc, *il tient encore! Il faut voir*, répondit-on, *si Monsieur le Maréchal n'a point destiné ces canons à un autre usage. Il n'y en a point d'autre à en faire*, répliqua-t-il. Il étoit persuadé, & il persuada. Ce fut sur-tout le Roi qui se rendit le premier à cet avis important, & tout le monde se rangea à cette opinion. Il ordonna que dans le moment on cherchât

 quatre

quatre piéces de canon. Vingt personnes se détacherent pour y courir; un Capitaine du Régiment de Touraine, nommé Issards, âgé de vingt-un an, apperçut quatre piéces de canons qu'on ramenoit; il en donna avis, & le soir même il eut la croix de S. Louis.

Le Roi chargea le Duc de Péquigni, qu'on appelle aujourd'hui le Duc de Chaulnes, d'aller faire pointer ces quatre piéces: on les destinoit à protéger la retraite. *Il n'y a point de retraite*, dit le Duc de Chaulnes; *le Roi ordonne que ces quatre canons servent à la victoire.* M. de Senneval, Lieutenant d'Artillerie, va les placer vis-à-vis de la Colonne. Le Duc de Richelieu court à bride abattue au nom du Roi faire marcher sa Maison: il annonce cette nouvelle à M. de Montesson qui la commandoit, & qui en fut transporté de joie; il se mit à la tête. Le Prince de Soubise rassemble ses Gendarmes qu'il commande, le Duc de Chaulnes ses Chevaux-Légers; tout se forme & marche. Les quatre Escadrons de la Gendarmerie, avançant à la droite de la Maison du Roi, les Grenadiers à Cheval à la tête, sous M. de Grille leur Capitaine; les Mousquetaires

com-

commandés par M. de Jumilhac se précipitent. Le Dauphin couroit déja l'épée à la main pour se mettre à la tête de la Maison, on l'arrêta; on lui dit que sa vie étoit trop précieuse. *Ce n'est pas la mienne qui est précieuse*, dit-il, *c'est celle du Général le jour d'une Bataille.*

Dans ce moment important, le Comte d'Eu & le Duc de Biron à la droite, voyoient avec douleur les Troupes d'Antoin quitter leur poste; le Comte de la Marck qui les conduisoit obéissoit à regret, *je prends sur moi sa désobéissance*, lui dit le Duc de Biron, *je suis sûr que le Roi l'approuvera dans un instant où tout va changer de face; je réponds que Monsieur le Maréchal de Saxe le trouvera bon.* Le Maréchal qui arrivoit dans cet endroit fut du sentiment du Duc de Biron. Le Général informé de la résolution du Roi, & de la bonne volonté des Troupes, n'eut pas de peine à se rendre. Il changea de sentiment lorsqu'il en falloit changer. Il fit rentrer le Régiment de Piedmont dans Antoin; il se porta rapidement malgré sa foiblesse à la droite, à la gauche, vers la Brigade des Irlandais, recommandant à toutes les Troupes qu'il rencontroit en che-

min de ne plus faire de fausses charges & d'agir de concert.

Tandis qu'il étoit à la Brigade Irlandaise avec M. de Lowendal & Mylord Clarck, le Duc de Biron, le Comte d'Estrées, le Marquis de Croisi, étoient ensemble à la droite, vis-à-vis le flanc gauche de la colonne sur un terrain un peu élevé; ils apperçurent les Irlandais & Normandie qui avançoient vers son flanc droit. *Voici le temps*, se disoient-ils les uns aux autres, *de marcher de notre côté, les Anglais sont perdus*, M. de Biron se met à la tête de son Régiment du Roi; Aubeterre, & Courten le suivent; tout ce qui se trouve s'avance sous le Comte d'Estrées. Cinq Escadrons de Penthiévre suivent M. de Croisi & ses enfans, des Escadrons de Filtzjames, de Noailles, de Chabrillant, de Brancas, de Brionne, accourent avec leurs Colonels; ils n'avoient reçu d'ordre de personne, & il sembloit qu'il y eût un concert parfait entre leurs mouvemens, & tout ce qu'avoit fait M. de Richelieu. Jamais le Roi ne fut mieux servi que dans ce moment. Ce fut le concert le plus prompt & le plus unanime. Mylord Clarck-Thomond marche avec les Irlandais, le Régi-

Régiment de Normandie, les Gardes-Françaises & un Bataillon Suisse s'avançant plus haut vers la redoute d'Eu. Ces Corps partent tous en même temps. Les Irlandais vers le front de la colonne commandés par Mylord Clarck, les Gardes plus haut, sous M. le Comte de Chabannes leur Lieutenant-Colonel. Un chemin creux les séparoit tous de la colonne Anglaise : ils le franchirent en tirant à bout portant, & coururent sur elle la bayonette au fusil. M. de Bonnafanse, alors premier Capitaine de Normandie, qui depuis sauta le premier dans le chemin couvert de Tournay, fut celui qui pénétra le premier de son Régiment dans la colonne : les Officiers des Gardes-Françaises y étoient déja : les Carabiniers, entre les Irlandais & la Maison du Roi, perçoient alors les premiers rangs ; on les voyoit courir, & se rallier au milieu de l'ennemi, quand la foule & l'impétuosité les avoient écartés. Ils prirent malheureusement, pour des Bataillons Anglais, les Irlandais qui sont vétus à peu près de même ; ils tomberent sur eux avec furie. Les Irlandais leur crierent *vive France*, mais dans le tumulte on n'entendoit rien ; Il y eut quelques Irlandais tués par méprise.

Les quatre canons que le Duc de Richelieu avoit demandés, & que le Duc de Chaulnes avoit fait pointer à cent pas de la colonne, avoient déja fait deux décharges qui éclaircissoient les rangs & qui ébranloient la tête du corps Ennemi : toute la Maison du Roi s'avançoit vers le front de la colonne & la renversoit : la Cavalerie la pressoit par son flanc gauche ; le Maréchal de Saxe avoit recommandé dans la Bataille que la Cavalerie touchât les Ennemis avec le poitrail des cheveaux ; il fut bien obéi. M. le Comte d'Estrées, le jeune Prince de Brionne, tuerent eux-mêmes du monde dans les premiers rangs : les Officiers de la Chambre chargeoient pêle-mêle avec les Gardes & les Mousquetaires. Tous les Pages y étoient l'épée à la main, & le Marquis de Tressan, chef de Brigade des Gardes du Corps, dit au Roi après la Bataille, *Sire, vous nous avez envoyé des Pages que nous avons pris pour autant d'Officiers.*

Le Duc de Biron de son côté contenoit alors, avec son Régiment du Roi & la Brigade de Crillon, les troupes Hollandaises. Il avoit envoyé déja M. de Boisseuil, premier Page de la grande Ecurie, dire au Roi que tout alloit bien de son côté, & qu'il lui ré pon-

répondoit de tout. Le Marquis d'Harcourt, fils du Duc d'Harcourt, courut d'un autre côté annoncer au Roi de la part de son pere que l'ordre étoit rétabli de tous les côtés, & que la victoire étoit sûre.

Le Comte de Castelane arriva dans le moment, dépêché par le Maréchal de Saxe, & apprit au Roy que le champ de Bataille étoit regagné: en sept ou huit minutes, toute la colonne Anglaise fut dissipée, le Général Posombi, le frere du Comte d'Albermarle, cinq Colonels, cinq Capitaines aux Gardes, un nombre prodigieux d'Officiers étoient renversés morts. Les Anglais repasserent le ravin entre Fontenoi & la redoute avec le plus grand désordre: le terrain que la colonne avoit occupé, & le ravin étoient comblés de morts & de blessés.

On est entré dans tout ce détail sur la Bataille de Fontenoi; son importance le méritoit. Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & servit de contre poids à tous les événemens malheureux. La présence du Roi & de son Fils, le danger que ces deux Princes & la France coururent, augmentent encore l'intérêt qu'on prendra long-temps à cette journée.

ADDITION

A l'Histoire de la Guerre de 1741.

AFFAIRE DE GENES, en 1746. & 1747.

LA guerre qui avoit commencé sur le Danube, & presque aux portes de Vienne, & qui d'abord avoit semblé ne dèvoir durer que peu de mois, étoit portée après six mois sur les côtes méridionales de France ; & dans le même temps que les Autrichiens & les Piémontois, maîtres de Gênes & de toute la côte, faisoient leurs dispositions pour entrer en Provence, la Brétagne étoit encore menacée par une flotte Anglaise.

Le projet des ennemis, & surtout de l'Angleterre étoit alors d'envahir la Provence, de ruiner le port de l'Orient, & avec lui la Compagnie des Indes, de se saisir de Port-

Port-Louis, qui feroit tombé après l'Orient, de mettre la Bretagne à contribution, de faire foulever les Calviniftes vers la Rochelle, comme vers le Languedoc & le Dauphiné, & tout cela pendant qu'ils prenoient des mefures pour attaquer tous les établiffemens de la France en Afie & en Amérique, qu'ils comptoient s'emparer de Naples, après avoir mis Gênes fous le joug.

Ces vaftes efpérances n'étoient pas fans fondement; car alors les Autrichiens étoient maîtres en Italie; & environ ce temps-là les Anglais n'eurent prefque plus d'ennemis fur les mers: les feules campagnes du Roi & du Maréchal de Saxe balançoient tout. Mais le Roi d'Angleterre comptoit bien-tôt pouvoir faire de la Hollande une Puiffance guerriere, en lui faifant accepter fon gendre pour Stathouder; & enfin on follicitoit déja & on marchandoit le fecours d'une armée entière de Ruffes, pour arrêter les progrès du Roi en Flandre.

Dans ces conjonctures la Bretagne n'étoit pas plus en défenfe que la Provence. Un vieil Officier qui commandoit au Port-Louis manda à la Cour. *J'ai apperçu,* dit-il, *le 28 Septembre une flotte qui fe multiplie*

tiplie à l'infini; mais je résisterai aisément, à cette nation Anglicane. Le deux Octobre il manda: *Ils sont descendus à Polduc avec trois cens cinquante barques plates & cinquante-cinq vaisseaux de guerre. Si on avoit des fusils, on les battroit; mais les paysans n'ont que des fourches.*

On voit par ces lettres à quoi on étoit exposé, malgré la confiance avec laquelle un vieux Commandant s'exprimoit. En effet, le Général Sinclair, qui commandoit environ sept mille hommes de troupes de débarquement, prit terre sans opposition à l'entrée de la petite riviere de Polduc: il s'avança à Plémur, & campa sur une hauteur qui dominoit sur l'Orient & sur le Port-Louis. Il se passa six jours avant qu'il canonnât la ville. Si les Anglais perdirent ce temps, les Français ne l'employerent pas mieux, puisque ceux qui commandoient dans la ville, & qui pouvoient se défendre long-temps, ayant de l'artillerie & douze mille hommes des Milices de Bretagne, capitulerent le premier jour de l'attaque, sur une déclaration du Général Sinclair, qui, selon l'usage établi, signifioit qu'il mettroit tout à feu & à sang si on résistoit.

Rien

Rien ne sçauroit surpasser, à ce qu'on prétend, les fautes que l'on fit dans cette occasion, si ce n'est la conduite du Général Sinclair. Jamais on ne vit combien la destinée d'une grande entreprise & celle d'une province, dépendent d'une moment, d'un mauvais avis, d'une terreur panique, d'une méprise. Les tambours des Miliciens peu instruits, battirent le matin la générale. Sinclair demanda à des gens du pays pourquoi on battoit la générale, après la capitulation. On lui répondit qu'on lui avoit tendu un piége en capitulant, & qu'on alloit fondre sur lui avec douze mille hommes. Pendant cet entretien le vent changeoit, & l'Amiral Lestoc en avertit par un signal : le Général Sinclair craignant d'être attaqué, & de ne pouvoir se rembarquer, quitta son poste précipitamment, & retourna à Plémur en désordre.

Ceux qui avoient fait la capitulation sortirent cependant de la ville, pour se soumettre au Général Anglais. Ils ne purent revenir de leur surprise, quand ils ne trouverent personne dans le camp. Les Anglais se rembarquerent aussi mal-à-propos, qu'on étoit venu leur porter les clefs. Honteux de leur mauvaise conduite, ils descendirent

dirent dans la petite isle de Quiberon ; ce qui étoit une entreprise aussi mal imaginée, que celle du port de l'Orient avoit été mal exécutée: cette isle presque déserte ne les conduisoit à rien. Enfin tout ce grand armement ne produisit que des méprises & du ridicule, dans une guerre où tout le reste n'étoit que trop sérieux & trop terrible.

Il se faisoit alors dans Gênes une revolution plus importante & plus inouie que celle qui venoit d'étoudir la Bretagne.

Les Autrichiens usoient avec rigueur du droit de la victoire, les Genois ayant épuisé leurs ressources, & donné tout l'argent de leur banque de Saint-George, pour payer seize millions, demanderent grace pour les huit autres : mais on leur signifia le trente Novembre 1746. de la part de l'*Impératrice-Reine*, que non-seulement il les falloit donner, mais qu'il falloit payer encore autant pour l'entretien de neuf regimens répandus dans le Faubourg de St-Pierre des Arènes, de Bisagno, & dans les villages circonvoisins. A la publication de ces ordres, le désespoir saisit tous les habitans ; leur malheur étoit au comble ; leur commerce ruiné, leur crédit perdu, leur banque épuisée, toutes

toutes les terres ravagées, les belles maisons de campagne, qui embellissoient les dehors de Gênes pillées, les habitans traités en esclaves par les soldats : ils n'avoient plus à perdre que la vie, & il n'y avoit point de Genois, qui ne parût enfin résolu à la sacrifier plutôt que de souffrir plus long-temps un traitement si honteux & si rude.

Gênes captive comptoit encore parmi ses disgraces la perte du Royaume de Corse, si long-temps soulevé contre elle, & dont les mécontens seroient, sans doute, appuyés pour jamais par ses vainqueurs. La Corse, qui se disoit opprimée par Gênes comme Gênes par les Autrichiens, jouissoit dans ce cahos de révolutions de l'infortune de ses maîtres. Ce surcroit d'afflictions n'étoit que pour le Sénat : en perdant la Corse, il ne perdoit qu'un fantôme d'autorité, mais le reste des Genois étoit en proye aux afflictions réelles qu'entraîne la misere. Quelques Sénateurs fomentoient sourdement, & avec habileté, les résolutions desespérées que les habitants sembloient disposés à prendre. Ils avoient besoin d'user de la plus grande circonspection ; car il étoit vraisemblable qu'un soulevement téméraire, & mal soutenu, ne produiroit que la destruction du Senat

Senat & de la Ville. Les Emiſſaires des Sénateurs, ſe contentoient de dire aux plus accrédités du peuple, *Juſqu'à quand attendrez-vous que les Autrichiens viennent vous égorger entre les bras de vos femmes & de vos enfans, pour vous arracher le peu de nourriture qui vous reſte ? Leurs troupes ſont diſperſées hors de l'enceinte de vos murs : il n'y a dans la Ville que ceux qui veillent à la garde des Ports ; vous êtes ici plus de quarante mille hommes capables d'un coup de main ; ne vaut-il pas mieux mourir, que d'être les ſpectateurs des ruines de votre Patrie ?* Mille diſcours pareils animoient le peuple ; mais ils n'oſoient encore remuer, & perſonne n'oſoit arborer l'Etendart de la Liberté.

Les Autrichiens tiroient de l'Arſenal de Gênes des Canons & des Mortiers, pour l'expédition de Provence, & ils faiſoient ſervir les habitans à ce travail. Le peuple murmuroit, mais il obéiſſoit. Un Capitaine Autrichien ayant rudement frappé un habitant, qui ne s'empreſſoit pas aſſez, ce moment fut un ſignal auquel le peuple s'aſſembla, s'émeut & s'arma, en un moment, de tout ce qu'il put trouver, pierres, bâtons, épées, fuſils, inſtrumens de toute eſpéce.

espèce. Le peuple qui n'avoit pas eu seulement la pensée de défendre sa Ville, quand les ennemis en étoient encore éloignés, la défendit quand les Autrichiens en étoient les maîtres.

Le Marquis de Botta, qui étoit à St-Pierre des Arènes, crut que cette émeute du peuple se ralentiroit d'elle-même, & que la crainte reprendroit bientôt la place de cette fureur passagère. Le lendemain il se contenta de renforcer les Gardes des Portes, & d'envoyer quelques détachemens dans les ruës: le peuple attroupé en plus grand nombre que la veille, courut au Palais du Doge demander les armes qui sont dans ce Palais. Le Doge ne répondit rien: les Domestiques indiquerent un autre magasin; on y court, on l'enfonce, on s'arme; une centaine d'Officiers se distribuent dans la populace, on se barricade dans les ruës; & l'ordre qu'on tâche de mettre, autant qu'on le peut, dans ce bouleversement subit & furieux, n'en rallentit point l'ardeur.

Il semble que dans cette journée, & dans les suivantes, la consternation, qui avoit si long-temps altéré l'esprit des Genois, eût passé dans les Allemans. Le Marquis de Botta,

Botta, qui étoit dans St-Pierre des Arènes, avec quelques regimens, ne tenta pas de combattre le peuple avec ses troupes régulieres ; il laissa les soulevés se rendre maîtres de la porte de St Thomas & de la porte St Michel. Le Sénat, qui ne sçavoit encore si le peuple soutiendroit ce qu'il avoit si bien commencé, envoya une Députation au Général Autrichien dans St Pierre des Arènes. Le Marquis de Botta négocia, alors qu'il falloit combattre. Il dit aux Sénateurs, qu'ils armassent les troupes Génoises, qu'il avoit laissé désarmées dans la Ville, & qu'ils se joignissent aux Autrichiens pour tomber sur les rebelles au signal qu'il feroit. Quelques Sénateurs, dévoués à l'ennemi, promirent d'exécuter ce qu'il ordonnoit : mais on ne devoit pas s'attendre que le Sénat de Gênes se joignît aux oppresseurs de la Patrie, pour achever sa perte.

Les Allemans comptant sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, s'avancerent à la porte de Bisagno, par le Fauxbourg qui porte ce nom : mais ils y furent reçus par des Salves de Canon & de Mousqueterie. Le Peuple de Gênes composoit une armée. On battoit la caisse dans la ville au nom du

Peuple,

Peuple, & on ordonnoit ſous peine de la vie à tous les citoyens de ſortir en armes hors de leurs maiſons, & de ſe ranger ſous les Drapeaux de leurs quartiers. Les Allemans furent attaqués, à la fois, dans le Faubourg de Biſagno & dans celui de St. Pierre des Arènes. Le Tocſin ſonnoit, en même temps, dans tous les Villages des Vallées : les Païſans s'aſſemblerent au nombre de vingt mille. Un Prince Doria, à la tête du Peuple, attaque le Marquis de Botta dans St. Pierre des Arènes ; le Général & ſes neuf régimens s'enfuirent de tous côtés. Ils laiſſerent quatre mille priſonniers, & près de mille morts, tous leurs magaſins, tous leurs équipages, & ſe retirerent en déſordre au poſte de la Boccheta, pourſuivis ſans ceſſe par des Païſans, & forcés enfin d'abandonner ce poſte, & de fuir juſqu'à Gavi. C'eſt ainſi que les Autrichiens perdirent Gênes, pour avoir trop mépriſé & accablé le Peuple, & pour avoir eu la ſimplicité de croire que le Sénat ſe joindroit à eux contre les habitans qui défendoient ce même Sénat. L'Europe vit avec ſurpriſe qu'un Peuple foible, nourri loin des armes, & que ni ſon enceinte de rochers,

ni les Rois de France, d'Efpagne, de Naples n'avoient pû fauver du joug des Autrichiens, l'eût brifé fans fecours & eût chaffé fes vainqueurs.

Il y eut dans ce tumulte beaucoup de brigandages ; le Peuple pilla plufieurs maifons appartenantes aux Sénateurs foupçonnés de favorifer les Autrichiens ; mais ce qui fut plus étonnant dans cette révolution, c'eft que ce même Peuple, qui avoit quatre mille de fes vainqueurs dans fes prifons, & qui avoit chaffé le refte, ne tourna point fes forces contre fes maîtres : ils avoient des chefs, mais ils étoient indiqués par le Sénat ; & parmi eux il ne s'en trouva pas d'affez confidérables pour ufurper longtems l'autorité. Le Peuple choifit trente-fix citoyens pour le gouverner ; mais il y ajouta quatre Sénateurs, Grimaldi, Scaglia, Lomelini, Fornari ; & ces quatre Nobles rendoient compte au Sénat, qui paroiffoit ne fe plus mêler du gouvernement, mais il gouvernoit en effet ; il faifoit défavouer à Vienne la révolution qu'il fomentoit à Gênes, & dont il redoutoit la plus terrible vengeance. Son Miniftre dans cette Cour déclara que la Nobleffe Gênoife n'avoit aucune

aucune part à ce changement qu'on appelloit révolte. Le Conseil de Vienne agissant encore en maître, & croyant être bientôt en état de reprendre Gênes, lui signifia que le Sénat eût à faire payer incessamment les huit millions restans de la somme à laquelle on l'avoit condamné, à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes, à rendre tous les prisonniers, à faire justice des séditieux. Ces loix qu'un maître irrité auroit pû donner à des sujets rebelles & impuissans, ne firent qu'affermir les Gênois dans la résolution de se défendre, & dans l'espérance de repousser de leur territoire ceux qu'ils avoient chassés de la capitale. Quatre mille Autrichiens dans les prisons de Gênes étoient encore des ôtages qui les rassuroient.

C'est d'ordinaire dans ces tems de calamité & de désespoir que l'esprit de patriotisme & la grandeur de courage semblent se déployer avec plus de force ; soit que ces vertus brillent davantage dans la désolation commune, soit qu'en effet l'amour de la patrie opprimée ranime la vigueur de l'ame, & éléve l'homme audessus de lui-même. On en vit un grand exemple dans Augustin

 Adorno.

Adorno. Ce brave républicain commandoit avant la révolution de Gênes dans la ville de Savone, qui eſt du territoire de la République. Il étoit aſſiégé par le Roi de Sardaigne : le Sénat qui s'étoit rendu, lui ordonna de ſe rendre. Il répondit qu'il ne reconnoiſſoit d'ordres que d'un Sénat libre, & tint aſſez long-tems pour qu'on pût venir à ſon ſecours ; mais ces ſecours ne purent venir : le Peuple de Gênes victorieux dans ſes foyers, n'étoit point aſſez agguerri pour aller combattre en raze-campagne ; & la France obligée de défendre la Provence, ne pouvoit rien alors dans les Alpes ; ainſi la valeur d'Auguſtin Adorno ne ſervit qu'à
16. Décembre. le faire priſonnier de guerre, dans le tems même que Gênes venoit d'être délivrée ; mais elle lui mérita les louanges de ſa patrie & celles du Roi de Sardaigne auquel il ſe rendit.

Cette révolution de Gênes fut favorable pour la Provence. Les Autrichiens, qui occupoient déja le tiers de ce pays, ne recevoient plus de vivres & de munitions par la voie de Gênes, comme dans les commencemens : cependant ils s'étoient avancés juſqu'à la riviere d'Argens, dans le deſſein

de

de tomber ſur Toulon & ſur Marſeille, à la faveur des flottes Anglaiſes.

Ils prirent d'abord les Iſles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat, où il n'y avoit que des Invalides pour garniſon. 16. Décembre.

C'étoit dans ces Iſles qu'on gardoit pluſieurs priſonniers d'Etat : ils eſpéroient que les Anglois leur procureroient leur liberté ; mais le Commandant capitula ſi vîte, qu'on lui permit d'emmener ſes priſonniers avec les autres effets du Roi & ſa petite garniſon. Il eſt étrange que pluſieurs Journaux publics ayent rapporté que ce Commandant étoit le Marquis de Dreux, Lieutenant Général & Grand Maître des cérémonies. La mépriſe vient de ce que le Marquis de Dreux eſt Seigneur de ces Iſles. Le Commandant étoit un vieil Officier, qui fut mis au Conſeil de guerre, & condamné à la priſon, pour s'être rendu avec tant de précipitation.

Après la priſe de ces Iſles, les ennemis commencerent le ſiége d'Antibes. Il n'étoit pas aiſé d'arrêter les progrès d'une armée qui avoit ſoixante & onze bataillons, huit mille hommes de troupes irrégulieres,

& huit mille chevaux. Le Maréchal de Bellisle fut chargé de cette entreprise.

Il ne fut d'abord que le témoin de l'état déplorable, & du découragement où étoit la provence & les troupes : il ne put empêcher ni le passage du Var, ni protéger le pays dont les Autrichiens s'emparoient : ils attendoient trente bataillons & seize escadrons, du canon, des vivres, des munitions. Les côtes n'étoient défendues que par des Miliciens effrayés. Les troupes sans discipline s'arrachoient le foin & la paille, les mulets des vivres mouroient faute de nourriture : les ennemis avoient tout rançonné & tout dévasté du Var à la riviere d'Argens & de la Durance. Leurs Généraux avoient abandonné Vence & Grasse au pillage pendant six heures, parce que ces villes n'avoient point payé assez tôt leurs contributions.

L'Infant Dom Philippe & le Duc de Modène étoient dans la ville d'Aix en Provence, où ils attendoient les efforts que feroient la France & l'Espagne pour sortir de cette situation cruelle. Les ressources étoient encore éloignées, les dangers & les besoins pressoient : le Maréchal de Bellisle com-

commença par emprunter en son nom cinquante mille écus, pour subvenir aux plus pressans besoins. Il fut obligé de faire les fonctions d'Intendant & de Munitionnaire. Ensuite, à mesure que les secours venoient, il prenoit des postes, où il arrêtoit les Autrichiens. D'un côté il couvrit Castellane sur le Verdon, lorsque les Autrichiens alloient s'en rendre maîtres; de l'autre il couvroit Draguignan & Brignoles.

Enfin au commencement de Janvier 1747. se trouvant fort de 60 Bataillons & de 22 Escadrons, & secondé du Marquis de la Mina, qui lui fournit quatre à cinq mille Espagnols, il se trouva en état d'attaquer l'ennemi. Le Comte de Bronon qui commandoit les Autrichiens, & le Marquis Dormea qui étoit à la tête du corps des Piémontois, étoient beaucoup plus forts que lui; mais ils éprouvoient plus de difficultés pour les subsistances que le Maréchal n'en avoit d'abord essuyées. C'est là un point essentiel, & ce qui rend la plûpart des invasions infructueuses. Leur premiere déroute commença par un poste auprès de Castellane, dont un Capitaine de Lyonois, nommé Dausienet, les chassa l'épée à la main. 7. Janvier 1747.

Q 2 Ils



Ils tenoient, depuis Senez jusqu'à S. Tropes, l'espace de quarante lieues. Un corps considérable fut battu & chassé de Castellane par le Comte de Maulévrier & par le Marquis de Taubin Espagnol. On chassa un autre corps, auquel on fit repasser la riviere d'Argens. Le Maréchal de Bellisle, par son esprit de conciliation, engageoit les troupes Espagnoles à le seconder par-tout. Le Marquis de Lamina entra dans toutes ses vûes, & ce parfait concert ne servit pas peu au succès : les Ennemis furent poursuivis de poste en poste & toujours avec perte. Enfin le Maréchal de Bellisle leur fit repasser le Var, & mit la Provence en sûreté.

Le 21. Janvier 1747.

Il ne restoit guères au Roi de France d'entreprise difficile à exécuter, que celle de secourir Gênes. Il fut occupé durant toute cette guerre à protéger des Alliés ; d'abord l'Empereur Charles VII. ensuite le Prince d'Espagne Dom Philippe, puis le Prétendant à la Couronne d'Angleterre, & enfin les Genois ; & dans tout le cours de la guerre, il arriva que les succès faisoient naître des dangers.

Le 24. Janvier.

Le

Le Maréchal de Bellifle venoit de chaffer de la Provence les Autrichiens & les Piémontois : mais il étoit fort à craindre que ces mêmes Ennemis, affez forts pour garder les paffages des Alpes, ne le fuffent affez pour retomber fur Gênes, & enfuite fur Naples. Gênes délivrée dans fon enceinte étoit toujours bloquée par mer & par terre. Le Comte de Schullembourg remplaçant le Marquis de Botta menaçoit continuellement la premiere enceinte. L'Amiral Medley empêchoit autant qu'il le pouvoit, que les fecours n'entraffent dans le Port. Le Roi de France ne ceffa de leur en envoyer. D'abord le Maréchal de Bellifle leur fit tenir vint mille Louis d'or par huit Officiers, qui eurent chacun une partie de cette fomme. Il leur donna à tous l'ordre de jetter l'argent dans la mer, en cas qu'ils ne puffent échapper heureufement. Les huit Officiers arriverent avec l'argent, des provifions, des Soldats, & fur-tout avec de grandes promeffes. Les Genois encouragés réfifterent à toutes les attaques des Autrichiens, auffi-bien qu'aux propofitions de la Cour de Vienne ; car cette Cour avoit encore la confiance de négocier avec ceux

qu'un traitement si dur & une révolution si belle sembloient devoir rendre irréconciliables; elle leur demandoit de l'argent qu'ils n'avoient pas, & le Roi de France leur en donna.

C'étoit peu d'avoir forcé les Autrichiens & les Piémontois à repasser le Var; il falloit le passer après eux, les pousser hors des montagnes, rentrer dans l'Italie; mais surtout secourir promptement Gênes. On ne pouvoit y porter des secours que par mer; & il falloit les dérober à la Flotte Anglaise, qui croisoit sans cesse sur ces côtes. Il n'y avoit alors à Toulon que huit Vaisseaux désarmés, trois Frégates & deux Barques; on n'avoit pû armer que six Galères, faute de Chiourme & de Matelots: cependant les Autrichiens, aidés des Piémontois, ménaçoient Gênes de rentrer dans ses murs. Le Comte de Schullembourg, neveu du Général de Vénise avoit par le moyen de cette République renforcé son armée de Soldats Albanois: ce sont les anciens Epirotes, qui passent encore pour être aussi bons guerriers que leurs ancêtres. Il avoit repassé la Boccheta: il resserroit Gênes d'assez près; la campagne à droite & à gauche étoit livrée à la fureur des

troupes

troupes irrégulieres, au ſaccagement & à la dévaſtation. Gênes étoit conſternée, & cette conſternation même y produiſoit des intelligences avec ſes oppreſſeurs ; & pour comble de malheur, il y avoit une grande diviſion entre le Sénat & le Peuple. La ville avoit des vivres, mais il n'y avoit plus d'argent ; & il falloit dépenſer dix-huit mille florins par jour pour entretenir les Milices qui combattoient dans la campagne, ou qui gardoient la ville. La République n'avoit, ni aucunes troupes régulieres agguerries, ni aucun Officier expérimenté : aucun ſecours n'y pouvoit arriver que par mer, & encore au haſard d'être pris par la Flotte Anglaiſe, comme ceux qu'on avoit envoyés au Prince Edouard. On attendoit ces ſecours de la France & de l'Eſpagne ; s'ils tardoient, tout étoit perdu.

Le Roi de France avoit déja fait tenir au Sénat un million. Les Galères & de Toulon & de Marſeille partent chargées d'environ ſix mille hommes. On relâche en Corſe & à Monaco, à cauſe d'une tempête, & ſur-tout à cauſe de la Flotte Anglaiſe. Un patron étranger d'une barque de ce convoi, prend ce temps pour faire une trahiſon.

hiſon. Il avertit l'Amiral Anglais, qui vint tomber ſur ce ſecours ; mais on ne perdit que ſix bâtimens, qui portoient environ mille Soldats. Enfin le premier ſecours entra dans Gênes au nombre d'environ quatre mille cinq cent Français, qui firent renaître l'eſpérance.

Dernier Avril.

Bientôt après le Duc de Boufflers arrive & vient commander les troupes qui défendent Gênes, & dont le nombre augmente de jour en jour : il fallut que ce Général paſsât auſſi dans une Barque, & trompât la Flotte de l'Amiral Medley. Si les Anglais avoient eu autant de ſoin, & autant d'art que de grandeur dans leur entrepriſe, ils auroient eu des Barques armées, qui auroient faits ce que leurs Vaiſſeaux ne pouvoient faire, & qui auroient rendu les ſecours bien difficiles. Des détachemens Français, *Eſ*pagnols & Suiſſes arrivoient à Gênes, les uns après les autres, des côtes de France ; des proviſions venoient des côtes d'Italie, & les Anglais n'étoient que ſpectateurs.

Le Duc de Boufflers ſe trouvoit ainſi à la tête d'environ huit mille hommes de troupes régulieres, dans une ville bloquée, qui s'attendoit à être bientôt aſſiégée. Il y avoit

peu

peu d'ordre, peu de provisions, point de poudre; les Chefs du peuple étoient peu soumis au Sénat. Les Autrichiens y conservoient toujours quelques intelligences. Le Duc de Boufflers eut d'abord autant d'embarras avec ceux qu'il venoit défendre, qu'avec ceux qu'il venoit combattre. Il mit l'ordre par-tout: des provisions de toute espèce aborderent en sûreté, moyennant une retribution qu'on donnoit en secret à des Capitaines des Vaisseaux Anglais, tant l'intérêt particulier sert toujours à faire ou procurer les malheurs publics.

Des Autrichiens avoient quelques Moines dans leur parti: on leur opposa les mêmes armes avec plus de forces: on engagea les Confesseurs à refuser l'absolution à quiconque balançoit entre la Patrie & les ennemis. Un Hermite se mit à la tête des Milices qu'il encourageoit par son entousiasme, en leur parlant, & par son exemple en combattant, il fut tué dans un de ces petits combats qui se donnoient tous les jours, & mourut en exhortant les Gênois à se défendre. Les Dames Genoises engagerent leurs pierreries pour subvenir aux frais des ouvrages nécessaires.

Mais



Mais le plus puiſſant de ces encouragemens fut la valeur des troupes Françaiſes, que le Duc de Boufflers employoit ſouvent à attaquer les ennemis dans leurs poſtes au-delà de la double enceinte de Gênes. Il y en avoit pluſieurs autres dont la poſſeſſion eût mis l'ennemi à portée de faire aiſément le ſiége. Un entr'autres ſur la côte de Ri-
21. Mai 1747. varola, dont les Autrichiens & les Piémontais s'emparerent aſſez près de la montagne des deux frères, & dont il fallut les chaſſer. Cette action conduite avec autant de ſageſſe que de vigueur, ranima toutes les eſpérances. Le Comte de Lanion, s'y diſtingua de même
13 Juin. que le Chevalier de Chauvelin, qui fut bleſſé dans ce combat. On y perdit le Colonel la Faye, fils du Capitaine aux Gardes très-connu dans Paris ; ce *jeune Officier* avoit hérité de ſon père un extrême courage avec une grande application aux ſciences, & il tenoit de ſon oncle un talent de réuſſir dans ce que la littérature a de plus agréable. Je connoiſſois tout ſon mérite & je ne puis trop regretter ſa perte.

On réuſſit preſque dans tous ces petits combats dont le détail attiroit alors l'attention, & qui ſe perdent enſuite parmi des évé-

nemens

nemens innombrables; mais ce qui ſauva Gênes, & ce qui déconcerta toutes les meſures des Autrichiens en Italie, ce fut le progrès que faiſoit le Maréchal de Belliſle: il avoit fait lever le ſiége d'Antibes; il avoit fait reprendre par ſon frère les iſles de Sainte Marguerite, à la vûe de la flotte Anglaiſe: il étoit maître de Nice, de Villefranche, de Vintimille: le Roi de Sardaigne étoit obligé de rappeller ſes troupes pour défendre ſes états: les Autrichiens, forcés de faire face aux armées Françaiſes, ne pouvoient aſſiéger Gênes dans les formes, en le laiſſant avancer: la Cour de Vienne ordonna enfin qu'on levât le blocus.

Le Duc de Boufflers ne jouit point de ce bonheur & de cette gloire. Il mourut de la petite verole, le jour même que les ennemis ſe retiroient. Il étoit fils du Maréchal de Boufflers, Général très-eſtimé ſous Louis XIV. homme vertueux, bon citoyen: le fils avoit les qualités de ſon père.

FIN.



